

NO É MI

PAR



TONY RÉVILLON



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1878

Tous droits réservés.

LIBRAIRIE E. DENTU ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

LA BOURGEOISE PERVERTIE, 1 vol	3 fr.
LES CONVOITISES, 1 vol	3 —
LA SÉPARÉE, 1 vol	3 —
LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN, 1 vol	2 —
LE BON MONSIEUR JOUVENCEL, 1 vol	1 —

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE
ROBERT

NOÉMI

PAR

TONY RÉVILLON



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1878

Tous droits réservés.

NOÉMI

PROLOGUE

LE JUIF DE GÊNES

I

Mai 1473. – Rue des Magasins-Obscurs, à Gênes. Le palais Adorno. La couronne ducale brille encore sur un écu de marbre, mais depuis un demi-siècle le grand portique qui donnait accès sur l'escalier d'honneur a été muré, et l'escalier lui-même a disparu. Au-dessus de l'ancienne cour carrée, des madriers entrecroisés supportent une toiture conique couverte de briques rouges, dont le rebord s'appuie sur la terrasse quadrangulaire qui surmontait les constructions primitives. Le jour arrive dans cette halle par dix fenêtres entre colonnes, d'où l'on aperçoit la mer. Le visiteur qui entre dans le palais par la rue se trouve dans une pièce étroite et haute, dont un rideau de tapisserie forme le fond, et dont l'unique meuble est un comptoir massif surmonté de balances à peser les métaux. S'il soulève la tapisserie, il s'arrêtera étonné et ébloui devant les richesses d'un bazar d'Orient.

Ici se déroulent les tapis, depuis la natte de sparterie ou de jonc tressé jusqu'aux laines veloutées de Smyrne et d'Aubusson. Là étincellent les rejets éclatants des étoffes de Damas. Les soieries unies de la Haute-Italie contrastent avec les soieries brodées de l'Asie mineure et de l'Egypte. Puis viennent les dentelles flamandes filées à Bruxelles et à Valenciennes, les dentelles italiennes bordées à l'aiguille, les dentelles frangées de soie et d'or de la haute Loire et du Forez, tous les tissus à jour appelés « réseaux des femmes » par le prophète Isaïe.

Le quartier des cuirs succède à celui des étoffes et des dentelles : cuir maroquiné de Cordoue, cuir tanné de Liège, cuir de Hongrie fait avec des peaux de cheval apprêtées au sel et à l'alun, cuir de Transylvanie trempé dans la farine de seigle, cuir de Russie en peau de vache ou de veau que l'huile de bouleau pénètre d'un étrange parfum.

L'ivoire apparaît sous toutes ses formes : ivoire d'Afrique, plus dur et d'un grain plus serré que l'ivoire d'Asie ; ivoire des dents d'hippopotame, plus fin que celui des défenses d'éléphant ; ivoires blancs conservés sous des cages de verre ; ivoires de couleur ; et, sur une table d'ivoire et d'or, pareille aux tables des temples païens, des statuettes, des coffrets, des boîtes, des peignes, des cuillères, des manches de poignard en ivoire blanc, jaune et vert.

Les boiss : le bois de santal rouge que Salomon faisait venir d'Ophir pour construire le Temple, le bois d'ébène qui vient des Indes, le bois *immortel* tiré des forêts de Madagascar, le bois de rose qui croît au bord des canaux de la Chine, et le bois de Sainte-Lucie qu'on travaille dans les villages de la Lorraine.

Les fers, depuis les lingots d'un gris bleuâtre jusqu'aux chenets ornés de figures d'anges et de têtes de moines, chenets du cinquième et du sixième siècles avec des supports sur lesquels on tenait les plats au chaud, chenets du quinzième siècle avec des satyres et des femmes nues assis sur des globes enveloppés de feuillage. Les plombs, blanchis, jaunis, roussis, trahissant par la diversité des teintes la variété des combinaisons.

Enfin les armes et les costumes de guerre, musée merveilleux où revit l'histoire.

Cette épée ressemble à celle du roi Richard, qui partageait un bloc de fer, et ce cimenterre rappelle celui du sultan Saladin, qui coupait en deux un coussin de plumes. Voici toutes les armes, armes de jet, de main, de luxe ciselées et ornées, de guerre, de commerce, de traite, les couleuvrines de 1380, simples tubes de fer fixés sur un chevalet, et les arquebuses de 1425, à fourchette et à croc. Les casques en forme de bombe du temps de Hugues Capet suivent les casques à plaques et reposant sur un capuchon de cuir des soldats de Charlemagne. Le bouclier à lions doré du douzième siècle, grand à couvrir tout le corps du combattant, succède au bouclier du onzième siècle en forme d'amande, décoré d'un animal fantastique. Ce casque à grille, portant une couronne avec un lambrequin, couvrait le visage d'un chevalier du quatorzième siècle. Cette salade abritait la tête d'un arbalétrier du même temps. Si cette cotte à plaques de fer rivées sur un corsage de cuir a six cents ans et rappelle Rome, cette cotte de velours écussonnée date d'hier et caractérise le luxe qu'on commence à trouver partout, même dans les choses de la guerre.

Les épices dont les Portugais et les Anglais ont eu le monopole jusqu'au commencement du siècle, forment un des groupes importants de la Halle. Les « quatre-épices », girofle, muscade, poivre noir et cannelle, dominant dans ce groupe, où figurent également les drogues : amômes, zédoaires, bétel, et les parfums : encens, myrrhe, kuphi composé d'encens, de myrrhe et de nard, aloès, safran, cinname, iris, huile de myrrhe employée par les Hébreux dans leurs cérémonies sacrées, résines qu'on fait brûler dans les cassolettes.

Mais les véritables trésors sont renfermés dans les caves. Là, dans des coffres et des armoires de fer, se trouvent l'or et l'argent sous toutes leurs formes : lingots, lames, feuilles, poudres, chaînes, vaisselles, qui représentent l'immobilité de la richesse, monnaies qui en représentent le mouvement. Leshanaps, vases en Allemagne, écuelles et tasses en Flandre, coupes et gobelets dans les pays latins, faits de métaux précieux, enrichis de pierreries, étincellent sur les rayons. Des diamants enveloppés de leur gangue, d'autres dont la gemme est découverte et dont la transparence, incolore, jaunâtre, brun clair, rose, verte ou bleue, éblouit le regard, sont entassés sans ordre, tandis que des écrins ouverts offrent les diamants en

roses, au dessus taillé en facettes pointues, au dessous plat, les diamants en brillants taillés sur leurs deux faces, les diamants en table à la surface plane. A part, dans un coffret précieux, un diamant énorme, pesant 367 carats, représente le gage d'un emprunt contracté par un rajah de Bornéo, en attendant qu'il orne la tiare d'un pape ou la couronne d'un empereur.

Le premier coup de neuf heures – heure fixée par un règlement pour l'ouverture des magasins de Gênes – venait de sonner. Les commis et les serviteurs de la halle, groupés aux fenêtres, suivaient des yeux le mouvement du port avant de se mettre au travail.

Le sirocco avait soufflé la veille, et, au loin, dans le golfe, d'innombrables voiles qu'enflait encore le vent d'Afrique se dirigeaient vers la ville. A côté de la tartane génoise balancée par les clapotements de la houle, la galère de Malte aux flancs noirs fendait les vagues avec la régularité du soc qui trace un sillon. Les felouques marseillaises, les balancelles napolitaines, les caravelles espagnoles, semblaient escorte un grand chebec d'allure demi-commerçante, demi-guerrière, le plus imposant de tous ces navires et le plus lourdement chargé.

A sa vue :

– Le *San-Stefano* ! s'écrièrent à la fois tous les commis.

Un jeune homme, ayant le teint blanc et les cheveux roussâtres d'un habitant du Nord, les yeux noirs et le profil typique de la race juive, se détacha d'un des groupes ; il traversa la halle, souleva le rideau de tapisserie qui la séparait de la salle d'entrée sur la rue des Magasins-Obscurs.

Un vieillard petit et maigre, au nez crochu, aux yeux brillants dans les rides du visage, se tenait assis derrière le comptoir, vêtu de la longue houppelande et coiffé du bonnet jaune haut et carré imposé aux Juifs.

– Maître, dit le jeune homme, le *San-Stefano* arrive !

Le vieillard se leva brusquement. Ses mains tremblaient un peu.

– Le *San-Stefano* ! Vite, Nathan, cours au port. Reçois mon vaisseau, donne les premiers ordres, prépare le débarquement. Dans une heure je te rejoindrai. Le *San-Stefano* ! Je ne l'attendais que dans quinze jours ! Vite, vite, mon fils, hâte-toi !

Nathan sortit rapidement. Le maître, soulevant à son tour la tapisserie, entra dans la halle.

Il la parcourut dans sa longueur, jetant autour de lui des regards gais. Arrivé près des fenêtres que les commis avaient quittées pour gagner leur poste :

– Oui, dit-il, c’est bien le *San-Stefano* !

Et il demeura immobile, à contempler le golfe.

Tout à coup :

– Jacob !

Le plus ancien des employés s’approcha de lui, des papiers à la main.

– Après-demain la *Nina* prendra la mer. Préviens le capitaine Morelli. S’il n’a pas rempli toutes les formalités nécessaires, qu’il se hâte. Il s’arrêtera à Marseille, à Barcelone, à Cadix, à Lisbonne et à Bordeaux. La traversée, aller et retour, ne devra pas durer plus de quatre mois. Dis en même temps au capitaine Damiani qu’il se prépare à mettre à la voile pour Alexandrie et Smyrne. Nous n’attendons le *San-Stefano* que dans quinze jours, mon vieux Jacob !

Le patron et le commis échangèrent un petit rire de compères auxquels arrive une bonne nouvelle.

– Maître, dit Jacob, je suis embarrassé. Nous sommes en règle avec Marseille, Cordoue, Anvers, toutes les places ; mais la maison Lorbach de Cologne nous doit dix mille génovines, et nous devons la même somme à la maison Valentin de Strasbourg.

– Eh bien ! nous enverrons les dix mille génovines à Strasbourg, et mon agent, au prochain voyage du *San-Stefano* dans les Pays-Bas, touchera les dix mille génovines de Cologne.

– Impossible, maître, car pas une des routes qui mènent à Strasbourg n’est sûre en ce moment. Le roi de France, le duc de Lorraine et l’empereur d’Allemagne d’un côté, de l’autre les ducs de Bourgogne, de Bretagne et le roi d’Angleterre sont en guerre, et, que nos dix mille génovines soient arrêtées en route par les Lorrains, les Français ou les Allemands, les Bourguignons, les Bretons ou les Anglais, elles n’en arriveront pas davantage à la maison Valentin et n’en seront pas moins perdues pour nous.

– Tu as raison. Attends.

Le vieux marchand se mit à réfléchir.

– La maison Lorbach n'est-elle pas en relation avec la maison Valentin ?

– Assurément, maître.

– Eh bien ! nous écrirons simplement à Lorbach de payer dix mille génovines à Valentin, contre un reçu qui déchargera à la fois notre maison de sa dette envers la maison de Strasbourg et la maison de Cologne de sa dette envers nous. Me comprends-tu ?

– Si bien, que je vous proposerai d'agir de même avec tous nos correspondants. Ainsi le commerce serait à l'abri de la guerre, des violences, du vol à main armée, de tous les risques que lui font courir nos ennemis.

– C'est cela. Ecris donc cette lettre, Jacob. Ensuite tu viendras me la soumettre.

Le juif regarda encore une fois le *San-Stefano*, et, quittant la halle, il reprit sa place derrière le comptoir de la première pièce.

A peine était-il assis que la porte sur la rue s'ouvrit et se referma sur un jeune homme de haute taille qui portait le costume des capitaines de la marine marchande, la dalmatique bleue rayée de blanc et de jaune, et la barrette bleue à double filet d'argent. Quoique ce jeune homme parût à peine trente ans, ses cheveux blonds étaient déjà gris sur les tempes. Il avait une tête aux traits accentués, de beaux yeux bleus, brunis par la pensée, le teint hâlé du marin.

– Maître, dit-il, je me nomme Christophe Colomb. Je suis né en Corse et j'ai étudié à Pavie. Mais depuis l'âge de quatorze ans je n'ai d'autre patrie que la mer. Mes études, mes lectures, mes réflexions, mes voyages m'ont amené à cette conviction que la carte du monde que nous connaissons est incomplète. Pour les anciens, la terre s'arrêtait aux colonnes d'Hercule, et je suis allé aux îles Canaries, où les indigènes m'ont montré des objets façonnés de main d'homme que la mer avait apportés de l'Occident. Je crois qu'en dépassant les Canaries et en naviguant toujours à l'ouest, je trouverais une route nouvelle pour arriver plus promptement à l'Inde et à la Chine, qui doivent se prolonger à l'est bien plus loin qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Pour chercher cette route, il me faut un vaisseau. Je l'ai demandé

à Sa Seigneurie le doge et au sénat de Gènes, qui ne m'ont pas répondu. Je viens vous le demander à vous.

– A moi !

– Oui. Tout à l'heure, sur le port, j'écoutais les marins, les portefaix et le peuple. Tous parlaient des immenses richesses du juif Moïse. Les Frégose et les Doria sont pauvres auprès de vous. Il y a cinquante ans, votre père fut expulsé du territoire de la République, parce que la République désespérait de lui rendre tout l'argent qu'il lui avait prêté. Vous, pour revenir, vous avez offert d'anéantir cette créance, et aujourd'hui on vous doit une somme double de celle à laquelle vous avez renoncé. Vous avez un palais pour y loger vos magasins, et ces magasins sont encombrés de tous les produits du monde. Vos caves recèlent de l'or, et le golfe est plein du mouvement de vos vaisseaux. Ces vaisseaux, vous les exposez tous les jours dans des navigations périlleuses et lointaines. Donnez-moi le commandement de l'un d'eux. Laissez-moi chercher avec vous, pour vous, la route occidentale qui mène, j'en suis sûr, au pays des épices, de l'ivoire et des diamants !

La voix du jeune homme s'était élevée ; ses yeux brillaient ; il avait une lueur au front.

Le juif l'avait écouté en silence, Colomb espérait.

– Peut-être, dit enfin le vieillard, trouverez-vous la route dont vous parlez. Mais, pour une chance que vous auriez de la découvrir, j'en courrais cent, moi, de perdre mon vaisseau. Les voyages de découverte n'entrent pas dans le cercle de mes opérations. Vous me semblez un hardi marin. Demandez-moi le commandement d'un navire pour aller porter des toiles de Flandre à Smyrne et en rapporter des tapis et de la soie, à la bonne heure ! Mais, pour les Indes, je continuerai à prendre l'ancienne route.

Le front de Christophe Colomb s'était assombri.

– Je vous remercie, dit-il. Vous me proposez d'aller en Orient, et c'est l'Occident qui m'attire, comme le Nord attire l'aiguille de ma boussole. J'attendrai la réponse du doge et du sénat de Gènes, et, s'ils me repoussent comme vous, je retournerai à Lisbonne, où je gagne ma vie en faisant des cartes de géographie pour les autres, en attendant de m'en servir pour moi-même.

Il salua d'un geste ferme de la main et sortit.

Un nouveau visiteur entrait dans la boutique ; un tout jeune homme, presque un adolescent, le duvet aux joues, les grands yeux noirs limpides, l'air à la fois doux et hardi ; pour costume un haut-de-chausses et une dalmatique de velours noir, une petite dague à gaine de velours à la ceinture, la toque noire à plume blanche.

– Maître, dit-il, je me nomme Michel-Ange Buonarotti, fils de Ludovic Buonarotti, ancien podestat de Chiusi et de Caprese. Nous sommes pauvres. Mon maître Ghirlandajo m'a enseigné la peinture. La nature et l'étude de l'antiquité m'ont fait sculpteur. Compagnon des fils de Laurent le Magnifique, j'ai assisté enfant aux fêtes du palais des Médicis. Mais le pain de la tyrannie est amer pour un Buonarotti, dont les ancêtres conduisaient au combat les citoyens de la libre Florence. J'ai quitté mon pays natal, et je suis venu demander l'hospitalité à la ville de Gènes. Je n'y ai trouvé qu'indifférence ou mauvais accueil. Prêtez-moi deux cents écus. Dans un an, j'aurai fait une œuvre si grande que tout le monde s'inclinera devant elle ; mais il me faut un atelier, du pain, le bloc de marbre dont je tirerai la pensée, le mouvement et la vie.

– Jeune homme, dit le juif, je m'entends mieux aux choses du commerce qu'à celles de l'art. Si votre ciseau fouille trop avant, si votre main donne un coup de maillet trop fort, adieu le bloc de marbre, et adieu mon argent ! Même en admettant la statue faite, lui trouverez-vous un acheteur ? Où sont mes garanties ? Avez-vous des bijoux, des terres ?

– Je n'ai rien, dit le jeune homme, que la certitude de mener à bien l'œuvre dont je parle.

Le juif hocha la tête.

– Vous ne partagez pas ma confiance ; adieu !

La porte fut brusquement poussée. Un troisième visiteur, en justaucorps de buffle, le bonnet de travers, l'épée traînant sur les dalles, vint se camper en maître devant le comptoir.

– Juif, je suis le baron de Gondio, lieutenant du comte de Campo-Basso, qui sert Charles, duc de Bourgogne et de Flandre.

– Que désire Votre Seigneurie ?

– Ma Seigneurie désire de l'or. Je ne suppose pas qu'on aille chez un juif pour autre chose. J'ai levé une compagnie de cent hommes, qu'il me faut

nourrir, payer et conduire en Flandre. Je te rembourserai après la campagne.

– Après la campagne ? Et si vous êtes tué, qui me paiera ?

– Lorsque tu armes un vaisseau, juif, tu sais qu’il peut se perdre en route. Tu l’armes cependant, calculant que s’il revient le bénéfice sera le double ou le triple de la perte dont tu auras couru la chance. Eh bien ! tu feras pour moi comme pour ton vaisseau. Je te signerai un billet du double de l’argent que tu me prêteras, afin de compenser les chances de ma mort. Tu es un joueur et je suis ta carte. Je te promets d’en prendre soin.

– Ce que vous demandez est impossible.

– Impossible !

Gondio détacha son épée, et, la posant sur un des plateaux de la balance :

– Je suis gentilhomme.

Le juif s’inclina de nouveau.

– Il me faut deux mille écus.

– Deux mille écus ! s’écria le juif en levant les mains. Je ne les ai jamais eus. Les marchandises que contiennent mes magasins, les vaisseaux qui les transportent pour en rapporter d’autres, constituent toutes mes richesses. Je fais des échanges et j’ai tout juste chez moi la somme nécessaire aux dépenses de ma maison.

– J’attends ! dit Gondio.

– Seigneur, je dis la vérité.

– J’attends !

Il fit un geste de menace.

Le vieillard se leva, tremblant.

– Je n’ai pas deux mille écus. Peut-être, en réunissant toutes mes ressources, trouverai-je une partie de cette somme. Je vais voir, chercher. Prenez un siège. Je reviendrai bientôt !

Et, son bonnet jaune à la main, humble, courbé, le vieux Moïse se dirigea vers la halle.

Resté seul, Gondio reprit son épée, et, s’approchant d’une fenêtre, regarda distraitemment le spectacle de la rue.

Il entendit un bruit léger, se retourna.

Par une porte latérale une jeune fille venait d’entrer dans la boutique, et elle demeurait immobile, les yeux fixés sur lui.

II

Dans cette boutique sombre donnant sur cette rue étroite, auprès de ce comptoir et de ces balances, au milieu de ces vieilles tapisseries, cette jeune fille apparaissait comme une vision de l'Orient.

Le tissu lisse et serré de la peau, les tons dorés et chauds du visage, la courbe de l'arcade sourcilière nette comme l'arête d'une voûte, la frange des cils, le bleu des yeux si profond qu'il paraissait noir, le nez fin, mince, à narines un peu retroussées sur les bords, la bouche rouge et fraîche, la masse des cheveux noirs relevés et tordus, tout en elle indiquait son origine. Elle venait de ce berceau du genre humain qui est la patrie de la beauté, l'Asie, et elle en rapportait cette fascination du regard qui semble faite de la flamme du soleil et de la lumière du ciel.

En face d'elle, Gondio représentait au contraire la race des Barbares sortis des brouillards du Nord, habitués à vivre dans les bois et sur les montagnes. Ce grand soldat piémontais aux larges épaules, aux jambes arquées, des poils roux aux phalanges, une toison d'écureuil sur la tête, les yeux d'un bleu vert sous d'épais sourcils, avec sa cuirasse de buffle, sa dague, sa rapière, respirait la débauche et la rixe. Mais il se présentait avec l'éclat du nom, du courage, des aventures. Un charme de jeunesse voilait sa brutalité.

Noémi avait reçu l'éducation des filles de sa race. Elle avait grandi dans ce palais transformé en magasin comme elle eût grandi dans un cloître, n'ayant de relations qu'avec les employés et les serviteurs de son père, isolée du reste du monde. Par intervalles, un coreligionnaire en voyage franchissait le seuil de la famille : « Que la paix soit avec vous ! » disait-il. « Avec vous la paix ! répondait le vieux Moïse ; soyez le bienvenu. » Et le

voyageur prenait place pour un soir à la table et au foyer. C'est ainsi que Nathan était arrivé de la Pologne, il y quelques mois. Mais lui n'était pas reparti. Il devait demeurer à Gênes pour apprendre le commerce. Moïse projetait d'unir à sa fille ce fils d'un ami dont il avait reçu autrefois l'hospitalité. Depuis son enfance, le jeune homme considérait Noémi comme sa fiancée. Elle, dont le frère était aux Indes, avait accueilli avec plaisir un compagnon jeune, dont la présence remplirait le vide laissé par le départ du premier. Mais ce sentiment ne dépassait pas la sympathie.

Passionnée, Noémi avait d'abord dépensé sa passion dans des rêves. L'imagination est surtout faite de mémoire. Une image de la Bible, un nom d'arbre, de fleuve ou de parfum, l'emportaient au delà du réel. Elle passait la mer, se promenait en reine au milieu des splendeurs de la Judée. Tantôt, prosternée devant les tables de cèdre revêtues de lames d'or du Temple, elle s'absorbait dans une extase pieuse. Tantôt elle assistait à une fête royale et voyait le roi Salomon assis sur un trône d'ivoire à six degrés d'or, sur chaque marche duquel était un lion d'airain. Ou bien, dans une nuit bleue, elle contemplait, comme Ruth, Booz endormi parmi les gerbes, au pied d'une colline couverte de lis et d'asphodèles.

Mais le rêve, si beau qu'il fût, ne pouvait la satisfaire. Ce qu'il fallait à sa nature, c'était l'action avec l'intensité des douleurs et des joies, c'était la vie.

Persécutés dans tous les Etats de l'Europe, les Juifs n'avaient alors ni patrie ni cité. Obligés de se tenir sur un pied perpétuel de défense et de s'allier entre eux pour résister à leurs ennemis, les plus puissants par la richesse, de même que les plus pauvres, devaient se considérer comme des exilés qu'un ordre imprévu et subit peut du jour au lendemain condamner à plier leur tente et à se remettre en route. Et, de même que les proscrits de l'antiquité portaient en tenant leurs enfants par la main et en emportant leurs dieux lares, de même les Juifs, sans cesse menacés, ne gardaient de la patrie que ces deux éléments : la religion et la famille. Leurs relations avec le dehors n'étaient que des relations d'affaires. Ils vivaient entre eux, se mariaient entre eux, conservaient intacts leur foi, leurs mœurs, leurs coutumes – et leur haine. Ils avaient grandi sous l'écrasement de la loi étrangère, et, sans espoir de changer cette loi, résignés par l'instinct de la

conservation et par l'habitude, ne pouvant ni posséder le sol qu'on n'emporte pas avec soi lorsqu'on est banni, ni exercer un métier (aucune corporation ne les eût admis parmi ses membres), ils faisaient le commerce et la banque, mettant toute leur ambition à s'enrichir, toute leur joie dans ce double égoïsme de l'homme qui possède pour lui et qui thésaurise pour ses enfants.

Ce rôle borné de la richesse chez ceux de sa race révoltait Noémi. Eh quoi ! tenir dans ses mains l'argent, avec lequel les autres peuvent tout, et ne rien pouvoir, soi ! se sentir écarté et mis à part par un dédain universel ! avoir pour père un homme dont un ordre mettait en mouvement des centaines d'autres hommes, des caravanes et des vaisseaux, et voir ce père coiffé du bonnet jaune baisser la tête sous le rire d'un matelot ou d'un soldat ! se voir elle-même la plus riche héritière de Gênes, et l'une des plus riches héritières du monde, avec sa beauté et ses parures de reine, méprisée par une servante chrétienne ! Quand ces pensées lui venaient, et elles lui venaient sans cesse, Noémi, au lieu de baisser la tête, la relevait. Ses grands yeux prenaient un éclat farouche. « Oh ! si l'un des premiers de cette race qui se croit supérieure à la nôtre pouvait me trouver belle, s'il pouvait m'aimer, comme je jouirais d'aviver son amour, de l'exalter jusqu'à la frénésie ! Et, quand il serait là à mes pieds, ce chrétien, avec quelle ivresse de vengeance je le repousserais et je le chasserais loin de moi ! »

Quand elle sortait par hasard, son regard perçait le voile qui cachait son visage avec une inexprimable ardeur de curiosité. Elle s'informait sans cesse, avide à l'excès d'apprendre et de savoir ce qui se passait dans ces mondes confinant au sien et dont elle était séparée par la double barrière des lois et des mœurs. Quelques jours auparavant, elle avait su ainsi d'une de ses femmes l'arrivée du baron de Gondio à Gênes et les détails de la vie qu'il y menait, ses querelles, ses orgies, ses promenades nocturnes à la tête d'une bande de sacripants. Les hommes tremblaient devant lui, les femmes lui trouvaient un air vainqueur. Il était la terreur et la passion de la ville. Une fois, de sa fenêtre, elle l'avait vu passer au milieu des éclats de rire et du bruit de ferraille de ses compagnons, la mine insolente, l'air d'un maître. Il avait levé la tête, et son regard s'était croisé avec celui de Noémi.

S'il revenait aujourd'hui, c'était donc pour elle. Et elle attendait qu'il lui adressât la parole, oubliant qu'elle était juive pour ne plus avoir que la conscience féminine de son attrait.

Lui, d'abord, avait été surpris. Puis il avait admiré. Puis, devant le calme de la jeune fille, il s'était senti intimidé. Mais bientôt il avait repris sa confiance ordinaire, et, d'autant plus brutal qu'il avait été moins prompt à oser, il avait mis ses yeux de soldat barbare dans les yeux de la juive. Son visage alors exprimait le désir. Il avait fait un pas, et ce mouvement disait sa pensée mieux que tous les mots n'auraient pu la rendre : « Je prends ce qui me plaît. » Elle, immobile et tranquille, lui répondait par son attitude : « Je me donne, on ne me prend pas. » Ils demeurèrent un instant ainsi, comme deux adversaires qui mesurent leurs forces. Ensuite une même sensation les envahit. Lui : « Elle est la plus belle ! » Et elle : « Il est le plus fort ! » Chacun voulait vaincre, mais tous deux pressentaient maintenant qu'il y aurait de la volupté dans le combat. L'éclat des yeux de Gondio brûlait Noémi. Les joues de la jeune fille s'empourpraient. Il se dégageait de ces deux êtres des effluves de jeunesse et de passion. Leurs lèvres remuaient sans parler ; un petit tremblement agitait leurs mains.

Gondio passa la main sur son front et fit un nouveau pas vers elle. Elle devint pâle. Il étendit les bras.

– Oh ! balbutia-t-il, que vous êtes belle !

La voix du père se fit entendre. Noémi, dans un mouvement brusque, se jeta en arrière.

Le juif en entrant ne vit pas d'abord sa fille.

– Je n'ai pu réunir que douze cents ducats, dit-il à Gondio en déposant un sac sur le comptoir. Faites-moi votre billet.

Il lui tendit un papier, sur lequel le jeune homme apposa machinalement sa signature.

– Et maintenant, seigneur, je fais des vœux pour votre succès.

– Merci !

Moïse s'attendait à des récriminations, à des exigences, à des injures. Il suivit le regard de Gondio, et il aperçut sa fille.

– Rentre ! lui dit-il brusquement.

Noémi obéit, mais, après avoir soulevé la tapisserie qui masquait la porte, elle se retourna du côté de Gondio.

Le père surprit ce mouvement. Son visage prit une expression méchante jusqu'à la cruauté.

– Adieu, seigneur ! dit-il au gentilhomme.

– Pourquoi adieu ? Je ne pars pas encore.

– Vous ne partez pas ! Mais vous m'aviez dit ?...

Gondio chercha une minute la réponse qu'il devait faire.

– Je vous ai dit que j'avais besoin de deux mille écus. Pour partir, il me faut compléter la somme.

– Ce soir, dit le juif après un silence, je verrai mes frères, et peut-être pourrai-je demain vous prêter ce qui vous manque. J'ai confiance, ajouta-t-il, dans votre parole et votre courage.

– Il faut aussi que je m'occupe d'un navire pour transporter ma compagnie.

Moïse réfléchit encore. Il hésitait.

– J'ai, dit-il, un navire qui n'attend que mes ordres pour lever l'ancre.

Il parlait avec effort.

– Si vous le désirez, moyennant un prix convenable, ce navire transportera votre compagnie. Vous pourrez partir demain.

Gondio éclata de rire.

– Qui donc disait que les cheveux des jeunes gens de Gènes auraient le temps de blanchir avant qu'ils aient pu t'arracher un écu ? Moïse, j'aurai raison de cette calomnie. Je raconterai ce que tu as fait pour moi, et, si quelqu'un doutait de ma parole, je te l'enverrais afin que tu l'écrases de ta générosité. A demain, c'est convenu.

Et, prenant le sac dans sa large main, le Piémontais sortit en riant toujours.

Le juif le suivit d'un regard de haine. Puis, serrant sa houppelande sur ses flancs, il sortit de ses magasins, se dirigeant vers le port.

Le soir, après le repas en famille, auquel assistait Nathan, Moïse prit Noémi à part.

– Que te disait ce chrétien, ma fille ?

– Rien, mon père.

– S’il ne te parlait pas, il te regardait du moins. Je l’ai trouvé les yeux fixés sur toi.

– Je ne sais.

– Rappelle-toi ; Noémi, que Dieu châtie sévèrement le mensonge et qu’il retire sa main de ceux qui désobéissent à sa loi.

– Mon père, je n’ai rien à vous dire.

– Mon enfant, tu ne voudrais pas attrister les derniers jours de ton vieux père ! Si ta mère vivait encore, que lui répondrais-tu ?

– Je lui ferais la même réponse.

– Bien. Va te reposer, mon enfant.

III

Les fenêtres entre colonnes de la halle ouvraient sur une terrasse de chaque côté de laquelle s'élevaient des constructions légères. Noémi habitait un de ces pavillons. Lorsque tout le monde fut endormi, elle se mit à la fenêtre, regardant tour à tour les feux sur la mer et les étoiles dans le ciel. L'exaltation s'était apaisée en elle avec la chute du jour. Elle se sentait faible ; elle avait envie de pleurer. Elle demeura longtemps ainsi. Un bruit la tira de sa rêverie. Elle regarda au-dessous d'elle, et elle reconnut une ombre sur la terrasse.

– Lui !

D'abord, elle fut saisie de terreur.

– Mon père et Nathan le tueraient sans pitié !

Puis l'admiration succéda à la crainte.

– Pour se rapprocher de moi, il a risqué sa vie.

Gondio se tenait debout sous la fenêtre, la tête levée vers elle.

– Partez, dit-elle.

– Non.

– Partez, je vous en conjure !

– Non.

Elle parut chercher. Tout à coup, détachant l'écharpe de soie qui couvrait ses épaules, elle la laissa doucement glisser de ses mains. Lui, en la recevant, la porta à ses lèvres.

– Mais partez !

– A demain, dit-il.

Elle le vit franchir le mur de la terrasse, puis elle entendit son pas résonner sur le pavé et se perdre dans l'éloignement.

– Il m’aime !

C’était le triomphe qu’elle avait rêvé. Pourtant elle ne triomphait pas. Le chrétien qu’elle devait chasser était venu, et maintenant elle désirait qu’il revînt encore. Pourquoi ce changement ? Que se passait-il donc en elle ?

Le lendemain, Gondio trouva chez Moïse un marin dont la barrette portait un double filet d’argent.

– Seigneur, lui dit le juif, voici le capitaine de la *Nina* qui vient prendre vos ordres de départ.

– Bon ! Demain. Rien ne presse.

Rien ne pressait, en effet. Un jour, il manquait des armes à Gondio ; un autre jour, il lui manquait des hommes ; un troisième jour, il lui manquait encore de l’argent ; et, un quatrième, il attendait un message de son général, Campo-Basso. Moïse, avec des restrictions, des lamentations, des plaintes, mais sans hésiter, lui fournissait les armes, l’aidait à trouver les hommes, lui prêtait l’argent.

– Jamais juif pareil n’a existé ! disait Gondio.

Il continuait à mener, pendant le jour, l’existence tapageuse qui remplissait d’effroi les commères et les bourgeois de Gènes.

Mais, le soir venu, il quittait ses compagnons, qu’il ne retrouvait que bien avant dans la nuit. Où allait-il ? Son lieutenant voulut le savoir ; et, lorsqu’il le sut, tous les joueurs et tous les brelandiers de la ville le surent également.

Un jour, Moïse reçut la visite d’un de ses frères qui venait lui apprendre ce que lui seul peut-être ignorait. Noémi, sa pure Noémi, sa fille, donnait chaque soir rendez-vous sous sa fenêtre à ce soldat piémontais, à cet aventurier, à ce Gondio !

A l’heure où Noémi ouvrait sa fenêtre, elle vit entrer son père.

– Mon enfant, dit-il, je viens te parler d’avenir. J’ai reçu aujourd’hui des nouvelles de ton frère. Dans quelques mois, il sera de retour. Il me succédera dans mon commerce et ma banque. Nous, nous partirons pour l’Orient. Avant d’aller retrouver nos patriarches dans le repos, je veux revoir la terre qui fut le berceau de notre race, et boire dans le creux de ma main l’eau de nos fontaines. Nathan nous suivra. Là-bas, il fera le commerce des pierres précieuses et des parfums. Le vœu de son père et le mien est qu’avant de partir tu sois sa fiancée.

– Sa fiancée !

– Nathan te déplaît-il ?

– Non. Je l’aime comme j’aime mon frère, je ne l’aime pas comme un époux.

– Un autre te plaît ?

– Non.

– Sans cela tu respecterais l’autorité de ton père et tu te soumettrais à sa volonté. J’ai choisi Nathan entre tous ; il est digne de toi. Lorsqu’une fille obéit à son père, la main de Dieu s’étend sur elle et sa postérité.

Noémi baissa la tête.

– Je ne puis vous obéir, dit-elle encore faiblement.

– Alors, c’est que tu en aimes un autre, ce soldat, ce débauché, ce joueur qui n’a pour fortune que son épée ! On m’avait dit la vérité. Ma fille aime un chrétien ! J’ai perdu ma fille !

Il se voila le front de ses mains.

– Mon père ! cria Noémi.

Et, tombant à genoux :

– Mon père, je vous respecte, je vous vénère, je donnerais ma vie pour épargner un chagrin à votre vieillesse. Mais si je l’aime, ce n’est pas ma faute. Ayez pitié de moi !

– Ainsi, c’était vrai ?

– Oui. Et je serai à lui, ou je ne serai à personne.

– Noémi !

– Sans lui je mourrai, ou, si la mort était trop lente à venir, je ferai comme la fille de votre ami Nephtali, qui s’est vouée à soigner les pestiférés et les lépreux.

– Toi, mourir ! toi t’enfermer dans une léproserie ! toi, ma fille ! Ce misérable a donc jeté un charme sur toi ! Tu crois à son amour ? Mais il n’est pas une fille à Gènes à laquelle il n’ait tenu les mêmes propos ; et tu l’écoutes, toi, la plus belle, la plus chaste ! Malheur ! malheur sur notre maison !

– Mon père, cessez de gémir. Tant que vous vivrez, je resterai auprès de vous. Mais ne me parlez ni de mariage ni de joie. Si je ne puis être sa femme, je ne serai celle d’aucun autre.

Elle avait dit ce qu'elle avait à dire. Résolue, elle attendit la réponse de son père.

Elle l'attendit en vain. Moïse, la tête dans ses mains, s'efforçait de penser, de raisonner, d'inventer quelque chose. Sa fille était tout pour lui, il l'idolâtrait, et il ne voulait ni qu'elle mourût ni qu'elle souffrît.

Cette nuit-là, la fenêtre ne s'ouvrit pas ; et, quand le soleil se leva radieux sur le golfe, la lumière du jour trouva le père et la fille en face l'un de l'autre, pareils à deux figures de pierre.

Lorsqu'il entendit les premiers bruits de ses magasins, le vieillard se leva lourdement, et, après s'être baigné la tête, il alla reprendre sa place au comptoir surmonté de balances.

Gondio vint à l'heure habituelle. Dès que Moïse l'aperçut, il se leva pour courir à lui.

– Ah ! c'est vous ! Venez ! Venez !

Moïse souleva la tapisserie et précéda le capitaine à travers la halle jusqu'aux fenêtres d'où l'on apercevait la mer.

– Que Votre Seigneurie, dit-il, me permette une question.

– Parle, vieux Moïse.

– Etes-vous ambitieux ?

– Aimes-tu l'or ?

– Si vous êtes ambitieux, nous pourrions nous entendre. Que désirez-vous à cette heure ? Quelques poignées d'or, le commandement d'une compagnie, le gain d'une bataille pour un maître étranger qu'il vous est indifférent de servir et dont les Etats tiennent moins de place sur la carte que mon doigt n'en couvre sur cette mappemonde.

Gondio regardait Moïse curieusement.

– Voici ce que je vous offre, moi. Au lieu d'un sac d'or, des trésors, ceux de mes frères et les miens ; au lieu d'une compagnie, une armée ; au lieu d'un vaisseau, une flotte ; au lieu d'un petit Etat misérable à défendre, l'Orient à conquérir. Vous êtes jeune, brave, hardi ; partez. Débarquez en Asie, allez jusqu'en Perse comme Alexandre, jusqu'aux Indes comme Bacchus. Refaites l'empire de Darius, et devenez un des maîtres du monde !

Le bras tendu du marchand montrait au capitaine la forêt de mâts du port, et au delà la mer.

– En échange des richesses, des soldats, des vaisseaux, des provinces que je mets à la portée de votre désir, je ne vous demande qu’une chose. Ma fille vous aime, vous la ferez asseoir auprès de vous sur le trône que je vous aurai donné.

– Ah ! ah ! dit Gondio. Où le vieux Moïse veut-il donc en venir ? me demandais-je. Je confesse que je n’avais pas deviné. Tu m’avais ébloui. Maintenant tu m’amuses. Juif, donne des ordres pour que tes serviteurs transportent à bord de la *Nina* les armes et les harnais que tu m’as vendus. Je partirai demain.

– Vous ne répondez pas ? dit Moïse.

– J’ai répondu.

– Ma fille ?

– Eh bien ! ta fille est belle comme tu es riche. Mais dans tes magasins, plus grands que la ville de Gènes, entassas-tu toutes les richesses contenues dans les entrailles de la terre, ta fille réunît-elle toutes les beautés éparses sur sa surface, un gentilhomme n’épouse pas une juive ! Mes ancêtres soulèveraient la pierre de leurs tombeaux !...

– Ma fille, tu l’as entendu !... s’écria Moïse.

Il s’arrêta.

Frappée à la fois dans son amour et dans son orgueil, Noémi se tenait foudroyée derrière eux.

Gondio voulut aller à elle, mais le père se plaça devant sa fille en jetant des cris.

Les employés accoururent. Gondio passa au milieu d’eux, la main sur la garde de son épée.

Lorsqu’il eut disparu :

– Mon père, dit Noémi, je vous le jure, je ne serai jamais à cet homme, dussé-je en mourir !

Ses yeux se fermèrent, et elle s’affaissa comme un cadavre sur les dalles.

IV

Moïse, à genoux, penché sur elle, s'abandonnait à son désespoir :

– Ma fille ! Ma fille bien-aimée ! Mon cher trésor ! Consolation de ma vieillesse ! Image de ta mère ! Reviens à toi ! Cet homme est un misérable ! J'entends encore son rire. Tu ne le reverras plus, tu l'oublieras. Reviens à toi ! Je te trouverai des vengeurs. Si tu le veux, je le poursuivrai jusqu'au bout du monde. Entends-moi, réponds-moi, ma fille !

Noémi ouvrit les yeux. Elle les referma éblouie, les rouvrit de nouveau. D'abord, elle ne vit que son père, qui s'était emparé d'elle et qui la tenait soulevée dans ses bras. Puis, se souvenant, elle jeta un cri, voulut parler, mais les sanglots étouffèrent sa voix.

Ses femmes étaient venues. Moïse la remit entre leurs mains.

– Ne la quittez pas, leur dit-il, restez toutes auprès d'elle.

Il se leva, et s'adressant à ses commis et à ses serviteurs :

– Maintenant, à nous, mes amis ! Que dans une heure toutes les marchandises soient en ordre et les magasins fermés. Toi, Ismaël, quand tombera la nuit, tu descendras au port. Tu diras au capitaine de la *Nina* de se tenir prêt à partir ce soir même, à dix heures, dès que le vent se lèvera de terre. Nathan, mon fils, écoute. Nous partirons cette nuit ; j'ai peur pour ma fille. La mer, malgré ses périls, sera pour elle un asile plus sûr que Gênes. Quand la bande du brigand qui nous menace aura disparu, nous reviendrons. Je n'ai confiance qu'en toi. Tu aimes Noémi. Toi seul es assez prudent et assez courageux pour veiller sur elle. Arme-toi, arme-les. Que cette maison, jusqu'à ce que nous l'ayons quittée, soit gardée comme une forteresse ! Je vais voir nos frères, régler mes comptes avec eux. Je chargerai Nephtali de mes intérêts en notre absence. Nous emporterons les

diamants, les métaux, ce que je possède de plus précieux. Promets-moi, jusqu'au moment du départ, de ne pas quitter le seuil de Noémi et de te faire tuer, s'il le faut, pour la défendre !

– Je vous le promets, mon père.

– Bien, mon fils. A la besogne, mes amis.

Avant la fin du jour, la halle était close. Des commis armés remplissaient la salle d'entrée sur la rue des Magasins-Obscurs, entourant les coffres d'or et de pierreries tirés des caves. Nathan avait choisi les plus braves, et se tenait avec eux à l'autre extrémité du palais Adorno, gardant les issues de l'appartement de Noémi. Une sentinelle avait été placée sur la terrasse.

Moïse sortit alors pour se rendre chez son frère Nephtali, pendant qu'Ismaël prenait le chemin du port, où il devait trouver le capitaine de la *Nina*.

Le vieux commis se hâtait déjà il apercevait les mâts des navires, lorsqu'au détour d'une rue étroite une bande de soldats sortit en désordre d'un cabaret. Ces hommes criaient, juraient, paraissaient ivres. Ismaël voulut rebrousser chemin. Mais en un clin d'œil il fut entouré, saisi, bâillonné, poussé dans le bouge dont la porte se referma sur lui.

Quand la rue fut redevenue silencieuse, deux hommes quittèrent le seuil d'un porche en retrait d'où ils avaient assisté à cette scène.

– Jacques, dit l'un d'eux, vite fais embarquer nos hommes. Nous partirons cette nuit.

Jacques s'éloigna aussitôt. L'autre alla frapper à la porte du cabaret.

– C'est moi, dit-il, le baron de Gondio !

A neuf heures, le mouvement du port avait cessé. Des feux allaient et venaient à bord de la *Nina*. Dans les quartiers marchands, les boutiques étaient fermées, les rues désertes. Une vingtaine de mercenaires portant des échelles se rangèrent en silence au pied de la terrasse du palais Adorno. Ils appuyèrent les échelles contre la muraille, et, hardis, agiles, sans un bruit, en gens habitués aux surprises nocturnes, tous se trouvèrent à la fois sur la terrasse. Avant que la sentinelle eût pu donner l'alarme, dix poignards menaçaient sa poitrine.

– Où est la fille de ton maître ? dit une voix.

Le juif hésita :

– Conduis-nous à son appartement, ou tu es mort !

Le malheureux sentit le fer d'un poignard. Il obéit, terrifié.

En ce moment, Moïse prenait congé de son frère Nephtali. En traversant un carrefour d'où l'on apercevait le port, il vit les feux de la *Nina*.

– Dans deux heures, nous serons en mer. Ma fille sera sauvée !

Dans la salle, sur la rue des Magasins-Obscurs, il trouva ses commis veillant sur ses richesses.

– Mes amis, tenez-vous prêts. Je vais chercher ma fille.

Il prit un passage qui conduisait à l'appartement de Noémi, précédé d'un de ses gens qui portait une lanterne. A peine avait-il fait quelques pas qu'il entendit des plaintes.

– Hâtons-nous ! dit-il à son serviteur.

Tout à coup celui-ci se heurta contre un obstacle placé à ses pieds en travers du chemin. Il baissa sa lanterne ; l'obstacle était un homme. Il se pencha sur lui.

– Quel est le mauvais serviteur qui dort ? dit Moïse.

– Maître, c'est Isaac. Mais il ne dort pas ; il est mort.

– Mort !

– Oui, mort assassiné. Voyez, il a du sang sur le visage.

Moïse prit la lanterne. Les plaintes recommencèrent à l'extrémité du passage.

– Allons, vite ! Allons !

Il jeta un cri.

Dans le vestibule éclairé qui précédait la chambre de Noémi, il se trouvait au milieu du massacre de ses serviteurs. Les uns morts et sans mouvement jonchaient les dalles ; les autres se traînaient dans le sang, s'accrochaient aux meubles, s'appuyaient aux murs avec des gémissements de blessés.

Nathan se souleva sur ses mains :

– Mon père, dit-il, j'ai tenu ma promesse. Pardonnez-moi, je meurs !

Moïse ne l'entendit pas. Enjambant les cadavres, écartant les blessés, il s'était jeté dans la chambre de sa fille.

Il en ressortit presque aussitôt et se précipita sur la terrasse.

– Ma fille ! criait-il d'une voix rauque, ma fille !

Il vit les échelles dressées contre le mur.

– Ma fille ! enlevée ! On m’a volé ma fille !

Il se laissa glisser le long d’une des échelles, se mit à courir vers le port. Le désespoir lui donnait l’agilité et la force. Il eût escaladé des murailles et combattu une armée.

– Ma fille ! Mon vaisseau ! La *Nina* ! Ma fille !

– La *Nina* ? dit une voix.

Un homme s’était approché, un gardien du port ou un matelot.

– La *Nina* ! Il y a un quart d’heure qu’elle a franchi la passe. Elle vogue à pleines voiles dans le golfe.

– La *Nina* Elle est à moi ! Qu’on la poursuive ! Qu’on la ramène ! On me l’a volée. On m’a volé ma fille !

Des fenêtres s’ouvraient. D’autres hommes s’approchaient.

– A moi ! Venez à mon aide ! Un vaisseau ! Tout de suite ! Ma fortune pour un vaisseau ! Je veux partir ! Ayez pitié de moi ! Aidez-moi ! Vous me connaissez bien ! Je suis un père à qui l’on a pris son enfant et qui veut le ravoir ! Ils ont tué mes serviteurs, puis ils se sont enfuis ! Ils m’ont enlevé ma fille, je veux les rejoindre ! Un vaisseau, un vaisseau !

Il secouait ses cheveux gris en tendant les bras vers la mer.

Tout à coup, il crut entendre le rire de Gondio à son oreille. Il se retourna.

– C’est lui, lui le voleur, le ravisseur, l’assassin, lui qui a tout fait ! Arrêtez-le, donnez-le-moi que je le déchire, que je le morde, que je le tue ! Vous ne dites rien ? Vous demeurez là sans bouger ? Ah ! j’ai mes gens là-haut, je vais les chercher ! Ils viendront, eux ! Ils m’obéiront ! Ils m’aiment ! A moi, à moi !...

Et il partit en courant dans la direction de sa maison. Les murs, sur son passage, lui envoyaient le rire de Gondio.

– Est-elle revenue ? dit-il en poussant sa porte. – Ah ! vous voilà ! Vous êtes là, tous ! Que faites-vous ? Pourquoi ne m’avez-vous pas suivi ? Nous aurions pris un vaisseau, nous aurions rejoint ma fille ! Pourquoi rit-il toujours ?...

Il passa ses mains sur ses tempes comme pour chasser la folie de sa tête. Et, l’écume aux lèvres, les yeux hagards, il se laissa tomber sur un des

coffres qui contenaient son or. Les, siens, tremblants, se serraient autour de lui.

Subitement il se leva.

Il ouvrit le coffre et se pencha pour regarder l'or dont il était plein.

– Ecoutez, dit-il, je vais partir, rejoindre ma fille. En mon absence, vous veillerez surtout, et si mon fils revient avant moi vous lui rendrez vos comptes. Mon fils !...

Il s'arrêta, sembla chercher, puis avec un accent déchirant :

– Mon fils, je ne le reverrai plus ! Je ne reverrai plus ma fille ! Tout est fini pour moi ! Ah ! écoutez encore. Quand mon fils viendra, vous lui direz qu'un chrétien a tué son père, enlevé sa sœur, et que ce chrétien s'appelle Gondio ! Nathan est mort, mais il a un père, des frères ; vous leur direz le nom de son meurtrier : Gondio ! Qu'ils s'unissent tous contre lui, qu'ils le poursuivent, qu'ils nous vengent ! S'ils ne le pouvaient pas, que mon fils apprenne ce nom à ses enfants, que les frères de Nathan l'apprennent aux leurs, que, de génération en génération, ce nom maudit soit le premier mot que bégaieront nos fils, et que leurs mères leur fassent sucer, avec le lait, la haine des fils de Gondio ! Tout ce que les chrétiens nous ont fait souffrir, leurs persécutions, leurs vols, leurs rapt, leur tyrannie, leurs assassinats, que tous ces crimes vivent éternellement dans la mémoire de notre race, afin qu'elle se venge ! J'ai le don de prophétie : je vais mourir. Un jour nous serons les maîtres. Nous avons l'or avec lequel on achète les hommes. On nous le prend aujourd'hui. Un temps viendra où on ne nous le prendra plus, et alors nous dominerons le monde, et nous serons impitoyables à notre tour ! – Tenez, cria-t-il en s'agenouillant auprès du coffre ouvert et en y plongeant les mains, le voilà : l'or ! l'or ! l'or !

Il dit encore : « Ma fille ! » et il s'abattit la face sur le carreau.

PREMIÈRE PARTIE

ACHETEZ !

I

Vers une heure du matin, une des portes-fenêtres du cercle s'ouvrit. Un jeune homme traversa lentement la terrasse et vint s'accouder sur la balustrade à l'angle de la place de la Concorde et des Champs-Élysées. Il demeura ainsi un instant immobile ; puis, brusquement, il se redressa, et, jetant son chapeau sur un des fauteuils de fer à l'Américaine épars derrière lui, il passa à plusieurs reprises son mouchoir sur son visage. Au moment de le remettre dans sa poche, il s'aperçut que sa main tremblait. Il fit un effort de volonté : le tremblement de la main cessa, et les lèvres, que remuait un rire nerveux, se tendirent et redevinrent fermes. La tête haute, il regarda devant lui et vit, dans la lumière bleue d'une nuit d'été, les massifs

noirs, l'obélisque, les colonnades, les Villes de pierre et les fontaines. C'était son Paris, le Paris des palais, des cercles, des jardins, des avenues, le Paris des riches. Et il venait de perdre au baccarat son dernier billet de mille francs.

Ce jeune homme se nommait Michel-Etienne-Marie de Gondie.

Le premier de sa race qui vint en France, François-Marie de Gondio, était un cadet de Piémont. Vieille famille, beaucoup d'enfants, peu d'argent : on se faisait prêtre ou soldat. Vers la fin du quinzième siècle, les Français avaient passé les Alpes. Pendant les seizième et dix-septième, les Italiens leur rendirent leur visite. Seulement, c'étaient des armées françaises qui allaient en Italie. Les Italiens, eux, arrivaient un à un, tout au plus par groupes, jamais par troupes. Une fois chez nous, ils y faisaient fortune et s'y acclimataient si bien qu'ils ne songeaient plus à retourner chez eux. Ils gouvernaient l'Etat avec les Médicis et les Mazarin, créaient les cafés avec les Casati et les Procope, commandaient les armées avec les Broglio et les Gondio.

Notre cadet entra au service, fit bravement la première guerre d'Espagne et devint lieutenant-général au moment où Louis XIV devenait majeur.

Son fils fut un des soldats de Turenne ; il commandait une des vieilles bandes dont le sang paya l'Alsace. Un peu plus tard, envoyé dans le Midi, il traita les protestants des Cévennes comme il avait traité les paysans du Palatinat. Il mourut maréchal de France.

Le troisième Gondie négocia des traités, et le quatrième livra des batailles. En 1789, à Versailles, il était un des chefs de l'armée de la contre-révolution ; mais, dès le lendemain de la prise de la Bastille, il vit clair dans le sort de la royauté, passa en Allemagne, et fut un des premiers émigrés qui entrèrent en Champagne avec les Prussiens. Plus tard, il servit avec les Anglais et les Russes.

Son fils vécut à l'écart pendant l'Empire. Pair de France sous la Restauration, il fit partie de la coterie des doctrinaires, composée de professeurs et de philosophes, très-raides de leur personne, très-absolus dans leurs idées, mais, par-dessus tout, désireux de les appliquer eux-mêmes.

Ces hommes d'Etat voyaient dans la monarchie constitutionnelle le dernier mot de l'esprit humain, et, puisque les privilèges héréditaires de la noblesse n'existaient plus, ils remédiaient à cela en élargissant un peu le cadre des aristocraties pour y faire entrer les hauts fonctionnaires et les citoyens riches. La haine de César et l'horreur du peuple. La loi faite par eux, pour eux, leur assurant à la fois la liberté contre la tyrannie d'en haut et tous les moyens de défense contre les besoins et les aspirations d'en bas. Pour faire respecter cette loi, se montrer impitoyable à l'occasion. Ni attendrissement, ni pitié, ni surtout initiation des classes inférieures à la vie publique. Tout pour la doctrine et les ministères. Au début, ils étalaient leur dévouement à la dynastie légitime ; mais ils acceptèrent très-bien la dynastie de juillet. Religieux du reste, qu'ils fussent protestants ou catholiques, la religion faisait partie de la doctrine. Pour la garantie de leur monopole, deux préfets de police sont nécessaires : celui du quai des Orfèvres et Dieu.

Le Gondie doctrinaire eut son heure de popularité sous la Restauration, en combattant pour les libertés bourgeoises contre l'ancien régime pur. Sous Louis-Philippe, il fut un des propriétaires du *pays légal*, et il eût été ministre comme ses amis de Broglie, Duchâtel et Guizot, si la mort eût tenu compte de son ambition. Sa veuve, grande dame d'une façon beaucoup plus absolue qu'il n'était grand seigneur, ne reparut pas à la cour et mena la vie austère et dévote du faubourg Saint-Germain. Elle entendait une messe basse tous les matins, occupait ses journées à broder des devants d'autel et présidait une OEuvre. M. de Gondie eut élevé son fils pour la pairie et lui eut fait donner cette forte éducation à laquelle l'aristocratie anglaise doit ses hommes d'Etat ; l'enfant, placé chez un répétiteur, aurait suivi les cours d'un collège et il aurait fait son droit. Madame de Gondie, après avoir essayé d'un précepteur abbé, mit l'enfant chez les jésuites, désireuse avant tout d'en faire un bon catholique et un fidèle sujet de la branche aînée. Lorsqu'elle mourut, en 1855, voici la vie édifiante que menait le dernier des Gondie, majeur depuis un an :

Son valet de chambre entra chez lui à midi. De midi à deux heures, il s'occupait de sa toilette, trouvant un quart d'heure pour faire un court déjeuner : des viandes froides, des œufs, une côtelette, du thé. Parfois

survenait un camarade de collège ou un fournisseur. Avec le camarade, la conversation tournait dans le cercle des filles, des chevaux, des paris, des gilets, des articles des petits journaux et des pièces des petits théâtres. Avec le fournisseur, il suffisait d'écrire le mot « accepté » et de signer son nom en travers d'une bande de papier ornée d'une Loi tenant des balances au-dessus d'un Aigle. A trois heures, le jeune homme montait à cheval. A cinq heures, il était au club, demandant ce qu'il y avait de nouveau, ou chez une des trois cents femmes qui forment le sérail libre de la jeunesse millionnaire ou titrée. A sept, s'il ne dînait pas avec sa maîtresse aux Provençaux ou chez Philippe, il dînait au cercle. A neuf heures, il causait à haute voix à l'orchestre des Bouffes ou des Variétés. Puis, à minuit, il retournait au club achever ce qu'il est convenu d'appeler la soirée, depuis qu'on appelle matinée une fête qui commence à trois heures après midi.

Au mois d'août il allait à Dieppe ou à Trouville, au mois de septembre à Bade ; il chassait en automne, et courait les steeple-chases au printemps.

Rien qui ressemblât à une pensée d'avenir. Une paresse d'esprit incroyable. Une activité incessante toujours appliquée à des riens.

Etienne vécut ainsi pendant douze ans, dépensant d'abord le double de son revenu, n'ayant plus ensuite que le revenu nécessaire pour payer les intérêts de sa dette et prenant sur son capital, enfin, ce capital disparu, gardant encore une certaine force de crédit, comme un wagon lancé sur des rails garde, – sa vitesse acquise épuisée, – une certaine force d'impulsion. Mais, depuis deux ans, le wagon était arrêté. Etienne n'aurait pas trouvé une balle de bouchons chez l'usurier le plus hardi. Après trois déménagements, il avait vendu ce matin son dernier mobilier. Il venait de perdre son dernier billet de banque.

Tout cela s'était fait naturellement, avec le temps, peu à peu, sans gaspillage, sans enthousiasme, sans générosité. La fortune des Gondie n'était pas très-considérable. A peine eût-elle suffi à faire vivre honorablement une douzaine de familles d'employés, et son héritier l'avait fait durer douze ans. Il est vrai que pendant douze années il n'avait jamais eu, sauf les cas de chance au jeu, cinquante louis dans sa poche dont il put disposer. L'emploi de chaque recette était fixé d'avance. Quand le jeune homme touchait dix mille francs, il se trouvait toujours qu'il en avait douze

mille à payer le lendemain. Aux femmes, il donnait des bijoux achetés à crédit. Il devait à ses fournisseurs, à son valet de chambre, à son concierge, aux garçons du cercle. Il était perdu.

Blond, l'œil d'un bleu froid, la moustache fine et claire, il ressemblait à un jeune lord par les allures, le costume, la manière de monter à cheval ; mais, sous cette convention purement extérieure, il demeurait original, c'est-à-dire naturel. Rien en lui des Gondio doctrinaires et diplomates ; tout ce qui peut se retrouver au dix-neuvième siècle des Gondio aventuriers et soldats : la bravoure, l'effronterie, un peu de cruauté. Il avait rompu brutalement, sans souci du chagrin qu'il causerait, avec les rares femmes qu'il avait connues en dehors des actrices et des filles. Avec les hommes il était froid et cassant jusqu'à l'insolence.

Sans études sérieuses, sans lectures, il connaissait très-bien la vie, savait au juste à quoi s'en tenir sur le mobile des actions d'autrui par rapport à lui : « Un tel me recherche parce que ma compagnie lui plaît. Un tel parce qu'il est un esprit à la suite et qu'en marchant derrière moi il s'épargne l'embarras de choisir lui-même son chemin. Un troisième m'oblige parce qu'il n'ose pas faire autrement, mais dans son for intérieur il a d'avance réduit le service qu'il me rend au minimum indispensable pour qu'il garde son caractère de service. Cette femme a eu des bontés pour moi parce que je suis comte. Cette autre parce que je suis riche, cette autre parce que je suis jeune, et cette autre parce que personne lui plaît. » Et il se jugeait quitte envers tous et envers toutes.

Depuis deux ans qu'il vivait d'expédients, de hasards, passant quelquefois une semaine sans avoir de quoi payer ses cigares, il était devenu plus hautain et plus glacé. « Les amis de mon Père, ducs, académiciens et pédants, me méprisent. Les amis de ma mère, pieux, étroits, antédiluviens, lèvent les bras au ciel quand on prononce mon nom. Au cercle, on me tient pour un décafé qui ne se refait pas. » Il se disait cela, et il montrait un front d'airain qui arrêtait même la pensée d'une plaisanterie.

Ce jeune homme de trente-quatre ans, ruiné, endetté, déclassé, était un homme. Il s'imposait.

Il n'avait ni volé au jeu, ni accepté de sa dernière maîtresse autre chose que des dîners ; mais sa situation était connue, par conséquent elle devenait intolérable. Il le savait, et cependant, lui si résolu, si décisif, si prompt à prendre parti, il attendait,

Un sentiment nouveau était né en lui, qui, lui faisait une loi de rester sur son terrain avec ses irmes. La sueur qu'il avait essuyée tout à l'heure sur son front était celle de l'agonie : « Je ne puis plus attendre ». Il s'avouait vaincu.

Deux membres du cercle entrèrent sur la terrasse : un colosse à la face apoplectique, aux épaisses moustaches pendantes, et un homme jeune encore, chauve, pâle, la moustache blonde à pointes cirées et l'impériale, ayant cette allure militaire qui caractérisait les hommes du second empire. Le premier était un général qui ressemblait à un capitaine de cavalerie, et le second un homme d'Etat qui ressemblait à un général de sergents de ville.

Ils se montrèrent Gondio du regard.

– Gentil garçon ! dit le général. Vous devriez faire quelque chose pour lui.

– Impossible. Il est trop compromis. Au commencement, nous faisons ce que nous voulions. Maintenant nous faisons de la moralité. Ce gentil garçon, comme vous dites, n'a même plus la chance d'un beau mariage. Il est tombé dans la dette criarde, et il donne le bras à la des Orthies. On prétend qu'elle veut se faire épouser. Elle en viendra à bout.

– Nom de Dieu ! Le descendant d'un maréchal de France !

– Eh bien ! c'est cela, il est descendu.

Gondie se retourna, vint à eux, leur serra correctement la main, et, quittant la terrasse, il sortit du cercle.

A la porte, il monta dans une des voitures qui stationnent toute la nuit dans cette partie de la rue.

– A Boulogne, monsieur le comte ? lui dit le cocher qui le connaissait.

Gondie fit signe que oui, et, s'enfonçant dans le fiacre, il s'endormit du lourd sommeil qui suit les Waterloo.

II

Etienne de Gondie était attendu à Boulogne. Quand le fiacre s'arrêta à la porte d'une maison cachée dans les arbres, la lanterne du vestibule éclairait le demi-sommeil d'un domestique la tête renversée sur le dossier d'un fauteuil. Au premier étage, dans le cercle de lumière d'une lampe, une jeune femme penchée en avant lisait un livre posé sur une petite table en ébène. Un corps de bibliothèque en ébène avec filets d'or, surmonté de bustes et de statuettes en bronze, garnissait un des côtés de la pièce. De beaux tableaux modernes, un Corot, un Daubigny, un Jules Dupré, deux Delacroix, occupaient la paroi opposée. Les livres, magnifiquement reliés, portaient des noms de philosophes et d'historiens. Le volume ouvert était l' *Histoire générale des langues sémitiques*, de Renan. De temps en temps, la jeune femme interrompait sa lecture pour prendre une note sur un cahier. Tout à l'heure, elle avait accompagné jusqu'au bout de l'allée verte qui conduisait de sa maison à la Seine un sénateur, un académicien, le fils d'un ministre, le directeur d'un grand journal et deux artistes arrivés, qui avaient dîné et passé la soirée chez elle, et, lorsqu'en la quittant le fils du ministre lui avait baisé la main en y laissant tomber une larme, elle avait complètement oublié que dix ans auparavant son défunt mari, cordonnier à Châlon-sur-Saône, lui donnait des coups de tire-pied après dîner.

« – Quoi de nouveau ? – Rien, sinon que je monte et que tu descends. »

Elle montant, lui descendant, elle avait rencontré Gondio à moitié chemin.

Les marches d'en bas restaient dans l'ombre. Lasse d'être battue, elle était venue à Paris, où viennent les artistes les plus habiles dans leur art, les ouvriers les plus habiles dans leur métier, et les jolies femmes auxquelles la

famille pèse. Elle lisait déjà à Chàlon. Seulement ce n'était pas l'Histoire des langues sémitiques, mais des romans, dont elle était toujours l'héroïne en imagination. A devenir cette héroïne en réalité, elle alla aussi loin que peut aller une provinciale ayant horreur de la faim et du froid. La curiosité des dignitaires qu'elle réunissait à sa table n'avait pas dépassé le soir où, vêtue d'une robe d'emprunt, elle avait intéressé à Mabile le banquier Valleroy achevant de fêter le grand prix de Paris, après le dîner du Jockey. Valleroy aimait les « découvertes ». Il alloua cinq cents francs par mois à sa nouvelle maîtresse, lui meubla mesquinement un appartement de douze cents francs à un deuxième étage, et, la voyant en extase devant lui, se risqua à demander si elle désirait autre chose. « Oui, des maîtres, » répondit-elle. Alors ce fut le tour du vieux Parisien d'être fier d'elle. Il lui présenta ses amis. Au hasard de cette rencontre, il suffit de joindre la persistance d'une volonté de femme pour s'expliquer au bout de quelques années la fortune d'Emma des Orthies.

De taille moyenne, souple, les cheveux châtain clair, les yeux gris adoucis par l'ombre des paupières, le teint blanc et pâle, le visage correct légèrement aplati, de jolies dents petites et serrées, une main de malade longue, exquise, le réseau des veines bleuissant le poignet, Emma manquait d'éclat ; elle ne séduisait pas à première vue, mais elle arrivait infailliblement à séduire.

L'expérience lui avait enseigné le secret de plaire. Elle savait écouter en donnant à son visage l'expression juste d'attention pendant une démonstration, d'intimité pendant une confidence, d'attendrissement ou de gaieté selon que son interlocuteur était triste ou joyeux. « Je sors de moi pour être à vous.' » La plus délicate des flatteries. Les mots charme et intimité venaient naturellement en pensant à elle. Elle n'allait ni aux premières, ni aux courses, ni au Bois, ou du moins elle y allait rarement. Mais on la trouvait toujours l'été dans sa maisonnette de Boulogne, l'hiver dans son petit hôtel de la rue de Berlin, et, si elle n'était pas seule, ses visiteurs étaient de ceux avec lesquels on aime à se rencontrer.

Elle avait conquis sa position sans scrupules, mais sans scandale. Qu'elle prit un mari, le hasard l'ayant rendue veuve, et quelques vieilles femmes la recevraient. Si elle était riche, du moins elle n'attachait pas à la richesse

plus d'importance qu'il ne faut. Sa dernière liaison attestait son désintéressement. Gondio était tout à fait ruiné lorsqu'elle l'avait connu. « Mauvaise connaissance », lui disaient paternellement ses amis. Elle répondait : « Je l'aime. » L'aimait-elle ? La vérité est que les manières du jeune homme lui plaisaient et qu'elle trouvait de la douceur à voir sa tête sur son oreiller. Jusqu'à lui, toute au besoin, puis à l'ambition, au désir de s'instruire, de s'enrichir, de monter, elle n'avait jamais remarqué si les hommes de son intimité étaient vieux ou jeunes, laids ou beaux. Il lui suffisait qu'ils fussent millionnaires pour son budget, ou supérieurs pour son orgueil. Gondie, le premier, avait remué la femme en elle.

Elle éprouvait aussi un contentement à dominer par la tendresse ce jeune homme qui, réduit aux abois, restait insolent et fort. Elle le regardait froidement descendre en paraissant s'intéresser profondément à lui. Mais si la quasi-mondaine qu'elle était devenue jugeait sévèrement le gentilhomme en débandade, la fille qu'elle avait été ne laissait pas que d'admirer involontairement la poigne de ce gars robuste et hardi.

Lorsqu'elle entendit le fiacre, elle quitta le livre où elle venait de prendre les éléments de sa conversation du lendemain avec un membre de l'Institut, et elle courut à la rencontre de son amant avec la sincérité d'empressement d'une jeune mariée qui craint que la lune de miel n'éclaire un accident de voiture chaque fois que son mari est sorti.

Gondie montait l'escalier d'un pas pesant. Elle se pendit à son cou.

– J'étais inquiète. D'où viens-tu si tard ? Du cercle ? Nous t'avons attendu une heure pour dîner. Tu as perdu ? Veux-tu souper ? Il y a je ne sais combien de temps que je suis seule. Je n'ai pas mangé à dîner, maintenant j'ai faim.

Elle n'attendit pas la réponse.

– Joseph, cria-t-elle sur l'escalier, mettez deux couverts dans ma chambre. Marthe nous servira.

Gondie, en l'entendant, sembla se réveiller.

Il la prit dans ses bras, de travers, et la baisa sur les cheveux.

– A la bonne heure, dit-elle. Viens.

Quand ils furent seuls dans la chambre, de chaque côté de la table, elle le regarda longuement. Le sourire de tout à l'heure s'était effacé. Le jeune

homme remplissait et vidait machinalement son verre, les yeux fixés sur la nappe. Elle donna, un petit coup sur la table sans qu'il l'entendît. Alors elle l'appela :

– Etienne !

Il leva la tête.

– Regarde-moi. Tes yeux dans les miens. Est-ce que tu n'es plus fort ?

– Au contraire. Mais il y a des moments de détente. Je suis las.

– Ce soir ? Pas pour tout de bon ?

– Non, dit-il avec un sourire vague. J'ai dormi dans ce fiacre. Il faut que je me secoue.

Il fit quelques pas.

– Pauvre chéri !

– Viens, dit-il en se jetant sur une causeuse et en l'attirant vers lui. Causons.

Elle allait se poser câlinement contre son épaule la tête dans son cou :

– Non, pas comme cela, dit-il en la repoussant doucement. Tiens-toi droite en face de moi, comme tout à l'heure. Seulement tu me donneras tes mains.

Il y eut un instant de silence. Gondie semblait embarrassé.

– Au fait, je ne sais pas pourquoi je cherche. Ce matin, j'ai vendu mon mobilier. Avec une partie du prix, j'ai payé mon valet de chambre, mon concierge et ma blanchisseuse. Ensuite je suis allé au cercle et j'ai perdu le reste. Cette fois, c'est fini. Je suis dans la rue.

Elle lui serra doucement les mains.

– Tu as toujours fait semblant d'ignorer ma position. Cependant tu la connaissais, comme tout notre monde. Tu ne m'interrogeais pas, tu n'avais pas d'étonnements ; c'est une délicatesse dont je te remercie. Tu m'as donné précisément ce qu'il me fallait : le coin où je trouvais quelques heures de repos dans la vie impossible que je mène depuis deux ans. Je te dis tout. Ma bourse de jeu est vide depuis longtemps. Il y a eu des jours où je n'avais que dix francs, cent sous. J'allais dans les tripots. Il y en a un qui s'appelle *Le Singe*. En sortant de là, je venais ici, j'y rencontrais des gens de mon monde. Ta préférence me faisait le premier. Je n'oublierai jamais cela. Mais je ne me dissimule rien. Ceux qui me donnent la main par habitude,

par indifférence, ou par peur, au fond ne m'estiment plus. Or, il en est de la considération pour l'homme comme de la toilette pour la femme. Impossible de s'en passer. Je suis perdu. Mon dernier atout, c'est que je m'en rends compte, ce qui me permet de prendre un parti.

– Bien, dit Emma attendrie. C'est bien ce que tu dis là !

– Il ne me reste qu'à disparaître. Toute la journée j'ai tourné et retourné cette idée. Mes réflexions manquaient de gaieté. Après avoir passé en revue toutes les professions obscures qui peuvent donner du pain à celui qui en manque, j'ai reconnu que je n'étais bon pour aucune. Me faire soldat ? Nous n'avons pas la guerre, et autant vaudrait me faire sauter tout de suite la cervelle que de crever d'ennui dans une garnison. Mais le mot guerre m'avait ouvert un horizon. Où fait-on la guerre ? Je me suis rappelé une manière d'Espagnol que j'avais rencontré dans un tripot, et qui prétendait être chargé d'achats de fusils pour les insurgés de Cuba. Il paraît que, les Espagnols ayant chassé leur reine, cela a donné aux Cubains l'idée de chasser les Espagnols. Bon ! me suis-je dit, voilà mon affaire. Le pays du tabac, des cigares et du café, un pays admirable où les huîtres s'accrochent aux arbres au lieu de s'accrocher aux rochers et où cent vingt-neuf espèces d'oiseaux se disputent le privilège de vous charmer par leurs chants (il va sans dire que je parlais avec l'encyclopédie du Cercle sous les yeux), ce pays-là doit être libre, et j'ai résolu de partir pour la Havane comme Lafayette pour les Etats-Unis. J'abolirai l'esclavage avec ivresse, n'ayant pas d'esclaves, et peut-être les esclaves des autres me proclameront-ils président de la République ou roi. Au grade d'ambassadeur, je reviendrai.

Il essaya de rire.

– Eh bien ! non, je ne ris pas. J'aime Paris, je l'aime plus que jamais, je l'adore, et j'ai le cœur déchiré de partir. Mais je pars, ajouta-t-il en se levant.

Il vit les yeux d'Emma levés vers lui et mouillés de larmes.

– : Et moi ? dit-elle.

– Toi ? Je reviendrai. De quoi s'agit-il en somme ? D'un voyage. Ce n'est qu'une séparation.

– Tu ne m'aimes plus !

Il parut embarrassé, ne répondit pas d'abord.

– Tu ne m’aimes plus ! Si tu m’aimais, tu aurais trouvé un mot, un cri, un geste, quelque chose enfin !

– Eh bien ! non, dit-il, je ne t’aime pas assez pour me faire expéditionnaire à Paris, afin de rester près de toi, ou pour te proposer de partir ensemble. Mais je t’aime.

– Oui, oui.

Elle se montra héroïque, prit son mouchoir, enfonça ses larmes, puis elle se leva à son tour, alla ouvrir un petit meuble et revint.

– Etienne, dit-elle, en l’obligeant de se rasseoir et en se tenant debout devant lui, je te comprends, j’approuve ta résolution, et je te remercie de ta franchise. Ce que tu éprouves pour moi, c’est de la tendresse, de l’amitié avec des sens si tu veux ; je faisais partie de ta vie, je n’étais pas ta vie tout entière ; j’allais avec le reste. Eh bien ! soit. Puisque je ne puis être la compagne qu’on ne quitte pas, permets-moi du moins d’être le camarade et l’ami. Ecoute, mon vieil Etienne, moi aussi j’ai ma bourse de jeu ; je tripote quelquefois, rarement ; enfin, j’ai la, dans cette petite bourse en filet, cent mille francs en obligations qui me servent de couverture chez mon agent. Précisément parce que tu es tout à fait décavé, je crois à ta chance. Associons-nous. Je ne t’aurais pas dit cela il y a une demi-heure. Mais puisque je ne suis plus que ton amie !...

Elle tendait la bourse en souriant.

Gondie lui donna un grand baiser.

– Si j’ai besoin de cinq cents francs le jour de mon départ, je te promets de te les demander.

Et, désignant la bourse :

– Veux-tu bien cacher ça ! ajouta-t-il en souriant aussi, très-ému.

– J’ai autre chose à te demander, dit-elle. Oh ! une seule chose, bien petite, et que tu n’as pas le droit de me refuser.

– Parle.

– C’est de ne partir que dans huit jours.

– Accordé, dit-il. Et sans mérite, car j’y avais pensé. En vendant mes meubles, je me les suis réservés pour une semaine. Je ne veux pas agir à la légère. Il faut que je revoie mon acheteur de fusils, que je me renseigne sur Cuba. J’ai l’intention aussi d’aller trouver Brünner et de lui demander

passage à bord d'un de ses bateaux. Ainsi, c'est entendu. Emma, voici le jour.

Il alla jusqu'à la porte pour appeler Marthe, revint sur ses pas :

– Merci, Emma !

Mais il s'arrêta dans son élan vers elle :

– Je n'oublierai jamais ce qui s'est passé entre nous cette nuit.

III

Un peu avant dix heures, Gondie entra dans la chambre de sa maîtresse.

– Je vais à Paris, lui dit-il. Au revoir.

– Par où prends-tu ? Par le village à gauche, ou par le bois ?

– Par le village. J’irai à pied jusqu’à Auteuil, où je trouverai le train.

Le coude sur l’oreiller, le menton dans sa main, elle entendit les pas du jeune homme sur le sable de la cour, le bruit de la porte se refermant derrière lui.

Gondie descendit l’avenue jusqu’au quai, se retournant pour regarder derrière lui. Personne aux fenêtres de la maison, personne dans le jardin. Alors, tournant le dos à Boulogne, il suivit le quai dans la direction opposée.

De l’autre côté de la Seine, sous le bleu pâle d’un ciel de mai, les maisons de Saint-Cloud escaladaient la colline, donnant la note de l’encombrement, de la gaieté, de la vie, dans l’harmonie mélancolique du paysage. Les bois de Sèvres, sombres, entassés, avec des points de verdure clairs, étaient enveloppés à leur sommet d’un nimbe gris transparent. Au nord, les pentes arides du mont Valérien succédaient à une mosaïque plate de cultures maraîchères. Tout ce paysage semblait inhabité. La Seine elle-même était déserte, et ses eaux à peine ridées ressemblaient à une moire d’argent bruni. De l’ensemble des choses se dégageait une impression de calme. Les maisons le long du quai dormaient au fond des jardins, qu’animait seulement le chant des oiseaux.,,

Gondie, insensible à ce charme de tranquillité, marchait rapidement, en homme qui se dirige vers un but déterminé, et que l’importance de ce but isole des aspects et des incidents du chemin. Il quitta le quai, remonta une

avenue bordée de murs et de haies, s'arrêta devant la grille fermée d'un parc.

Au delà de cette grille commençait une allée de marronniers énormes, dont les dômes en se rejoignant formaient une voûte impénétrable à la lumière. Cette allée finissait brusquement devant une étendue de prairie inondée de soleil, semblable à une mer de lumière, à laquelle succédaient à perte de vue des massifs dans des éclaircies, tilleuls aux branches noires avec des feuilles d'un vert tendre, platanes tachés de blanc, pâles acacias, baguettes de noisetiers tamisant le jour, rideaux de pins pareils à l'entrée d'un bois sacré, peupliers élancés, saules tordus penchant leur chevelure sur la marge des pièces d'eau, et, sur un monticule couvert de touffes jaunes et violettes, deux grands cèdres laissant voir le bleu du ciel à travers leurs rameaux.

Ce désert splendide s'anima tout à coup. Au milieu de ce luxe de la nature une forme vivante apparut. Une jeune fille, vêtue d'un long peignoir sombre, tête nue, une ombrelle à la main, traversait la prairie, se dirigeant vers l'allée de marronniers.

Gondie tressaillit. C'était pour voir chaque matin cette forme dans cette lumière que, depuis trois mois, tous les jours il livrait au sort sa bataille d'exaspéré. Quand la veille, au cercle, la sueur mouillait ses tempes, c'était à la pensée que bientôt des milliers de lieues le sépareraient de cette grille. Le sentiment nouveau qui était né en lui, c'était l'amour, l'amour profond, naïf, absolu, plein d'attendrissements, d'adorations et d'extases, l'amour vrai, qu'inspirent la beauté et la pureté, dont l'histoire tiendrait en dix lignes, et dont l'intensité, dans un afflux du sang au cœur, équivalait aux sensations de toute une vie.

Si sa mère eût vécu encore et l'eût interrogé dans un de ces moments où le cœur trop gonflé déborde, il aurait répondu : « Elle se nomme Noémi. Je l'ai rencontrée il y a un an, par hasard, aux courses. Je l'ai rencontrée, et je l'ai aimée. Pour la retrouver cet hiver, j'ai forcé les portes de dix salons. Depuis que le printemps est revenu et qu'elle habite Boulogne, j'échange le matin-quelques mots avec elle. Elle m'aime aussi puisqu'elle vient à moi. Je n'espère rien. Son père, Moïse Brünner, est un des trois hommes les plus riches de l'Europe. Banque, emprunts d'Etat, chemins de fer, paquebots,

usines, vins, laines, indigos, sa puissance embrasse tout ce qui est le monopole et l'argent. Ce juif est un roi auquel les autres rois payent tribut, et, s'il lui plaisait de faire asseoir sa fille sur un trône, il le pourrait, car il peut tout. Moi, j'ai trainé mon nom dans les tripots. Je suis perdu de réputation, écrasé de dettes, au ban de mon monde, sans talent, sans argent, sans avenir, un aventurier. Il ne me reste qu'une seule chose au monde, un désir unique, une idée fixe avec laquelle je m'endors chaque soir et me réveille chaque matin : la voir, la voir aujourd'hui, demain, encore, toujours. Pourquoi ? Pour rien, pour la voir, parce que je l'aime ! »

Après quoi il eût posé sa tête sur les genoux de sa mère, comme un enfant, et il eut pleuré.

A ceux qui ne comprendraient pas ce qui suit, il est inutile de chercher à l'expliquer., Pour Gondie, sa maîtresse ne comptait pas. Elle faisait partie de la vie de Paris comme son club. Il appréciait son intelligence, son affection, son dévouement, reconnaissait son charme, prenait plaisir à passer la soirée chez elle. Tout cela se conciliait très-bien avec sa morale facile de corrompu. Le plus naturellement du monde, il venait dîner ou souper chez la des Orthies, pour en sortir le matin et retrouver, à cinq cents pas de là, son rêve de passion ardente et chaste. Il y avait en lui, depuis qu'il aimait, un nouvel homme, mais cet homme gardait le costume et les habitudes de l'ancien. Pour Emma, il eût avancé ou retardé de huit jours son départ. Pour Noémi il avait pied à pied soutenu pendant un an la plus effroyable des luttes, et, vaincu, il se laissait aller au désespoir.

La jeune fille était entrée dans l'allée. Elle courait tout à l'heure en traversant la prairie. Maintenant elle marchait lentement, les yeux baissés, les mains pendantes, à la fois attirée et retenue, amoureuse et pudique.

Elle offrait le type de la beauté juive dans son éclat oriental, les épais cheveux noirs, les yeux d'un bleu noir, fendus en amande, le visage allongé, le nez fin, mince, à narines ovales, la petite bouche rouge, la peau fine comme du papier de Chine, couleur d'ambre avec une délicate teinte de rose-thé sur les joues. Un des caractères de cette beauté est la fascination. Les cheveux ont des parties lumineuses. Des lueurs s'échappent des yeux, se jouent sur les lèvres. L'autorité d'une immense fortune, la liberté d'une enfance privée de mère, l'idolâtrie dont elle était l'objet de la part de son

père, le séjour de Paris, les fêtes, tout avait hâté chez Noémi cet épanouissement féminin, pareil à l'épanouissement de la fleur. A peine son âge dépassait-il celui d'une pensionnaire, et Gondie, qu'une pensionnaire eût laissé indifférent, avait été à première vue ébloui et remué par elle. Pour ce mondain, habitué à vivre entre le café Anglais et l'arc de l'Etoile, l'idée d'innocence était inséparable de celles de froideur et de niaiserie, et l'idée de passion de celle d'impudeur. Noémi donnait un double démenti à son préjugé ; elle réunissait l'innocence et la passion.

Arrivée près de la grille, la jeune fille leva la tête.

– Bonjour, mon ami, dit-elle.

Et, pendant une minute, Gondie oublia tout, sinon qu'elle était là.

– Oh ! murmura-t-il, que je vous aime !

Mais il se souvint, et l'ombre s'étendit sur son visage.

– Qu'avez-vous ? Vous hésitez ? Ne nous sommes-nous pas promis de tout nous dire ?

Elle lui tendit la main à travers la grille.

– Vous souffrez ?

– Oui, car il m'arrive le plus grand de tous les malheurs. Je suis obligé de quitter la France.

Noémi devint très-pâle.

– Expliquez-vous ! Tout de suite ! Je le veux.

– J'ai mal vécu, vous le savez. Quand je vous ai rencontrée, j'étais ruiné.

Elle fit un geste de dédain.

– Non-seulement j'étais ruiné, mais il ne me restait ni une chance de fortune ni un ami. J'aurais dû fuir, car je n'avais à vous apporter que des douleurs. Je suis resté.

– Vous avez bien fait.

– Non, car j'ai honte de vous dire le reste. L'homme de mon nom, qui aurait dû faire de fortes études, garder la dignité de sa vie, continuer l'illustration de sa race, arriver à vous digne de vous, cet homme s'est abaissé à de misérables expédients, vendant un à un ses bijoux et ses meubles, mendiant, sous prétexte d'emprunt, quelques louis, qu'il allait risquer ensuite dans une maison de jeu !

Le jeune homme avait baissé le front. Les mots sortaient avec peine de sa bouche.

– Vous me mép.

– Taisez-vous ! Je voudrais qu’il passât quelqu’un pour crier que je vous aime !

– Noémi ! Ange !

– Croyez-vous que je ne comprenne pas ? Si vous avez souffert tout cela, subi tout cela, c’était pour moi !

– Oui, pour vous, je le jure.

– Bien. Continuez.

– J’ai fini. De même que je voulais vivre à Paris parce que vous y viviez, de même, forcé de le quitter, l’idée de me tuer ne m’est pas venue, car un espoir persiste en moi, celui de vous retrouver un jour. Je suis de mon temps. Si je savais quelque chose, si j’étais apte à une profession, quelle qu’elle fût, j’irais aux Etats-Unis demander l’emploi de mon activité. N’étant bon à rien, j’ai cherché sur la carte du monde, afin d’y découvrir un pays où je puisse mettre mon épée au service d’une cause. Ce pays, je l’ai trouvé. Une colonie se soulève contre sa métropole. Je vais partir pour Cuba.

– Partir !...

Noémi l’écoutait, et en même temps elle semblait suivre une pensée en dedans d’elle-même.

– Etienne, dites-moi : vous connaissez mon père ?

– Je vous l’ai dit, nous sommes du même monde, je l’ai rencontré cent fois. Peut-être n’avons-nous pas échangé dix paroles. Votre père n’est pas seulement un des premiers par la richesse ; il l’est aussi par l’intelligence. Je me sens attiré vers lui. Cependant je me suis toujours tenu sur la réserve. Il m’a semblé qu’il ne m’aimait pas.

– Oui, c’est cela, dit-elle comme se répondant à elle-même. Je pense à vous sans cesse, mon ami, et quand le temps me dure trop il m’arrive de prononcer tout bas votre nom. Il me semble ainsi que je vous parle. Hier, à dîner, l’envie m’a prise de le prononcer tout haut. D’abord j’ai résisté, mais c’était plus fort que moi. J’attendais anxieuse que la conversation me fournît un prétexte. Enfin on a parlé des courses, des jeunes gens du monde

qui courent dans les steeple-chases, M. de Saint-Sauveur, M. de Merlemont, M. Talon. J'ai ajouté, triomphante : « Monsieur de Gondie... »

– Eh bien ?

– Eh bien ! j'ai remarqué chez mon père un mouvement qui m'a arrêtée. Mon Dieu ! ce n'était rien, et cependant je suis demeurée interdite. Ce matin, cela m'est revenu.

– Votre père, Noémi, est un homme supérieur qui conçoit de grandes choses et qui les exécute. Mon oisiveté et mon inutilité suffiraient à expliquer son antipathie. Cependant, j'ai mon enfantillage aussi. Avant de partir je veux le voir, lui parler. Il me semble que je serais moins malheureux si je lui laissais une meilleure idée de moi.

– Oh ! faites cela, je vous en prie.

Il y eut entre les jeunes gens un instant de silence, pendant lequel ils retournaient, lui à ce qu'il avait dit tout à l'heure, elle à ce qu'elle avait entendu. Puis tous deux, en même temps, voulurent parler, mais ils n'osaient pas, sentant qu'un mot ferait venir les larmes. Do nouveau elle passa ses mains à travers les barreaux, afin qu'il put les prendre dans les siennes.

Gondie souffrait toujours, mais à sa souffrance se mêlait une douceur, l'intuition vague de l'affranchissement, du relèvement. La confiance qu'il venait de faire le délivrait du passé. Un malheureux voit s'ouvrir la porte de sa prison. Ses membres sont roidis, ses reins brisés ; il n'a ni vêtements ni argent ; devant lui s'étend un pays inconnu : où ira-t-il, que fera-t-il, que deviendra-t-il ? Il n'en sait rien. Mais il n'a plus de fers, il est libre, et s'il lève la tête il trouve une étoile pour se guider.

Ce qui dominait chez Noémi, c'était cette immense pitié féminine qui ne blesse pas, car elle est faite d'amour. Gondie restait grand puisqu'elle l'aimait. Ce qu'elle redoutait, c'est qu'il se crût diminué par la franchise de son aveu. Quant au départ, à la séparation, elle n'y pensait qu'après, ou plutôt l'idée de séparation ne parvenait pas à se fixer dans son esprit. Elle chercherait, elle trouverait. Elle cherchait déjà. Ce qu'elle percevait nettement, c'est que ce départ était impossible et qu'il n'aurait pas lieu.

– Ami, dit-elle enfin, cette semaine une grande affaire retiendra mon père à Paris. Ce matin il voulait m'emmener avec lui. J'ai trouvé un prétexte

pour rester à cause de vous. Mais je le rejoins ce soir et nous ne nous reverrons que dans huit jours. Faut-il vous demander de m'attendre ?

– Vous savez bien, dit-il, que je ne partirai pas sans vous avoir revue.

– Alors, d'aujourd'hui en huit, ici. Avez-vous votre carnet ?

– Oui.

– Donnez-le-moi.

Elle écrivit une ligne, et, lui tendant le carnet refermé :

– Ne lisez qu'après que je serai partie.

Elle s'éloigna lentement, se retournant de distance en distance pour lui envoyer une caresse des yeux et de la main.

Quand elle eut disparu, Gondie ouvrit le carnet. Au milieu d'une page blanche, Noémi avait écrit : « Je vous aime. » Et elle avait signé de ses deux noms : « Noémi Brünner. »

IV

Etienne de Gondie habitait rue de Lisbonne, presque à l'angle du boulevard Malesherbes, l'entre-sol d'une maison dont le concierge se nommait M. Valentin.

Maison neuve et beau quartier. L'impression de grandeur des lignes droites, de l'espace et de la clarté. Le boulevard monte entre une double ligne de platanes, ayant pour horizon le ciel. La rue de Lisbonne, qui le coupe, est une des rues inachevées du nouveau Paris. Elle a des parties bâties où se trouvent de jolis hôtels précédés de jardins, des maisons blanches, et des parties en construction encombrées de treuils, de barrières en planches et de chantiers. Là éclatent lestons crus, le blanc du plâtre, le bleu des ardoises, la première couche de peinture des balcons d'un rouge orange. Tout cela est criard, mais vif et gai, apaisé du reste par la solennité régulière du grand boulevard. Des magasins de luxe, meubles, objets d'art, fleurs, cheveux, occupent les rez-de-chaussée qui ne sont pas aménagés en appartements. Les trottoirs sont bien tenus ; la chaussée est arrosée avec soin ; les fiacres semblent honteux d'y rouler au milieu des voitures de maître. La grande vie moderne trouve là son cadre. Il en est de ces maisons et de ces hôtels, comparés à ceux du faubourg Saint-Germain, comme il en est du gentleman comparé au gentilhomme.

Du reste, la rue, sa physionomie, ses horizons importaient assez peu à M. Valentin, puisque les fenêtres de sa loge donnaient sur la cour. Cette loge, vaste salon avec une alcôve fermée, était garnie de beaux meubles de palissandre luisant. Un tapis recouvrait le parquet, et les rideaux brodés des deux fenêtres tamisaient une lumière égale et douce. Que si, par les tiédeurs printanières, M. Valentin ouvrait ses fenêtres, des images de luxe récréaient

ses yeux. C'étaient des grooms faisant reluire des cuirs et des aciers. De temps en temps, passait un grand cocher au sourire grave, que regardaient curieusement une douzaine de moineaux faisant la haie,

Le plus souvent la loge-salon appartenait au seul M. Valentin. Madame Valentin, petite femme maigre, noire et décisive, causait dans la rue avec les voisins, pendant que sa nièce Pélagie montait et descendait les escaliers pour le service des locataires.

Madame Valentin avait adopté cette nièce, septième enfant d'un vigneron du Mâconnais, pour exercer sur elle les facultés maternelles dont la nature l'avait douée, et elle avait mené à bien la tâche de son éducation. « Tes père et mère honoreras, » lui disait-elle, lorsqu'elle la giflait petite fille. Et plus tard : « L'oisiveté est la mère de tous les vices, » lorsqu'elle l'écrasait de commissions et de fardeaux. La nièce Pélagie acceptait tout, parce qu'elle était bien nourrie. Lorsque, par hasard, elle parvenait à soustraire à sa tante quelques sous sur les étrennes qu'on lui donnait, elle achetait du sucre, qu'elle mangeait le soir en cachette dans son lit.

Pélagie ayant son sucre pour régal, et madame Valentin sa nièce pour victime, M. Valentin vivait heureux, partageant les quatorze heures de loisir que lui laissaient son sommeil et ses repas entre la lecture de son journal *l'Opinion nationale*, qui tout en acceptant l'empire disait son fait à Rome, les visites de l'ami Billandon, mercier, et la société de son perroquet Jacquot.

Les anciens portiers avaient une pie pour égayer leur antre ; les concierges modernes ont des serins dans une volière, ou un perroquet sur un perchoir.

Le perroquet de M. Valentin était très-vieux. Il avait perdu la moitié de ses plumes, et ses yeux éraillés projetaient des lueurs sanglantes. C'était un perroquet du XVIII^e siècle. Il avait vu la prise de la Bastille, et il avait dépassé depuis longtemps l'âge de raison lorsque Pie VII vint sacrer Napoléon à Notre-Dame. Combien de fois avait-il changé de maître ? Lui seul eût pu le dire, s'il avait attaché à cela la moindre importance. Mais il était au-dessus des changements de régime et des révolutions. Il raillait même les agitations des hommes à sa manière, s'amusant à redire chacun des airs que ces imbéciles lui avaient appris. *Madame Veto*, le *Ça ira*, la

Marseillaise, le Chant du Départ, Veillons au salut de l'Empire, Partant pour la Syrie, Vive Henri IV, la Belle Bourbonnaise, la Parisienne et les *Girondins* sortaient tour à tour de son bec centénaire.

Il intriguait les moineaux de la cour qui venaient se poser sur l'appui de sa fenêtre pour le contempler. Peu à peu ces gamins s'étaient familiarisés avec lui, jusqu'à lui prendre une part des graines et des fruits qu'on lui donnait. Le vieux chanteur les laissait faire, aimant à branler sa tête déplumée et à glousser ses airs devant un public.

M. Valentin était fier de son perroquet au moins autant que le perroquet était fier de ses chansons. Il l'avait dressé sans grand effort à tirer de son répertoire *Partant pour la Syrie*, lorsque par hasard le sénateur du premier s'arrêtait sur le seuil de la loge, et *Vive Henri IV*, lorsque M. le comte de Gondie, qu'il supposait légitimiste, entrait en passant. Ensuite, par association d'oiseaux, il avait étudié les mœurs des moineaux, et, pendant des semaines, on l'avait trouvé devant un volume d'histoire naturelle, s'arrêtant à chaque phrase de sa lecture pour la commenter :

Les moineaux ont un plumage terne et manquent de grâce. – Avec cela qu'ils sont brillants et gracieux, les savants !

– *Les moineaux sont familiers avec l'homme sans l'aimer.* – Ils ne viendraient pas le voir, s'ils ne l'aimaient pas.

Les moineaux sont voraces. – Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'ils ont bon appétit ! Avec ça que M. Plassart (le propriétaire) ne l'est pas, vorace ! On est obligé de le saigner deux fois par an.

– *Les moineaux sont ingrats.* – Ingrats ? Pourquoi ? Parce qu'ils prennent leur volée après dîner ! Voudriez-vous qu'il fissent tourner leurs pouces l'un autour de l'autre comme Billandon ? Les *Histoires naturelles* me font pitié, et je lève les épaules quand je pense qu'il y a des sénateurs qui croient que le Luxembourg est à eux, et un empereur qui croit que les Tuileries sont à lui, comme si le Luxembourg et les Tuileries n'étaient pas aux moineaux !

M. Valentin se levait alors pour aller tendre à Jacquot son doigt, sur lequel le perroquet lissait sa langue, et, debout près du perchoir, il adressait aux moineaux des petits « piou ! piou ! » d'amitié.

M. Valentin avait cinq pieds cinq pouces, de bons gros yeux bleus à fleur de tête, le teint rose avec de petites fibrilles violettes, et une toute petite

voix flûtée. Il avait été pendant trente ans employé surnuméraire à la Manutention, et n'osait plus poser ses coudes sur la table depuis qu'il ne portait plus des fausses manches en lustrine. Pourvu qu'on le considérât, il trouvait tout bien, et, quoiqu'il eût l'esprit tourné à l'indépendance, il reconnaissait volontiers les supériorités sociales étagées au-dessus de sa tête, depuis le comte de l'entresol et le sénateur du premier jusqu'à l'ancien président de la république du Pérou du second et à la veuve du grand manufacturier du troisième. Le chef de bureau du quatrième était un homme capable. Le professeur libre et le graveur du cinquième feraient leur chemin en dépit des âpretés du début. Il n'était pas jusqu'aux locataires des combles qui ne se recommandassent par leurs vertus à défaut de la richesse. Il y avait là un de ces exemples touchants comme il s'en rencontre fréquemment à Paris : une vieille grand'mère qui avait élevé avec son aiguille son petit-fils orphelin. Mais l'enfant la paierait au centuple de ses peines. Il n'avait que seize ans, et c'était déjà un homme. C'étaient des juifs. Eh bien, après ? Le temps des guerres de religion est passé.

Mais, de tous ses locataires, celui de l'entresol était le préféré de M. Valentin.

– Je n'aurais pas su qu'il était comte que je l'aurais deviné. Il n'y a que ces vieilles familles pour la distinction. Ce jeune homme ne m'a pas parlé quatre fois depuis un an. Il est si distrait qu'il passe à côté de moi sans me voir. C'est égal, je le préfère à ces chercheurs de popularité qui viennent vous parler de leurs maladies et agacer Jacquot. Nous nous en fichons un peu, n'est-ce pas, mon vieux ? Et ce n'est pas moi qui t'empêcherai de leur chanter *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean !*

Le valet de chambre d'Etienne de Gondie, M. Léon, tenait M. Valentin au courant des affaires de son maître.

– Les fils de famille, disait le concierge, sont la proie des usuriers.

Il s'apitoyait sur la décadence de son locataire, et c'est lui qui se chargeait de *les* recevoir. *Les*, c'étaient les créanciers et les fournisseurs. La veille, lorsque M. Léon lui avait appris la vente du mobilier en lui apportant le prix du terme et le montant de sa note, le brave homme avait eu le cœur serré.

Depuis le matin, il guettait le retour de Gondie.

Lorsque Etienne passa devant la loge, il trouva M. Valentin sur le seuil, son bonnet à la main.

– Monsieur le comte voudrait-il m'accorder l'honneur d'un instant d'entretien ?

– Volontiers, répondit Gondie étonné. Je monte chez moi. Venez.

M. Valentin suivit respectueusement son locataire à quatre marches de distance.

Gondie entra dans son cabinet, se jeta dans un fauteuil, et dit à M. Valentin :

– Parlez.

– Monsieur le comte voudra bien me pardonner d'avoir appris par une indiscretion ce qui s'est passé hier.

– Il n'y a pas d'indiscretion, monsieur Valentin. On ne vend pas ses meubles incognito. Mais vous aviez autre chose à me dire ?

– Il est vrai. Je désirais exprimer à monsieur le comte la part que je prends... le chagrin que me cause son départ.

– Je vous remercié, dit Gondie en faisant mine de se lever.

Mais il s'arrêta devant un geste de M. Valentin.

– Monsieur le comte ignore sans doute que j'ai été employé à la Guerre pendant trente ans ?

– En effet.

– Grâce à l'ordre et à l'activité de madame Valentin, j'ai pu faire quelques économies. Par malheur, j'en ai placé la plus grosse part dans le Crédit des Provinces basques, dont la révolution de l'année dernière a réduit les actions à rien. Cependant, je dispose d'un peu d'argent. Monsieur le comte traverse un moment difficile. Il me pardonnera sans doute d'avoir agi comme je l'ai fait.

Gondie eut un mouvement de curiosité.

– Cette vente s'est ébruitée, continua M. Valentin, et depuis hier c'est une procession. Le glacier a envoyé, la marchande de fleurs est venue elle-même, un garçon chapelier a osé se présenter en tablier. Monsieur le comte comprendra mon irritation. Je n'ai pu y tenir.

– Vous avez chassé tous ces gens-là ? Vous avez bien fait, monsieur Valentin.

– Que monsieur le comte m’excuse : je les ai payés.

Le jeune homme fit un bond.

– Payés ! Mais je pars dans huit jours pour l’Amérique !

– Raison de plus. Monsieur le comte me permettra de lui rappeler que les voyages ne sont plus aujourd’hui ce qu’ils étaient autrefois. Du Havre à New-York la traversée ne dure que dix jours.

– Et si je meurs en route ?

– J’aurai eu l’honneur d’être votre intendant. Gondie se leva.

– Monsieur Valentin, dit-il, vous êtes un brave homme.

– Oh ! monsieur le comte, quel plaisir vous me causez !

– Alors, donnez-moi la main.

Pour donner la main droite, M. Valentin fit passer son bonnet dans la main gauche. Après quoi, il salua respectueusement et sortit à reculons.

En rentrant dans sa loge-salon, il fit un crochet du côté de Jacquot, auquel il donna le *la* de *Vive Henri IV* !

M. le comte put entendre le perroquet par sa fenêtre ouverte.

– Je suis content, mon vieux, dit le concierge à son ami. Il n’y a que les vieilles familles, vois-tu, quoi qu’en puisse dire Billandon !

V

L'hôtel Brünner est situé dans le haut de la rue de la Chaussée-d'Antin. La Banque en occupe l'entresol. Dans un second hôtel, au fond de la cour, sont installés les Chemins de fer Dalmates, et, dans une maison voisine, le Crédit des Provinces Basques. Le visiteur que ses affaires mènent dans la maison de banque trouve la baisse en face de l'escalier, puis le Portefeuille et le bureau des Titres. Il pénètre ensuite dans une salle d'attente sur laquelle s'ouvrent les bureaux de la Correspondance française et de la Correspondance étrangère, le cabinet du Chef du personnel, et, précédé d'une porte volante, de cabinet de Moïse Brünner, sur la rue. Toutes ces pièces sont froides et sombres, garnies de meubles en chêne, les parois recouvertes de boiseries en chêne à hauteur d'appui et de papiers veloutés unis de couleurs calmes. Il y règne un grand silence. De neuf heures du matin à cinq heures du soir, les cent employés, l'huissier, les quatre garçons de salle et les quatre garçons de recette parlent à voix basse et circulent discrètement. L'huissier, vêtu de noir, n'a ni chaîne ni culotte courte. Les garçons ne portent pas d'uniforme. Ni luxe extérieur, ni appareil.

Le cabinet du banquier est entouré d'une boiserie brune, tendu de damas de soie brun, meublé de petits fauteuils en cuir à dossier rond. Vers le milieu de la pièce, un grand bureau est placé en travers d'une fenêtre. Vingt cordons acoustiques, de couleurs différentes, correspondant aux divers services, pendent au-dessus de ce bureau, à portée de la main.

L'audience de M. Moïse Brünner commençait à neuf heures. A neuf heures moins dix, la salle d'attente était pleine. Les trois premiers arrivés se tenaient debout près de la porte volante, attentifs, sérieux, dans l'attitude un peu roide de gens qui affirment leur droit.

L'un, grand garçon vêtu d'une sorte de vareuse boutonnée, très-usée, mais très-propre, des gants de fil aux mains, montrait une tête classique au front couvert de cheveux bruns bouclés, à la barbe courte et soyeuse, aux traits réguliers, au teint mat, aux dents éclatantes.

Son voisin, au contraire, petit, maigre, le bas du visage tourmenté, le front bombé et large, les tempes déjà dégarnies, les yeux jeunes, n'offrait de remarquable que ce rayonnement d'intelligence dans lequel les modernes trouvent une conception de la beauté.

Le troisième était un enfant de quinze à seize ans, dont on ne voyait d'abord que le nez, un nez de cahier de dessin auprès duquel le reste du visage n'est que pour l'accessoire, un nez énorme, proéminent, formant une ligne courbe avec une cassure au milieu, un nez envahisseur. En cherchant vers le haut, on découvrait deux barres de lumière : c'étaient les yeux, et, en descendant vers le bas, une troisième barre centrale ourlée de rouge : c'était la bouche. Des cheveux noirs, aplatis et lustrés, séparés à gauche par une raie, couvraient le front à droite. A l'aspect de cette étrange figure, l'imagination allait de la rue des Juifs, à Francfort, au Ghetto de Rome ; elle se représentait ce nez au bord d'une vieille table couverte de ferraille et de cailloux du Rhin, flanqué de deux mains aux doigts noueux occupées à faire le tri.

La porte d'entrée s'ouvrit. Tout le monde se leva. Les trois premiers arrivés, qui étaient debout, se reculèrent en saluant. M. Moïse Brünner parut, le chapeau légèrement incliné, deux touffes de cheveux gris sur les oreilles. Il leva son chapeau, découvrant ce visage si connu, aux traits pleins d'angles, aux yeux clairs semés de points d'or sous des arcades sourcilières énormes. Il était vêtu de noir comme d'habitude, un peu étriqué dans sa redingote, le cou maintenu par la cravate haute des hommes de 1830, au bord de laquelle passaient les deux pointes du col. Il traversa la salle d'attente de son petit pas rapide. Arrivé devant le garçon à la vareuse :

– Ah ! c'est vous ! dit-il d'un ton de bonne humeur. Entrez.

La porte volante s'ouvrit et se referma.

Le banquier alla s'asseoir devant son bureau, et, désignant un des fauteuils bas auprès de lui, il l'offrit d'un signe au visiteur. Il parcourut

quelques lettres, prit deux notes sur des carrés de papier, puis se retournant à demi :

– Je suis bien aise de vous voir, cher monsieur Manzani. Je suis retourné deux fois au Salon exprès pour admirer votre *Réveil*. La jolie figure ! Longue, élégante, se présentant bien de tous les côtés ! Un mouvement d'une justesse exquise ! Le bras qui, se replie sur le front pour abriter les yeux contre la blessure du jour est une merveille. Jamais médaille ne fut mieux donnée. Tous mes compliments !

– Je vous remercie, monsieur. Et, puisque vous avez la bonté de m'encourager, je vais vous dire tout de suite ce qui m'amène. J'ai une autre statue dans mon atelier, une Isis sur un sphinx. Mais elle est en terre, et je voudrais la faire en marbre. C'est une affaire de sept à huit mille francs, et j'ai vendu mon *Réveil* juste ce qu'il m'a coûté.

– Qui l'a acheté ?

– Votre tailleur, monsieur, pour sa maison de campagne.

– M. Brolemann ?

– Lui-même.

M. Brünner se mit à rire,

– M. Brolemannnn Diable ! Quand je le verrai, je lui adresserai mes félicitations. Revenons à vous. Vous n'êtes donc pas riche, mon cher maître ?

– Riche ! A dix-sept ans, je suis arrivé de Pise à Paris sans un sou. Un architecte pour qui j'avais une lettre de recommandation, apprenant que j'avais eu un prix de dessin, m'a procuré des ornements à faire aux maisons. Ensuite je suis allé chez Rude, à l'Ecole des beaux-arts, à l'Ecole de médecine. Ma médaille représente quinze ans de travail. Je ne vous parle pas de la vie que j'ai menée pendant ces quinze ans. Il y a des moments où je me demande comment je suis arrivé à exposer. Cela me donne le vertige.

– J'irai voir votre Isis, mon cher maître. Je suis bien de votre avis, il faut du marbre aux déesses. Nous en trouverons, mais à une condition, c'est que vous serez indulgent pour moi. J'ai une idée, une idée biblique, une Fille de Jephté. Je vous conterai cela, et vous ne vous moquerez pas trop du vieil amateur.

– Monsieur.

– Je voudrais placer cette Fille de Jephté sous des cèdres dans mon jardin de Boulogne. Est-ce que M. Brolemann a des cèdres dans son jardin ?

– Je ne pense pas, dit l'artiste en riant à son tour, enchanté.

– Eh bien ! c'est entendu. A quelle heure peut-on vous voir sans vous déranger ?

– A partir de quatre heures.

– Alors, à bientôt.

Le banquier se leva pour donner une poignée de main au sculpteur.

Le jeune homme au visage tourmenté parut, et, s'adressant au banquier d'un ton ferme et modeste à la fois :

– Je ne sais si vous vous souvenez de moi, monsieur ? J'ai eu l'honneur de vous être présenté à la Société de géographie.

– Très-bien. Vous êtes M. Gabriel Guérin, ingénieur des ponts et chaussées, un de nos trop rares voyageurs. Vous êtes allé d'abord en Abyssinie, puis à Ghadamès. Il y a quatre ans, vous êtes parti pour le Mexique.

– Je ne m'y suis pas arrêté. J'avais été séduit en route par une idée qui remonte à Fernand Cortez, qui a passionné M. de Humboldt et que les Hollandais et les Anglais ont vainement essayé de réaliser. Il s'agit du canal traversant l'isthme de Panama, rejoignant les deux Océans, supprimant le détour de trois mille lieues que les navires sont obligés de faire par le cap Horn. L'idée, je vous le répète, est ancienne ; elle date des premiers établissements espagnols en Amérique. Dès lors un double besoin s'imposait : la communication de l'Atlantique et du Pacifique et la mise en valeur des richesses de l'isthme, mines d'or et d'argent, bois de teinture, de marqueterie et de construction, cuirs, tabacs, cotons, vers à soie qui travaillent toute l'année en plein air, comme les abeilles. Ce qui m'appartient, c'est le nouveau tracé que je rapporte. Où quatre mille hommes avaient péri dans la désastreuse exploration anglaise, j'ai tenté de réussir seul. J'ai vécu trois ans avec les naturels, et j'ai eu le bonheur de résister à la fièvre et de surmonter tous les dangers. Si vous voulez consulter cette carte, vous verrez que sur l'une et l'autre mer mon canal s'amorce à des points abrités contre les vents, dans des rades déjà fréquentées par les navires en relâche. Dans ce mémoire, vous trouverez les

chiffres de ces mouvements de navires pendant les vingt dernières années. Pour la tra- versée de l'isthme, j'utilise deux grands cours d'eau et le lac de Nicaragua, qui a quarante lieues de long sur quinze de large. L'économie de mon projet réside presque tout entière dans la canalisation du fleuve San-Juan et dans l'utilisation du lac de Nicaragua, où affluent presque tous les cours d'eau de l'isthme.

– Vous ne parlez pas des niveaux ? Celui du lac, si je ne me trompe, est de trente-six mètres au-dessus de celui des océans. C'est là qu'est l'obstacle.

– Obstacle auquel je remédie par un système d'écluses que facilitent presque partout des biefs naturels. La pente du fleuve de San-Juan est de cinq millièmes, corrigée par les étranglements et l'encaissement du fleuve. J'ai minutieusement étudié les terrains. Nulle part les altitudes ne rendent inexécutable la création d'un canal à grande section. Mon mémoire contient toutes les indications, tous les chiffres, les sondages sur les côtes et dans les rades, le profil à travers les terres avec les nivellements, la nature des terrains pour les remblais et les déblais. J'ai tenu à vous soumettre un travail complet.

– Je vous promets d'étudier ce travail. Qu'attendez-vous de moi ?

– L'argent. Pour faire entrer une idée dans le fait, il faut une somme énorme. A qui m'adresserai-je pour la trouver ? A l'Etat ? Mais les dépenses de l'Etat balancent ses recettes, et il hésitera avant de faire un emprunt dont l'objet sera une entreprise aux résultats toujours incertains. A la masse des petits capitalistes ? Mais cette masse hésitera de même à risquer dans une spéculation les économies, fruits de longues années de travail. Reste un petit nombre d'hommes comme vous, appliqués aux choses positives, capables de comprendre la grandeur d'une entreprise, surtout assez riches pour que les chances mauvaises d'une affaire ne les épouvantent pas, et jouissant d'assez de crédit pour que les petits capitaux s'associent sous le patronage de leur gros capital. Voilà pourquoi je suis venu.

– Et vous avez bien fait de venir. Dans une entreprise de cette nature l'essentiel est moins la rapidité que la sûreté de l'exécution. Nous aurons affaire à des actionnaires. Nous leur devons des garanties. Nous commencerons donc par former une société d'études, chargée de suivre

votre travail, de le contrôler et de le compléter au besoin. Vous serez à la tête de cette expédition. Dès à présent c'est convenu. Au revoir monsieur Guérin.

L'ingénieur avait des larmes dans les yeux. Il cherchait des mots pour rendre sa reconnaissance, n'en trouvait pas.

– Revenez dans huit jours, dit le banquier. La porte est de ce côté, ajouta-t-il en souriant de l'émotion du jeune homme.

L'huissier s'approcha du bureau.

– La personne qui a apporté cette lettre attend.

Moïse Brünner jeta les yeux sur la lettre, tout de suite chercha la signature :

– Nathan Miclo ! Qu'il vienne ! qu'il vienne ! qu'il entre ! Tout de suite ! Amenez-le !

Il s'était levé, allait et venait avec agitation, sans perdre la porte des yeux. L'huissier introduisit un homme de trente à trente-cinq ans, la barbe et les cheveux roux, l'air à la fois sauvage et humble. Cet homme était vêtu d'une polonaise à brandebourgs et tenait un bonnet d'astrakan à la main.

Comme il saluait profondément dès le seuil, Moïse Brünner courut à lui, le releva et, lui prenant les mains, se mit à le regarder longuement.

– Sois le bienvenu ! dit-il.

– Que la paix soit avec vous ! répondit l'étranger qui voulut s'incliner de nouveau.

– Avec toi la paix ! dit Moïse. Mon fils, embrasse-moi !

– Mon père m'avait dit. Je n'osais pas croire.

– Que t'avait dit ton père ?

– Qu'entre nos deux familles il existait un lien.

– Ton père avait raison. Nous sommes liés en effet, liés par la race, par la reconnaissance, par la haine. Ainsi, tu t'appelles Nathan. Ma fille s'appelle Noémi. Tout à l'heure tu la verras. Mon toit sera le tien. Qu'est-ce qui t'amène à Paris ? Que désires-tu ? Quand j'ai ouvert cette lettre, j'ai vu ton nom, je n'ai pas fait attention au reste. Te voilà, c'est bien. Assieds-toi, et parle.

– A la fin du siècle dernier, mon aïeul a été forcé de quitter la Pologne. Il s'était établi à Belgrade, où mon père lui a succédé. Nous faisons le

commerce des tapis et des soieries. Le mois dernier, une émeute a éclaté. Les chrétiens ont envahi notre faubourg, pillé nos marchandises, incendié notre maison. Deux de nos frères ont été jetés dans le Danube et y ont péri. Nous avons réussi à fuir ; nous nous sommes réfugiés à Pesth. C'est de là que j'arrive. Nous sommes désormais sans ressources, et je suis l'ainé de quinze enfants. Je voudrais trouver un petit emploi pour leur donner du pain. Mon père, malade, a pensé à vous dans sa détresse, et c'est lui qui m'envoie.

– Ton père guérira, il viendra te rejoindre, il amènera tes frères et tes sœurs. Un emploi, dis-tu ? Tu l'auras dans ma maison. Je me charge de ton avenir. Ah ! les chrétiens de Belgrade vous ont pillés et ruinés ! Eh bien ! les chrétiens de Paris vous referont une fortune. Ma famille paiera sa dette à la tienne. Le vieux Moïse l'entend ainsi, et cela sera. Où vas-tu ?

– Quelqu'un ! dit Nathan en désignant une tête qui se montrait dans l'entre-bâillement de la porte.

– Reste, reste. Ce sont les agents.

Le défilé des agents de change commençait.

Chaque matin, de, dix heures à midi, quarante agents de change, coulissiers, courtiers et commis, entrent, par ordre d'arrivée, dans le cabinet de M. Brünner, s'approchent tour à tour de son bureau et le saluent. – « Bonjour, monsieur », dit-il à chacun d'eux. Dix paroles sont échangées. De loin en loin, le banquier prend un carré de papier sur lequel un ordre de Bourse est écrit, le tend à l'un des visiteurs. Ces ordres ont toujours trait à des achats ou à des ventes au comptant. Les ordres à terme lr s'envoient pendant la Bourse même. L'entrevue se termine invariablement par ce mot de M. Brünner à son interlocuteur : « Faites-moi dire la Bourse. » L'agent de change salue de nouveau et se retire.

Pendant le défilé, l'audience continue. Lorsque paraît un agent, le banquier interrompt deux minutes sa conversation avec la personne qu'il reçoit pour la reprendre dès que l'agent est sorti.

Nathan Miclo s'était reculé par discrétion.

– Vous êtes de la maison, lui dit Moïse très-haut, en sonnant l'huissier pour prévenir qu'il pouvait laisser entrer les visiteurs.

C'était le tour de l'enfant au nez envahisseur. Il fit modestement la révérence, et, prenant dans sa poche un portefeuille qui ressemblait à un carnet, il en tira une lettre qu'il tendit à M. Brünner.

– De M. le rabbin Hornus. Il me dit que vous êtes un bon petit garçon, que vous soutenez votre grand'mère. Que désirez-vous ?

– Monsieur, je voudrais votre protection pour entrer à la Bourse.

M. Brünner était de bonne humeur.

– Pour entrer à la Bourse, dit-il, on n'a pas besoin de moi. Il suffit de monter l'escalier.

– Je voulais dire chez un agent de change, monsieur, répliqua l'enfant en devenant très-rouge.

– Ah ! je comprends, dit le banquier en riant tout à fait. Va pour entrer à la Bourse. Mais pour entrer à la Bourse, il faut savoir ce qu'on y fait.

– Je crois que je le sais, monsieur.

– Ah ! voyons. Viens, Nathan. Voici un jeune clerc à qui je vais faire passer son examen.

Le vieux Moïse se frottait les mains.

– Je commence, dit-il. Q'est-ce qu'un marché au comptant ?

– Monsieur, le mot l'indique. C'est un marché qui se conclut donnant donnant. L'acheteur a son argent tout prêt, et le vendeur fournit son titre tout de suite. En vingt-quatre heures, tout est fini.

– Et qu'est-ce qu'un marché à terme ?

– C'est celui par lequel l'acheteur et le vendeur conviennent, le premier qu'il fournira l'argent, le second qu'il fournira les titres à une époque déterminée, par exemple le 15 ou le dernier jour du mois.

– Très-bien.

– Il faut ajouter que, malgré cette convention, l'acheteur a toujours le droit de réclamer son titre, pourvu qu'il présente son argent. Cela s'appelle *escompter*.

– Oh ! oh ! Mais il y a deux sortes de marché à terme ?

– Sans doute. Il y a le marché ferme et le marché à prime. Le marché ferme est fait sans autres conditions que celles de la quantité, du prix et de la date. Par exemple : je vous achète 100 actions du Nord, au prix de 1,200 francs l'action, livrables fin juin courant.

– C’est entendu. Tu m’achètes 100 actions du Nord

– Il y a marché à prime quand aux trois conditions que je viens de vous dire l’acheteur en ajoute une quatrième que le vendeur accepte : celle d’annuler le marché le jour de l’échéance, moyennant le paiement d’une certaine somme que l’on détermine et qui s’appelle prime. Comme c’est l’acheteur qui a le droit, à l’échéance, de déclarer le marché valable ou non avenu, le prix de l’action vendue à prime est en général supérieur à celui de l’action vendue ferme. La différence entre ces deux prix s’appelle l’écart.

– L’écart aussi ! Ah ! ah !

– Exemple : Je vous achète 100 actions du Nord.

– A prime, cette fois ?

– A prime, et je vous les paie 1,220 fr. dont 10 pour fin juin. Dont 10 indique que j’aurai le droit, au jour dit, ou de trouver bon mon marché, ou de l’annuler. Seulement, dans ce dernier cas., je vous devrai, comme dédommagement, 10 fr. par action, soit 1,000 fr. pour les 100 actions.

– Voilà qui est bien dit.

– J’ajoute que je n’annulerai mon marché et que je ne vous payerai votre prime qu’en cas de baisse, puisqu’en cas de hausse j’aurai tout ; intérêt à prendre livraison des titres.

– Naturellement. Maintenant, tu vas expliquer à mon ami, qui arrive de loin, ce que c’est qu’un report.

– Monsieur dit l’enfant au nez, en se tournant vers Nathan, vous m’avez vendu pour fin juin une valeur dont je dois vous remettre le prix et dont vous devez me remettre le titre. A cette date, nous convenons d’attendre un mois de plus pour opérer cet échange : nous *reportons* notre marché. On appelle aussi report, continua-t-il en s’adressant à ses deux interlocuteurs à la fois, le prix débattu moyennant lequel soit l’acheteur, soit le vendeur, consent à reculer l’exécution du marché. Ce prix représente alors l’intérêt de l’argent pendant ce temps-là.

Un agent de change entra.

– Bonjour, monsieur, lui dit le banquier. Je suis en train de m’instruire, et je vous invite à profiter de la leçon. Comment t’appelle-t-on, mon enfant ?

– Esaü, monsieur.

– Eh bien ! Esaü, explique-nous à ta façon la hausse et la baisse.

– Je vais essayer, dit le petit en baissant son nez pour réfléchir.

Il le releva bientôt, et, regardant tour à tour M. Brünner et l'agent de change :

– Je suppose, dit-il au premier, que vous donniez l'ordre à monsieur d'acheter 150,000 francs de rente à la Bourse d'aujourd'hui et que tous les agents de change de Paris n'aient reçu de tous leurs clients réunis que l'ordre d'en vendre 100,000. Pour vos cents premiers mille francs de rente, la chose ira toute seule, l'offre étant égale à la demande. Mais pour vos cinquante mille derniers, messieurs les agents devront trouver de nouveaux vendeurs, et ces vendeurs qui ne voulaient pas vendre au prix où était la rente ne consentiront à se défaire de leurs titres que si vous leur en doignez un prix plus élevé. Alors il y aura hausse, comme il y aurait eu baisse si messieurs les agents de change avaient reçu l'ordre de vendre 200,000 francs de rente et que tous les acheteurs réunis n'en demandassent que 150,000.

L'enfant s'animait.

– Il y a des gens qui disent : « Aujourd'hui, on a beaucoup acheté », ou bien : « On a beaucoup vendu. » Ces gens n'y entendent rien. Il s'achète et il se vend à chaque bourse juste la même quantité de valeurs. Seulement, il y a hausse ou baisse, selon que les acheteurs sont obligés d'augmenter leur prix ou les vendeurs de diminuer le leur, pour trouver une contre-partie à leur opération. Voilà !

– Cet enfant, dit Brünner, est plus fort que nous. Monsieur Lévy, vous me ferez le plaisir de le prendre dans vos bureaux.

– Volontiers, monsieur.

– Il m'est recommandé. Vous me l'enverrez quelquefois. Faites-moi dire la Bourse.

Il sonna. L'huissier revint, tenant la liste des personnes qui attendaient encore.

– M. le duc de Saint-Yvoire, le général Vandière, M. de Lignerles, M. Chéri-Tuffet, M. Bissch, M. Costa, le comte de Gondie.

– Priez M. de Gondie d'entrer. Je ne recevrai pas les autres aujourd'hui.

Nathan s'était rapproché :

– Gondie !

– Ah ! le nom t’a frappé ! Oui, c’est lui, le fils de nos ennemis, le dernier de sa race. Et il vient ici le même jour que toi !

Etienne, en entrant, trouva le banquier occupé à feuilleter des papiers. Il salua et attendit. M. Brünner, d’un ton froid :

– Veuillez vous asseoir, monsieur. Que désirez-vous ?

Gondie regarda du côté de Nathan.

– Monsieur est de la maison, dit le banquier.

Le jeune homme réprima un geste de contrariété, et, rapprochant son fauteuil du bureau :

– Monsieur, dit-il à demi-voix, quoique vous veniez rarement au cercle, vous devez connaître ma situation. J’ai fait beaucoup de sottises, et je les expie. Je suis complètement ruiné. A trente-quatre ans, il est un peu tard pour recommencer sa vie. Je l’essaierai cependant. J’ai résolu de quitter la France et de n’y rentrer que digne du nom que je porte. Vous avez des bateaux qui font le service du Havre aux Antilles ; je viens vous demander mon passage sur le premier qui partira.

M. Brünner écrivit quelques mots sur un carré de papier.

– Accordé, dit-il. En sortant, vous remettrez ceci à M. Sick.

Gondie prit le papier du bout des doigts. Il était devenu très-pâle.

– Monsieur, dit-il en parlant avec effort, j’ai toujours eu pour vous de la considération et du respect... J’espérais qu’en apprenant mon départ vous m’adresseriez un mot d’encouragement et de sympathie...

Moïse Brünner ne répondit pas.

Gondie se leva violemment. Mais il fit un effort désespéré, et, quand il fut debout, il attendit encore.

Rien.

Alors, posant le papier sur le bord du bureau :

– Je n’accepte pas le service sans le mot, dit-il. J’ai l’honneur de vous saluer, monsieur.

Lorsque la porte volante fut retombée derrière lui, M. Brünner repoussa ses lettres et ses dossiers. Il approcha l’un des cordons acoustiques de ses lèvres, envoya un mot. Puis, le chapeau sur l’oreille, l’allure jeune, il fit quelques pas, riant et se frottant les mains.

Un homme de cinquante ans environ, correct, boutonné, chauve, avec une couronne de cheveux gris aplatis autour du crâne et inégalement coupés, la face glabre éclairée par les verres des lunettes, parut presque aussitôt.

– Monsieur Sick, demain conseil d’administration du Crédit des provinces basques. Le rapport est prêt ?

– Oui, monsieur.

– C’est tout. Je vous remercie.

Moïse Brünner revint à Nathan.

– Une bonne matinée ! Ma fille doit être arrivée. Viens déjeuner, mon fils.

VI

Noémi, de sa fenêtre, avait vu Gondie passer le seuil de l'hôtel Brünner. « C'est bien, il est brave. Il fait ce qu'il a dit. De quelle façon sera-t-il reçu par mon père ? »

Gondie était sorti brusquement et s'était éloigné, marchant au hasard, en homme qui a perdu la conscience de ses actes. « Mon père l'aura mal reçu. Peut-être aura-t-il refusé de le voir ! » Elle attendait, le cœur serré.

Quand le vieux Moïse parut à l'entrée de la salle à manger, elle courut à lui.

Il n'était pas seul.

La jeune fille s'arrêta, interdite, devant la haute taille et l'aspect sauvage de Nathan Miclo. Les yeux pleins de la splendeur des appartements traversés, des ors, des tentures, des marbres, des tableaux, le marchand de Belgrade suivait humblement- Moïse Brünner. Le luxe de la salle à manger, la magnificence des tapisseries, la richesse de l'argenterie étalée sur les dressoirs, l'intimidaient. La beauté de Noémi compléta l'éblouissement.

Avec la même inflexion douce dans la voix, la même affection dans le regard, Moïse Brünner présenta son hôte à sa fille et sa fille à son hôte. Il semblait les associer dans sa pensée, dire à Noémi : « Voici ton frère », et à Nathan : « Voici ta sœur ».

– Mademoiselle, dit Nathan, lorsque ce matin j'ai frappé à votre porte, j'étais proscrit, dépouillé, ne sachant-où reposer ma tête. Votre père a bien voulu se souvenir d'un lien qui unit nos familles depuis des siècles. Son accueil m'a profondément touché.

– Soyez le bienvenu, monsieur.

Ils se mirent à table. A peine eut-on servi que Noémi, revenant à son idée fixe, s'adressa à son père :

– Qui as-tu vu, ce matin ?

– Un sculpteur à qui j'ai commandé une statue, un voyageur qui veut percer un isthme, un gamin de seize ans qui a le génie de la Bourse, des agents de change, mon cher fils Nathan.

Il s'interrompt pour serrer la main de son voisin.

– Ah ! un jeune homme, une connaissance de cercle, M. de Gondie.

– Un grand nom.

– Mal porté. Ce Gondie s'est ruiné niaisement. Sa réputation est détestable. Il venait me demander son passage à bord d'un de mes paquebots. A l'entendre, il voudrait refaire sa fortune, recommencer sa vie.

– C'est bien, cela !

– Propos d'aventurier à bout d'expédients. Quand on ne peut plus faire de dettes en France, on rêve d'aller en faire en Amérique. Je lui ai accordé son passage.

– Ah !

– Mais il l'a refusé.

– Refusé ?

– Oui. Mon bateau ne suffisait pas à ce gentilhomme. Il exigeait encore ma sympathie.

– Eh bien ! pourquoi la lui refuser ? Ce désir de sa part n'était-il pas une marque de considération, de respect ? Pourquoi douter de la sincérité de ses paroles ? Toi si bon, tu t'es montré inflexible !

Moïse ne répondit pas. Nathan fixait sur Noémi ses yeux de sauvage aux prunelles tigrées. Le repas continua presque silencieusement. La gaieté du banquier était tombée. Noémi réfléchissait.

Pourquoi cette antipathie de son père contre Gondie ? En somme, Etienne n'avait pas commis de crime. Il avait mené la vie des jeunes gens de son monde, comme M. Brünner partageait les préjugés du sien. L'hostilité de ce dernier avait-elle donc une raison secrète ? Quelle raison ? Si elle eût été seule avec son père, Noémi l'aurait interrogé tout de suite. Elle se serait efforcée de le faire revenir sur son opinion, de le réconcilier avec Gondie. Devant un témoin, elle n'osait pas. Peut-être était-ce un bien. Puisque

l'annonce du départ de Gondie, la résolution du jeune homme de réparer ses torts. avaient laissé le banquier indifférent, mieux valait attendre. Un jour viendrait où Noémi pourrait dire à son père : « Vous aviez vu en M. de Gondie un mauvais sujet, un oisif, un gentilhomme déchu. Eh bien ! ce mauvais sujet n'existe plus, cet oisif travaille, ce gentilhomme est devenu un homme ! » Ce jour-là, l'enfant gâté gagnerait facilement sa cause. Oui, mais, en attendant, que faire ? Ce n'est pas en courant les aventures au delà de l'Océan que Gondie se relèverait aux yeux de M. Brünner. Quel moyen employer pour l'empêcher de partir ? Et, s'il demeurait à Paris, qui lui prêterait de l'argent pour vivre, qui lui trouverait une position pour grandir ? La pensée qu'elle était riche effleura l'esprit de Noémi. Mais non, ce n'était pas cela. Il fallait que le salut vint par elle, en dehors d'elle. Elle chercherait, elle trouverait, elle avait la foi.

Jusqu'à Gondie, la royauté de ses millions avait éloigné d'elle tous les hommes. Les sujets ne vont pas aux reines ; ils attendent que les reines viennent à eux. On respectait et on redoutait le vieux Moïse. Parfois un maréchal de France avait adressé une plaisanterie paternelle à la jeune fille, un homme d'Etat lui avait tourné une flatterie délicate. Ses danseurs osaient à peine toucher sa main.

Tous voyaient en elle l'héritière. Gondie, le premier, le seul, avait vu la femme. Il n'espérait rien, il ne demandait rien. Loin d'elle il ne pensait qu'à une chose : la rencontrer, et il en cherchait les moyens. Une fois en sa présence, il éprouvait le grand contentement complet du véritable amour. « Ah ! vous voilà ! c'est bien. C'est tout ce que je veux. Restez ainsi, en face de moi. Parlez si cela vous plaît, j'écouterai votre voix comme une musique. Si vous le préférez, taisez-vous, j'écouterai les battements de mon cœur. Le passé, je l'ai oublié ; l'avenir, je n'y songe pas ; les choses qui nous environnent, elles ont disparu. Tout tient dans la minute présente, et il me semble que tous les atomes de bonheur épars dans l'univers se réunissent pour former le bonheur absolu dont je jouis ! » L'extase d'Etienne se lisait dans ses yeux, dans son sourire, dans le geste qui rapprochait ses mains ; elle lui passait par tous les pores. Et Noémi, confuse, rougissante, heureuse d'être trouvée si belle, ivre d'être ainsi

adorée, obéissait à la muette prière du jeune homme. Elle demeurait devant lui comme il le voulait, immobile, avec l'envie de se jeter dans ses bras.

Et, quand elle se retrouvait seule, elle ne se dégageait pas de l'impression qu'elle avait emportée. Etienne représentait pour elle l'idéal de force que la femme se plaît tant à trouver dans l'homme qu'elle a choisi. Elle le revoyait grand, brave, le front toujours haut, le regard toujours droit. Il passait pour insolent avec les hommes : c'était un dominateur. Les femmes l'avaient aimé : et elle ressentait le trouble de la jalousie confuse du passé. Mais ce trouble disparaissait vite devant la conscience de son pouvoir souverain. « Il est tout à moi depuis qu'il m'aime. Il sera tout à moi toujours ! » Alors elle caressait des rêves. Est-ce qu'elle ne pouvait pas tout ? Est-ce que la fortune de son père ne lui avait pas mis entre les mains une baguette de fée ? De cette baguette elle toucherait Gondie ; elle relèverait sa maison et lui donnerait les moyens de continuer sa race. Etienne serait la destination de son or. Riches ensemble, ils formeraient ensemble des souhaits qui seraient satisfaits aussitôt : le luxe intelligent, l'art, les voyages, la grande vie dans son acception la plus élevée servant de cadre au bonheur à deux. Son imagination allait ainsi d'un pôle à l'autre du désir, depuis la fraîcheur du coin sombre sous les marronniers jusqu'à la lumière de l'Orient derrière les cèdres.

Le déjeuner fut court comme il l'était toujours, M. Brünner se faisant une loi d'être assis à son bureau lorsque les commis de ses agents de change lui apportaient le premier cours de la Bourse.

Avant de quitter la salle à manger, le père vint caresser les cheveux et le cou de sa fille. Près d'elle il n'y avait que de la bonté sur son visage, et son sourire si souvent gouailleur prenait un charme de tendresse.

– Rêveuse ! dit-il. Heureuse ?

Noémi, sans répondre, mit sa tête contre l'épaule de son père, renversant son front pour qu'il le baisât.

– Nathan est mon ami, dit doucement Moïse. Je veux qu'il soit le tien.

– Il l'est, dit Nécémi en tendant la main à l'hôte de son père.

Demeurée seule, elle retourna à ses pensées, dont elle ne sortit que pour démontrer à sa digne parente madame Weil, qui l'accompagnait à la promenade, que la route la plus directe pour aller de la rue de la Chaussée-

d'Antin au bois de Boulogne était le boulevard Malesherbes et le parc de Monceaux.

VII

Les administrateurs du Crédit des Provinces basques se réunissaient tous les quinze jours dans une grande salle tendue de papier vert, aux fenêtres assombries par des rideaux de reps vert, et ils s'asseyaient sur des chaises de cuir noir à dossier haut, autour d'une table recouverte d'un tapis de drap vert.

Presque toujours ils arrivaient en retard et ne manquaient jamais de dire en arrivant, l'un : « – J'ai un rendez-vous dans une heure » ; l'autre : « – Ma voiture m'attend » ; un autre : « – Je viens de m'apercevoir que ma montre retarde. Messieurs, il faut que je vous quitte ».

Parfois un d'entre eux, se trouvant dans le quartier à l'heure réglementaire, montait s'ennuyer dans la salle verte en attendant les aures. Après avoir fait le tour de la table et s'être rotti le nez aux vitres, il s'approchait de la cheninée pour consulter la pendule, et ses yeux ombaient machinalement sur un papier encadré ccroché à gauche de la glace. Alors il lisait listraitement :

SOCIÉTÉ

DU

CRÉDIT DES PROVINCES BASQUES

Créée par décret du.....

Siège à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, n^o...

« Les opérations consistent :

» 1^o A souscrire ou acquérir des effets publics, les actions ou des obligations dans les différentes entreprises industrielles ou de crédit constituées en sociétés anonymes ou en sociétés à responsabilité limitée, et notamment dans celles le chemins de fer, de canaux, de mines et l'autres travaux publics, déjà fondées ou à fonder ;

» 2^o A émettre, pour une somme égale à celle employée à ces souscriptions et acquisitions, ses propres obligations ;

» 3^o A vendre ou à donner en nantissement d'emprunt tous effets, actions et obligations acquis, et à les échanger contre d'autres valeurs ;

» 4^o A commissionner tous emprunts, à les céder et réaliser, ainsi que toutes entreprises de travaux publics. »

Il y avait encore quatre autres articles, mais il était sans exemple qu'un des administrateurs les eût jamais lus. Les quatre premiers suffisaient amplement à sa faculté d'attention, et il passait tout de suite aux noms, parmi lesquels figurait le sien :

« Président du conseil d'administration : M. Moïse BRUNNER, banquier  .

» Administrateurs : MM. CHÉRI-TUFFET, député, C.  ; général VANDIÈRE, G. O.  ; duc DE SAINT-YVAIRE, sénateur ; Albert DESROCHES, O.  ; BISSCH, banquier ; TEDESCO, directeur des chemins de fer dalmates ; DE LAVILLE-AU-BOIS, propriétaire, .

» Directeur : M. le baron BERNARD, C.  . »

M. le baron Bernard, ancien préfet, entra au conseil du pas d'un évêque qui officie. Sa longue redingote noire du drap le plus fin, ses longs favoris blancs du poil le plus soyeux, sa longue figure aux traits immobiles, ses yeux d'un bleu pur, réalisaient l'idéal de la distinction officielle. Il parlait peu, à voix basse, semblait porter le monde. Moïse Brünner l'avait pénétré à première vue : beau, vénérable et vide ; un admirable directeur. M. le baron

Bernard, une fois assis à la droite du président, laissait ce dernier résumer en quelques mots brefs les idées qu'il importait de soumettre au conseil. Puis il ouvrait un dossier placé devant lui et préparé par M. Sick, et il lisait lentement : *Etat des affaires. Etat de la caisse. Projets.* Quand les administrateurs n'entendaient plus sa voix, ils inclinaient la tête en signe d'assentiment. « – Très-bien ! » disait le général. « – Messieurs, la séance est levée. » Après quoi tous, si pressés au début de la séance, restaient une demi-heure à causer amicalement de choses complètement étrangères au Crédit des Provinces basques.

M. Tedesco, directeur des chemins de fer dalmates, passait sans doute sa vie en Dalmatie, et M. de Laville-au-Bois, propriétaire, devait éprouver pour ses propriétés cette ardeur de passion qui n'admet pas l'absence, car jamais, de mémoire d'huissier, ils n'avaient franchi le seuil de la salle des séances. Etaient-ils vieux ou jeunes, bruns ou blonds, sérieux ou folâtres ? Mystère. M. Brunner devait les connaître, et, si cela ne suffisait pas aux actionnaires, c'était bien tant pis pour ces petites gens, toujours si àpres à grossir leurs capitaux. Du reste les autres administrateurs ne venaient-ils pas régulièrement attester la confiance que méritait le Crédit basque par des inclinations de tête et des poignées de main ?

Cette fois, ce fut M. le duc de Saint-Yvoire qui lut les quatre articles. Gros, court, la barbe grise en collier, ce gentilhomme remplaçait l'autorité du mérite personnel par celle du titre et du nom. La femme d'un Saint-Yvoire avait été nourrice de François I^{er}, et un Saint-Yvoire avait défendu Lille contre les Espagnols. Les autres Saint-Yvoire avaient vécu sur cette double illustration. Ils étaient de Picardie (*Picardia nutrix*), faisaient valoir leurs terres, se battaient à la volonté du roi, fréquentaient peu la cour. Cependant le duché datait de Louis XV et d'une Saint-Yvoire, jeune et jolie. Le fils de cette dame, qui tenait à la royauté de très-près, émigra en 1792, et vécut assez pauvrement jusqu'en 1815. Son fils, qui avait épousé, en 1811, la fille d'un sénateur de l'Empire, devint pair de France sous la Restauration. Le Saint-Yvoire actuel, pair sous Louis-Philippe et sénateur sous Napoléon III, représentait ce croisement de l'ancienne noblesse et de la nouvelle. En fait de croyances, politique et religieuse, il possédait une tradition : « Nous autres, nous sommes plutôt pour le gouvernement. » Le

gouvernement, du reste, importait peu. La Restauration avait rendu aux Saint-Yvaire une partie de leurs biens, mais ces biens en terres donnaient un assez faible revenu. Aussi, le duc actuel avait-il essayé de refaire ses affaires dans l'industrie. Après avoir hypothéqué ses propriétés pour se procurer des fonds, il s'était associé à l'exploitation d'une mine et d'un haut fourneau, se débattait dans d'inextricables embarras d'argent. Les 30,000 francs. du Sénat et deux places d'administrateur constituaient à peu près tout son budget. Aussi, considérait-il comme un devoir d'assister aux séances et aux dîners, et de ne jamais refuser une signature. Les concierges aiment beaucoup à trouver des ducs dans les conseils d'administration.

M. Bissch arriva presque aussitôt après M. de Saint-Yvaire. Hébreu né en Belgique de parents llemands, par conséquent trois fois juif, ce célèbre banquier à la tête chauve, à la barbe pie complète, taillée court, parle avec difficulté, mais trouve des mots très spirituels lorsqu'il s'agit de défendre son argent. Il figurerait au premier rang des financiers de son temps, sans une disposition trop grande à faire l'usure de la haute banque. Un des créanciers de la Turquie, il eût trouvé également des emprunts pour le shah de Perse, le khan de Tartarie ou le Grand-Mogol, et il eût placé des actions des volcans de l'Himalaya. « Sous la neige qu'il y a là-bas, on ne peut pas savoir si ce sont des volcans ou des mines ! » Grande fortune, sérénité de conscience absolue, un banquier.

Le général Vandière s'appuyait sur le bras d'Albert Desroches.

Très-beau dans sa jeunesse, comptant ses conquêtes par ses garnisons, le colonel Vandière, avec sa poitrine de cuirassier, ses yeux bleus de grand soldat qui lançaient des flammes sur les conscrits et qui semblaient refléter l'acier des baïonnettes, n'avait eu à combattre que ses créanciers. Un jour il en eut tant qu'il se décida à épouser une femme riche, une veuve un peu galante dont il fut l'expiation. Il l'avait ruinée, puis reléguée dans une petite maison de campagne grevée d'hypothèques au delà de sa valeur, où la pauvre femme se nourrissait de raves cuites sous les cendres et de confitures de coings. Pendant ce temps, le beau Vandière faisait de nouvelles dettes. Il était bien connu dans l'armée. On le savait prêt à tout. Aussi le ministre aint-Arnaud lui donna-t-il, en 1851, le commandement d'un des régiments

de la garnison de Paris. Il avait vu le feu pour la première fois dans une rue, le 4 décembre, le feu de ses soldats tirant sur des gens sans armes, et cette action d'éclat lui avait valu le grade de général, la faveur du maître, la croix de grand officier et deux places d'administrateur dans deux grandes Compagnies. De loin en loin, lorsqu'il perdait une grosse somme à la Bourse ou au cercle, l'empereur, qui avait des trésors de faiblesse pour ses mettait de recommencer. Toujours galant, Vancomplices, lui payait sa dette, ce qui lui perdière promenait le soir sa moustache blanche teinte en jaune dans trois ou quatre salons du monde et du demi-monde. Pour les femmes, c'était « le général », pour les hommes, une vieille fripouille bon enfant. Il attendait le Sénat, qu'on ne se pressait pas de lui donner, le trouvant assez payé par de l'argent.

Albert Desroches, fils d'un avocat devenu mihistre, se débattait entre une intelligence supérieure et une destinée faussée. Bien doué, instruit, éloquent, l'esprit louvert à toutes les idées larges, Albert avait des convictions républicaines. Mais, étant fils de son père et poussé par le besoin de vivre, il émargeait au budget et faisait partie de deux ou trois conseils, en préparant sa candidature à la députation. Triste et tourmenté, parce qu'il avait assez de clairvoyance pour se juger et assez peu de caractère pour ne pouvoir mettre ses actions d'accord avec sa conscience. « Souvent, disait-il, je suis tenté de prendre le nom de ma mère et de vivre d'un emploi de mille écus. » Mais sa vertu n'allait pas plus loin que cette tentation. Amoureux comme le général Vandière était galant, il se donnait tout entier à une femme pendant des mois ou des années. Si elle l'eût voulu, il aurait sacrifié pour elle tout ce qu'il ne sacrifiait pas pour l'honnêteté. Très-brave, il devenait lâche, et, n'étant pas aimé le plus souvent, comme il arrive aux gens qui aiment, il supportait tout, même l'infidélité.

En ce moment il passait des nuits les yeux fixés sur les fenêtres d'Emma des Orthies, cherchant à distinguer son ombre et celle de Gondie derrière les rideaux éclairés. De petite taille, très-brun, les yeux noirs et vifs, il ressemblait à un Espagnol ; il en avait, du reste, l'extrême amour-propre, la générosité, l'emphase dans le discours.

M. Chéri-Tuffet, ayant rencontré M. Moïse Brünner à la porte, s'inclina, refusant obstinément de passer le premier, et c'est dans cette posture

inclinée qu'il apparut à ses collègues, lorsque la porte s'ouvrit. Aucun d'eux ne s'en étonna, M. Chéri-Tuffet étant un de ces hommes qui ont le privilège de s'incliner sans paraître plus petits. Ancien filateur du département de l'Eure, il avait fait des affaires au-dessus de ses moyens, s'était ruiné dans une crise. Mais il avait eu l'habileté d'éviter la faillite et de garder la considération. De larges joues roses, les cheveux blancs un peu longs, un air doucement patriarcal, vivant en famille, M. Chéri-Tuffet présentait toutes les apparences de la respectabilité. Un hypocrite fieffé. Très-estimé dans son département. « Un brave homme, c'est M. Chéri-Tuffet. » Maire en 1848, il avait fait une profession de foi républicaine modérée, respectant les intérêts, la liberté de conscience, la propriété, proclamant une République admirable qui ne changeait rien du tout à la monarchie. Il fut nommé député le premier de sa liste, les ouvriers ayant voté pour lui parce qu'il était pauvre, et les autres parce qu'il était rassurant. A l'Assemblée constituante, il s'était réservé ; mais, dès les premiers jours de la Législative, il se rapprocha du prince président, et les conseillers de celui-ci comprirent que ce bonhomme pouvait être un homme utile. Il permettrait de dire : « Les honnêtes gens sont avec nous. »

Ministre dans un cabinet de transition, il était demeuré député. Commandeur de la Légion d'honneur, il mettait tous les soirs la cravate rouge moirée, le frac couvert de plaques et de décorations étrangères, et il allait bénir les petites filles dans le monde. Sa femme étant morte, il s'intéressait à une jeune actrice qui prenait des leçons de Ballande et ambitionnait de débiter dans la tragédie. Il la recommandait aux journalistes. « Une Rachel, monsieur ! » Il présidait des Œuvres de bienfaisance sous le patronage de l'impératrice, et il achetait tous les ans une maison.

« – C'est un placement médiocre, disait-il, mais sûr. »

De temps en temps, il se plaignait qu'une de ses maisons fût expropriée. « – En vieillissant on s'attache aux pierres, et ce n'est pas avec de l'argent que M. Haussmann payera jamais la douceur des immeubles où l'on a vécu. Enfin ! l'empereur fait grand, et je me consolerais de la perte de ma maison en voyant les ouvriers du quartier avoir plus d'air et de soleil ! »

Le président prit place au fauteuil. Les belles mains longues de M. le baron Bernard effleurèrent le dossier.

Tout le monde s'assit.

Moïse Brünnner prit la parole :

– Messieurs, dit-il, nous avons notre assemblée générale dans un mois, et M. le directeur va soumettre à votre approbation son projet de rapport. J'ai les mains pleines de bonnes nouvelles. Depuis le vote des Cortès nommant le maréchal Serrano régent du royaume et le général Prim président du conseil, la confiance est revenue dans toute l'Espagne. Les intrigues des alphonsisles sont percées à jour, les carlistes ne sont pas prêts, et si les républicains se soulèvent, il n'est pas douteux qu'on les écrasera. Le crédit renaît, et il est question d'un gros emprunt qui se ferait à Londres dans d'excellentes conditions. Les routes sont libres, et les transactions reprennent plus nombreuses qu'avant l'insurrection de l'année passée. Nous avons tiré parti aussitôt de cette situation en vendant les coupes de nos forêts de Garoja. Nos moulins de Tudela font merveille, et nous n'arrivons pas à trouver assez d'ouvriers pour nos charbonnages d'Irati. Nous allons reprendre l'exploitation des cuivres gris d'Elizondo. Dès à présent, nous sommes en mesure de donner un dividende, et si je pouvais dire ce que je sais, les actionnaires du Crédit des provinces basques illumineraient ce soir. Mais je puis, dès à présent, vous assurer qu'avant trois mois nos obligations auront repris le pair.

– Bravo ! dit le général en interrompant.

– Avec vous, dit Chéri-Tuffet, le public peut dormir tranquille. Une affaire est toujours bonne quand elle est entre vos mains.

– Oui, mais les événements sont quelquefois nos maîtres. Le Crédit basque était tombé à 200 francs.

– Bah ! dit M. Bissch. Il y a quelque chose de plus fort que les événements ; c'est le temps.

– Monsieur le directeur, vous avez la parole pour lire votre rapport.

– A quoi bon un rapport ? dit M. le duc de Saint-Yvoire. Le rapport, vous venez de le faire.

– Mais non !

– Mais si, pardon !

– Nous devons entendre M. le directeur.

Tous se renversèrent avec le même air distrait. M. le baron Bernard commença.

Dans son début, il louait l'esprit laborieux et le don d'initiative des naturels des Provinces basques, « ce peuple pasteur et guerrier qui laboure également la plaine et l'océan, fait croître les moissons, et le premier a pêché la baleine et la morue ». Aucune province de l'Espagne n'approchait en richesses cachées de l'Alava, du Guipuzcoa et de la Biscaye. Toutes les montagnes y recélaient du marbre, et l'on ne pouvait y faire cent pas sans fouler un gisement de gypse. Le Crédit des Provinces basques mettrait en lumière tous ces trésors de la nature. Il étendrait aux provinces voisines son action civilisatrice, et grâce à lui il n'était pas douteux que l'Espagne ne connût de nouveau les grands jours où ses souverains ne voyaient jamais le soleil se coucher sur leurs Etats.

M. Chéri-Tuffet laissa échapper un petit murmure de satisfaction. M. le duc de Saint-Yvoire hocha la tête en signe d'assentiment.

– Très-bien ! grogna Vandière.

Albert Desroches souriait, et M. Bissch regardait le plafond.

M. le baron Bernard continua.

– *Etat des affaires.*

Geste d'ennui de MM. les administrateurs.

Il lut.

– *Etat de la caisse.*

– Faites passer à ces messieurs, dit Moïse Brünner.

– *Projets.*

– Nous les connaissons !

Ils se levèrent. M. Bernard remit en ordre les pièces de son dossier.

– Nous approuvons tout, dit M. Chéri-Tuffet.

– Des deux mains ! ajouta le général.

– La séance est levée.

Président, directeur et membres du conseil quittèrent leurs places, vinrent se serrer les mains devant la cheminée.

– Le lendemain de l'assemblée générale, nous aurons une hausse énorme, dit M. de Saint-Yvoire.

– La hausse, dit M. Bissch goguenard, peut se produire avant.

– Pour moi, dit M. Chéri-Tuffet en bénissant, j’aurai soin de ne pas toucher à cette affaire avant qu’elle ait été portée devant l’assemblée générale.

– C’est entendu ! dit Vandière. Nous nous réservons pour après.

M. Brünner et M. Bissch échangeaient un sourire d’augures ou de compères.

MM. les administrateurs prirent tour à tour congé de leur président.

– Adieu, grand homme, dit le général.

– Au revoir, monsieur.

Moïse Brünner les regarda partir ; puis, mettant son chapeau de côté sur ses touffes de cheveux gris, il se pencha vers son bel homme de directeur.

– Demain, Jui dit-il, vous me donnerez votre rapport. Je veux le relire à tête reposée.

Il s’arrêta une minute.

– Inutile, monsieur, de crier nos bonnes nouvelles sur les toits. Mais elles ne sont pas tellement secrètes que vous ne puissiez en causer avec vos amis.

Et, faisant à son auditeur un petit geste d’amitié, il descendit dans ses bureaux.

Le soir, en se mettant à table, il s’adressa à Nathan :

– Demain, de bonne heure, tu verras M. Sick. Je t’ai ouvert un crédit, mon fils. Et je vais te donner un conseil, dit-il en le regardant dans les yeux. Achète du Crédit des Provinces basques. J’ai reçu de bonnes nouvelles d’Espagne, ajouta-t-il, en souriant à Noémi qui l’écoutait.

VIII

Gondie était revenu de Boulogne à Paris avec ce soulagement que procure le commencement d'exécution d'une résolution arrêtée. Il quittait bien celle qu'il aimait ; son aveu ne l'avait pas diminué aux yeux de Noémi. La conscience de l'amour qu'il inspirait, en l'enorgueillissant, ajoutait à sa force. Rien, dans des crises semblables, n'est indifférent ; la sympathie de son concierge l'avait touché. C'est dans cette disposition, relativement heureuse, qu'il s'était présenté chez Moïse Brünner. L'accueil glacial du banquier l'avait brutalement rejeté dans la vie cruelle. Il se roidissait par instinct ; au fond il éprouvait, les yeux ouverts, l'anéantissement de son sommeil de la veille en quittant le cercle.

Sur le boulevard il rencontra, une fleur à la boutonnière, causant avec gaieté, Médague et Chateldon. Vingt ans auparavant, tous deux s'étaient trouvés dans une situation pareille à la sienne, et ils s'enétaient tirés. Médague, en quittant le régiment, avait reçu de l'argent d'une vieille femme ; Chateldon jouait au piquet avec des échappés de collège et des débarqués de province auxquels il servait de mentor dans les coulisses et les clubs. Ces nageurs hardis ne s'étaient pas noyés, et même ils étaient sortis lavés de l'écume. Le premier, marié à la fille de son ancienne maîtresse, devenu grand propriétaire, payait dix mille francs d'impôts et faisait primer ses durhams aux concours. Le second, le joueur, avait gagné la partie de Décembre et figurait parmi les hommes d'Etat du second empire. Prodiges, toujours besogneux, on trouvait son nom dans toutes les affaires douteuses, et tous les monopoles lui faisaient sa part. L'un et l'autre devaient mépriser les gens à terre. Gondie, qui les eût abordés la veille avec son insolence froide, les évita.

Il prit une rue, une autre rue, erra dans Paris sans avoir la conscience des lieux ni de l'heure. : Il entra dans un café, et, voyant un buvard sur une table, il pensa à envoyer une dépêche à Boulogne où sans doute on l'attendrait pour dîner. Il revint chez lui à pas lents, répondit distraitement au salut de M. Valentin, s'étendit sur un canapé, espérant dormir. Mais la fatigue ne put avoir raison de son état d'esprit. La nuit fut atroce. Les paupières cuisantes, le front en sueur, brûlé par la soif, Gondie ne pouvait tenir en place. Il allait de son lit à sa fenêtre, s'asseyait à sa table, prenait une plume, ouvrait un livre, laissait tomber son front dans ses mains, sans pouvoir ni écrire, ni lire, ni suivre logiquement une idée. Il ne trouva un peu d'apaisement que dans la fraîcheur de l'aube.

« Cette journée, se dit-il, ne sera pas perdue comme l'autre. »

Il murmura le nom de Noémi.

« Sans doute elle aura interrogé son père. Il lui aura raconté ma visite. Elle me plaint. »

Il mit un grand soin à sa toilette. Au moment où il allait sortir, Joseph se présenta, porteur d'un énorme bouquet de roses.

– De la part de Madame, dit-il en remettant une lettre au jeune homme.

Emma suppliait Etienne de lui donner sa soirée. Elle l'attendrait, n'admettait pas d'excuses.

– Dites que j'irai.

Il prit les roses, et, Joseph parti, il demeura à la même place à les regarder.

– Pauvre Emma !

L'attendrissement le gagnait. Il eut un mouvement de colère et retrouva sa force. Il déjeuna dans un restaurant du boulevard et commença la série des visites qu'il s'était imposées. Il découvrit sans trop de mal l'insurgé cubain, son compagnon de jeu. Lorsqu'il eut exposé sa résolution, le Cubain le saisit à bras-le-corps en jetant des cris de joie.

« – Est-ce que cet animal va m'embrasser ? » se demanda Gondie. Mais l'autre se contenta de l'appeler Lafayette, en lui tapant des deux mains dans le dos. Après quoi il lui donna rendez-vous pour le lendemain, afin de le présenter au comité chargé des achats d'armes et des enrôlements. La question du passage se trouverait ainsi résolue.

Mais Gondie ne pouvait prendre la mer sans un peu d'argent. A qui s'adresser ? Il devait à tout le monde. Depuis deux ans, pas une porte connue à laquelle il n'eût frappé, pas un de ses compagnons auquel il n'eût demandé de lui ouvrir sa bourse, pas un cercle où il n'eût un créancier. Il finit par se rappeler les noms de trois ou quatre joueurs malheureux auxquels il avait jadis prêté quelques louis. « Si par miracle ils s'étaient refaits ! » Tous l'accueillirent avec bienveillance. Mais l'un venait de se dépouiller pour payer une vieille dette ; l'autre, à la veille de se marier, avait dû assurer une rente à une ancienne maîtresse ; le troisième comptait sur le succès prochain d'une grande affaire. Chacun le prit de force pour confident d'une passion, d'un vice ou d'une bonne action. Les plus naïfs auraient imaginé un trait héroïque, et les plus profonds auraient inventé un crime plutôt que de ne pas donner un motif de leur refus. Gondie, en les écoutant, se retrouvait.

« Un peu plus, c'est à moi qu'ils demanderaient de leur venir en aide. Il faut que l'homme ait la conviction innée qu'il doit à son semblable une part de ce qu'il possède pour chercher tant de bonnes raisons de la lui refuser ! »

Le dernier ouvrit son porte-monnaie et dit : « Partageons. » L'hypocrisie de la cordialité. Il ne supposait pas qu'Etienne put avoir besoin d'un louis. Or, il restait à Gondie juste assez de hauteur pour ne pas le prendre.

Le jeune homme remonta le boulevard Malesherbes, du dégoût plein le cœur, une impression physique d'amertume dans la bouche et sur les lèvres.

Il marchait comme accablé, et, dans sa mémoire redevenue paresseuse, se succédaient sans lien les événements de ces derniers jours. (A vant d'en arriver à l'héroïsme de sa résolution, il avait lutté à l'excès, tendu sans relâche tous les ressorts. Maintenant il ne savait plus, ne se rendait plus compte. Une immense fatigue l'envahissait tout entier. Il avait promis d'aller ce soir à Boulogne. Irait-il ? Pourquoi faire ? Il faudrait parler. Un effort ! En vérité, il était dissous.

Son valet de chambre, auquel il avait donné congé la veille, était 'rentré.

– Fermez les fenêtres, dit-il, faites la nuit autour de moi.

– Monsieur, un commissionnaire vient d'apporter cette lettre.

Machinalement il jeta les yeux sur l'adresse, tressaillit comme un homme réveillé en sursaut.

Sa main tremblait en déchirant l'enveloppe.

La lettre contenait une ligne :

« *Achetez du Crédit des Provinces basques.* »

Pas de signature.

Gondie tira son carnet de sa poche, l'ouvrit à la page où Noémi avait signé son nom, mit la lettre à côté, penché compara les écritures,

La lettre était de Noémi !

« Achetez du Crédit basque ! »

– Elle a appris de son père que cette valeur allait monter, et tout de suite elle a pensé à moi. « Il fera fortune, il ne partira plus ! » C'est clair. Pauvre cher ange adoré !

Le joueur qui était en lui sentit sourdre la fièvre. Son sang s'alluma. Il connaissait la Bourse, savait la valeur d'un renseignement. Si Moïse Brünner voulait la hausse, la hausse aurait lieu. C'était la richesse, le triomphe, l'avenir, que Noémi mettait à sa portée. En cinq minutes il eût refait sa vie. Son père rêvait pour lui des études sérieuses, des voyages, la vie publique des lords anglais. Eh bien ! il réaliserait ce rêve ; il achèterait une terre, étudierait une question, deviendrait un homme politique ; il épouserait Noémi, et alors, avec l'immense fortune dont il disposerait, à quoi ne pourrait-il prétendre ? Il goûterait toutes les jouissances que donnent le pouvoir et l'argent. Paris retrouverait en lui un de ses dominateurs. Quelle revanche qu'une pareille destinée !

Tout à coup il s'interrompit, se mit à rire. Pas un agent de change ne lui achèterait 10,000 francs de rente sur parole. Le plus facile des coulissiers lui demanderait une couverture. Où la prendre ?

Il froissa la lettre.

– Confidence de millionnaire à millionnaire ! Noémi aurait dû dire à son père de m'envoyer aussi les 100,000 francs dont j'aurais besoin !

Cent mille francs !

La bourse de soie grise d'Emma des Orthies dansa devant ses yeux. Ce fut si vif qu'il fit un mouvement comme pour l'écarter de la main.

– Non !

– Et cependant, c'est une association. J'enrichirai Emma en m'enrichissant moi-même. Je ne lui ai jamais rien donné. Je paierai en un

jour tout ce que je lui dois, je le paierai au centuple, avec la générosité d'un nabab ou d'un empereur !

Si je perdais ?

Est-ce qu'on perd quand on est dans le jeu de Brünner ? Est-ce que Noémi m'aurait renseigné s'il y avait eu seulement une chance de perte ?

Que faire ? En somme, Emma et moi nous serons deux associés. Elle apportera l'argent, mais j'apport' l'idée. L'argent, c'est 100,000 francs. L'idée, c'est un million, dix millions peut-être. J'ai la lucidité et la volonté. Je sais conduire une affaire.

Il allait et venait, oubliant que l'heure du dîner était passée, l'estomac vide, le cerveau en feu.

– Léon, je vais m'habiller. Préparez tout ce qu'il me faut.

Il ouvrit la fenêtre. La rue s'était éclairée. Un entendait des roulements de voitures dans la direction des boulevards. Les théâtres, les cercles, les cabinets des cabarets à la mode, les larges escaliers pleins de fleurs des vieux hôtels, les équipages dans les avenues, l'enceinte du pesage, toute la grande vie avec ses plaisirs, ses élégances, son luxe, ses émotions, passa devant lui dans une vision sans ombre.

– Je serais le maître de ce monde que j'allais quitter !

Il se jeta dans un fauteuil.

– Non, c'est impossible. Je n'oserai jamais demander cet argent. De l'argent de fille !

Il se leva.

– Médague n'y a pas regardé de si près ! On le méprise. Eh bien ! non, on ne le méprise pas. On dit qu'il est de la race des forts. Il a toutes les croix de l'Europe. Il parle de la Providence à ses électeurs, et son antichambre est pleine de magistrats et de préfets.

– Tout est prêt, monsieur le comte.

– C'est bien. Allez me chercher un fiacre !

– Monsieur le comte me permettra-t-il de disposer de ma soirée ?

– Oui. Je vais à Boulogne. Encore je n'en sais rien. Peut-être resterai-je à Paris. Un fiacre ! En tout cas, je rentrerai tard. Fais ce que tu voudras. Un fiacre, un fiacre !

IX

Une heure après, Gondie était à Boulogne. Il alla droit à la salle à manger, trouva Joseph en train de desservir.

– Où est madame ?

– Dans le jardin, avec ces messieurs : M. Albert Desroches, le général, M. Manzani. C'est tout.

– Bien, ne dites pas que je suis ici. Dans un instant, vous prierez madame de venir me parler ; je l'attends en haut.

Emma trouva le jeune homme dans la bibliothèque, assis au bord d'un divan, absorbé, le regard attaché sur le tapis.

Elle vint à lui doucement, sans être vue :

– Etienne !

Elle lui prit la tête dans ses mains.

– Je te remercie d'avoir pensé à moi. Pourquoi n'es-tu pas venu dîner ?

– Parce je savais que tu ne serais pas seule. Je ne puis supporter la présence des hommes.

– Veux-tu que je les mette à la porte ?

– Non. C'est moi qui m'en vais.

Il la regarda avec des yeux troubles.

– Ça ne va donc pas, mon pauvre ami ?

– Non.

Etienne se leva, fit quelques pas avec lenteur, puis brusquement revint à elle comme s'il allait lui parler. Mais il ne dit rien, se remit à marcher.

– Etienne, tu as quelque chose à me dire ?

– Eh bien ! oui. C'est pour te parler que je suis venu. Mais c'est plus difficile que je ne croyais.

– Voyons, tu es brave ? dit-elle en souriant.

– Oui, comme un homme qui se noie et qui a déjà avalé pas 'mal de gorgées. Il voudrait bien crier au secours, mais il étouffe.

– Mon vieux camarade, mon Etienne, parle, parle, je t'en prie.

– Cela tient en deux mots. Je te fais grâce de l'élégie de ma journée. Au moment où je croyais tout perdu, une nouvelle m'est tombée du ciel qui pourrait tout sauver. J'ai appris d'une façon positive, certaine, irrécusable, qu'une valeur qui agonisait depuis un an allait reprendre, monter, retrouver son cours, le dépasser peut-être. Cette hausse est sûre. En quelques jours, je pourrais refaire ma fortune, t'enrichir avec moi !

– Un coup de Bourse ! un coup d'audace ! Il faut le tenter. Qu'est-ce qui t'arrête ? Tu hésiterais, toi si beau joueur ?

– Pour jouer il faut la mise !

Sans répondre, Emma courut à sa chambre, et revint aussitôt, tenant dans sa main la bourse en filet.

– Voilà, mon associé.

– Non.

– Alors, tu refuses de faire ma fortune ?

– Joue sans moi. Il s'agit du Crédit des Provinces basques.

– Mais c'est une valeur de Moïse Brünnor, cela !

– Oui.

– Eh bien ! tu as raison, c'est sûr.

– Rien n'est sûr à la Bourse.

– Soit. Il y a une chance à courir. Pourquoi veux-tu que je la coure seule ? Tu crois au succès, n'est-ce pas ? Et tu disais, la vérité tout à l'heure, tu y crois absolument, puisque tu me conseillais de jouer sans toi. Je refuse, je veux être ton associée. Nous nous porterons bonheur. Etienne, ne fais pas l'enfant. Tu m'as aimée, tu me l'as dit. Moi, je t'aime. Depuis deux ans, nous avons mis en commun nos cœurs, nos corps, nos pensées, et tu hésiterais à accepter de moi une commandite que tu accepterais du premier venu ? Mais cela arrive tous les jours. Quelqu'un qui a une nouvelle s'adresse à quelqu'un qui a de l'argent. Part à deux. Si tu crois que je te ferai grâce de ma moitié de gain !

De force elle lui fourra la bourse dans une poche, lui sauta au cou.

– Je suis sûre du succès.

– Eh bien ! dit Gondie, j’accepte, mais à une condition, c’est que je ferai avec toi ce que j’aurais fait avec un homme.

Il s’assit à la table, écrivit rapidement quelques lignes.

– Tu garderas ce reçu.

Emma prit le papier, le lut, le plia soigneusement, puis le déchirant en dix morceaux :

– Grande bête ! dit-elle. Si je mourais, mes héritiers pourraient trouver ça. Allons, il faut que je rejoigne mes invités. Viens-tu ?

– Non, dit-il. Je ne veux voir personne. Je retourne à Paris. Il faut que demain, dès le jour, je sois en campagne. Je viendrai quand je pourrai. Mais, heure par heure, je te tiendrai au courant. Quant aux autres, ils ne me reverront que vainqueur. A demain.

Il la prit dans ses bras, la serra sur son cœur, sortit rapidement.

Emma descendit au jardin.

Le sculpteur disait :

– Il m’a acheté mon *Isis* et commandé une *Fille de Jephté*.

– Qui ? demanda la jeune femme.

– M. Moïse Brünner.

– Les juifs d’aujourd’hui, dit le général, se conduisent comme les grands seigneurs d’autrefois.

– Jamais les grands seigneurs n’ont acheté de statues, dit Albert Desroches. Ils dépensaient leur argent à la cour ou à la guerre. C’étaient les rois et les traitants qui protégeaient les arts, faisaient bâtir les châteaux et dessiner les parcs. Aujourd’hui à défaut de la cour et de la guerre, nous avons le partage égal des successions. Il ne reste pas vingt familles dans le faubourg Saint-Germain disposant de deux cent mille francs de rente. M. le duc de Luynes est une exception. Le grand seigneur artiste ne se roue plus qu’en Angleterre. En France, les plus beaux hôtels et les plus belles galeries appartiennent à des banquiers, à des entrepreneurs, à des industriels millionnaires. La noblesse chez nous s’est suicidée par son incapacité. La manie héréditaire des Bonaparte de rendre hommage aux nobles anciens en créant les nobles nouveaux, la vanité des bourgeois lui achètent un titre pour leur fille, prolongent l’agonie du faubourg Saint-Germain ; mais l’agonie n’est pas la vie. Désormais, l’unique étalon du mérite personnel,

c'est l'argent ; et voilà pourquoi, cher monsieur Manzani, ce sont les Moïse Brünner qui achètent vos statues.

– Bravo, monsieur le fils de ministre ! dit le général.

Emma prit le bras d'Albert Desroches, fit quelques pas avec lui.

– Vous haïssez donc bien la noblesse, mon cher orateur ?

– Oui.

– Par raison, ou par sentiment ?

– Par raison depuis que je pense, et par sentiment depuis que je vous connais, vous le savez bien.

– Ce pauvre Gondie !

– Ne me parlez jamais de lui.

– Il est malheureux !

– Lui !

Le jeune homme fit un geste pour rompre la conversation. Puis, après un court silence :

– Je suis content, ce soir. Peut-être vais-je vous rendre un petit service... Il s'agit d'une bonne affaire dont le secret est encore gardé.

Ils revenaient en ce moment vers le général et le sculpteur. Albert Desroches continua à voix basse :

– Est-ce que je n'aurai pas mon tour ? demanda le général en riant haut.

– Si, si, dit Emma. Merci, ajouta-t-elle en s'adressant à son compagnon. Mais il y a une heure que je sais la nouvelle.

– C'est juste, dit le jeune homme dépité. Vandière est du conseil d'administration comme moi.

– Ma chère amie, dit le général, lorsqu'il eut emmené la maîtresse de la maison à une petite distance, vous savez quel intérêt passionné je vous porte. Aussi, je suis bien aise de vous en donner une preuve. Demain matin, vous ferez atteler et vous irez voir votre agent de change...

– Auquel je donnerai l'ordre de m'acheter du Crédit des Provinces basques.

– Vous savez déjà ?...

– Je sais tout.

– C'est Desroches ! dit le général furieux. Quand celui-là gardera un secret !...

Emma riait franchement.

Un instant après, ses hôtes prirent congé d'elle.

Rentrée dans sa chambre, ce ne fut pas un livre qu'Emma prit ce soir, mais un carnet, sur lequel elle fit des chiffres assez longtemps. Puis elle sonna Marthe :

– Demain, vous m'éveillerez de bonne heure. Je vais à Paris.

Elle se mit au lit, fut lente à s'endormir. Elle rêvait éveillée, un peu agitée, murmurant des mots. Le dernier fut :

« Comtesse de Gondie ! »

X

M. et madame Valentin, concierges, recevaient M. et madame Billandon, merciers, et, pour leur faire honneur, ils avaient invité M. Peakok, cocher.

Le dîner était pour sept heures très précises. C'est pourquoi M. et madame Billandon étaient arrivés à six heures et demie, et M. Peakok à six heures trente-cinq. M. Billandon apportait deux bouteilles de corton et M. Peakok deux bouteilles de Champagne. Pour ne pas gêner les dames, les messieurs étaient allés prendre l'absinthe.

– Moi, je prendrai un verre de madère, avait dit M. Valentin.

Le dessert était disposé sur un guéridon : camembert pour le bourgogne, biscuits de Reims pour le Champagne, crème dans des petits pots, fraises de Bordeaux d'un rouge noir, sans oublier les tasses à café à filets bleus et or, une bouteille de rhum et une bouteille de chartreuse.

Madame Billandon, ayant retroussé sa robe et l'ayant attachée par derrière avec une épingle, aidait Pélagie à mettre le couvert, pendant que madame Valentin surveillait son dîner.

– Moi, je ne fais pas de la cuisine délavée comme dans les restaurants.

Son menu se composait d'une julienne au consommé, à la fois fondante et légère, d'un filet aux pommes, de deux poulets de grain farcis et d'asperges d'Argenteuil grosses comme le bras d'un enfant, blanches et cuites à point pour craquer. Les poulets farcis étaient le triomphe de madame Valentin. Elle commençait par préparer un hachis très-fin de moelle de bœuf, riz de veau, truffes, fines herbes, foie Igras, champignons et épices. Elle faisait cuire ce hachis dans du beurre frais, puis elle en remplissait les jeunes poulets innocents qu'elle rôtissait, après les avoir recouverts de papier 'beurré, en les arrosant fréquemment de beurre fondu.

Rien de plus délicat que la série de ces opérations, rien de plus exquis que le mets qui en était le résultat. On demandait à madame Valentin la recette de ses poulets farcis mais la recette n'est rien sans le génie de l'artiste, et les ménagères avec la recette manquaient les poulets. Madame Valentin seule savait les réussir. C'était une spécialité et une gloire. La noblesse des locataires, le répertoire de Jacquot et les poulets farcis de sa femme mettaient une triple auréole au front de M. Valentin.

A sept heures, la loge-salon embaumait. Madame Billandon avait rabattu sa robe. C'était une blonde grasse et blanche, aux belles mains ornées de bagues. Un fichu de dentelle blanche faisait valoir la fraîcheur de son teint. Madame Valentin, sortant comme un papillon de sa chrysalide du grand tablier et des ! fausses manches qui l'avaient recouverte, se montrait en robe de soie brune, avec une petite coiffure à rubans soufre sur ses cheveux. Il n'était, pas jusqu'à l'obscur Pélagie qui n'eût un air de fête, grâce à un nœud gros-bleu surmonté d'un bouillon blanc. M. Valentin avait mis son bonnet brodé de fleurs en soie vert-pâle sur un fond de velours noir. Billandon, homme trapu à face brique ornée de favoris gris en serpette, portait une petite redingote marron ouverte sur un gilet de velours bois à raies grises. M. Peakok, anglais maigre, à cheveux noirs, à ourts favoris droits, présentait un long visage la lèvre supérieure bombée, rasée et bleue, ux dents blanches, longues et larges. La tenue d'un gentleman : pantalon écossais à carreaux, edingote noire boutonnée, cravate longue à ol doublé de treillis, à larges bouts croisés, quadrillée gris et blanc, avec une épingle en métal représentant un jockey sur un cheval au galop.

On se mit à table. Les fenêtres ouvertes laissaient entrer la fraîcheur du soir. Les moi-neaux s'étaient envolés pour s'abreiter dans les trous de mur et sous les tuiles. Jacquot sommeillait sur son perchoir. Le silence de la cour, qu'interrompait seulement à de rares intervalles le bruit d'un sabot de cheval sur le plancher de l'écurie, favorisait le recueillement des convives. A cette heure, tout le monde dînait dans la maison et dans la rue. Peu de voitures passaient sur le boulevard. Partout dans le quartier régnait l'apaisement propice aux joies de l'intimité, aux coups de fourchette et aux libres propos.

D'abord on mangea et on but. Puis on parla cuisine à propos des poulets farcis, et ce fut un concert d'éloges que madame Valentin reçut avec le contentement intérieur et le calme ap-parent d'un créancier auquel on paye une dette. Les petits verres succédèrent aux grands. Le dessert apparut ; les flûtes se remplirent. Madame Billandon se retira une minute dans l'alcôve pour desserrer son corset. De temps en temps Pélagie se levait pour tirer le cordon. Le moment était venu où l'on se raconte sa vie et où l'on pense tout haut.

– Avec cinq cents francs par mois, dit M. Valentin, je serais heureux. J'aurais un beau logement, sur une cour ; pas dans ce quartier, c'est trop mêlé, mais dans une rue tranquille du faubourg Saint-Germain, la rue de Grenelle, par exemple, du côté des Invalides, ou la rue Vanneau. Je me lèverais à neuf heures, je me coucherais à minuit. Après déjeuner, je ferais une petite promenade le long des quais. Quand il y aurait une séance intéressante, je mettrais mes relations à profit et j'irais à la Chambre ou au Sénat. Le soir, il y aurait toujours un couvert d'ami à ma table. Un bon petit dîner : des chatteries, pas de viandes lourdes, des vol-au-vent, des godiveaux, des primeurs, toujours un entremets sucré. Un verre de chartreuse pour la digestion. Ah ! je voudrais aussi une volière, avec des oiseaux des îles, des aras, des perruches, des perroquets blancs, de toutes les couleurs. C'est Jacquot qui serait jaloux ! Tu aurais bien tort, va, mon pauvre vieux ; tu seras toujours le préféré ! C'est égal, j'apprendrais aussi à chanter aux autres ! Voilà tout ce que je demanderais, mes amis.

– Votre faubourg Saint-Germain est trop triste, dit M. Peakok. Parlez-moi des Champs-Élysées. Mais il melfaudrait mille francs par mois. Je louerais un joli petit entre-sol rue Montaigne ou rue de Ponthieu. J'aurais du bon vin dans ma cave. Le jour, je ferais ma partie au café du Rond-Point avec des amis qui se connaissent en chevaux. Quand il ferait beau, nous regarderions passer les attelages. Le soir, j'irais au spectacle, ou je m'amuserais à chasser les rats avec mon bull'. Je parierais aux courses. Enfin je mènerais la vie de garçon.

Il donna une claque sèche sur l'épaule de M. Valentin, et, se penchant vers Billandon, la main sur la bouche pour étouffer sa voix :

– Pas de femme à domicile ! Moi j’aime les femmes en ville, jolies, bien habillées, les cocottes. Je suis franc.

M. Peakok se mit à rire en montrant les dents comme un cheval.

– Le *Louvre* et le *Bon Marché* tuent le petit commerce, dit Billandon. Si les affaires étaient de nos jours ce qu’elles étaient autrefois, j’aurais fait bâtir quelque chose à Nogent, à cause de la Marne et de la pêche. Une jolie maison de campagne, dans le bourg, à côté du chemin de fer. Derrière la maison serait un grand jardin potager, avec des pêchers et des vignes en espalier, des arbres fruitiers, des légumes, une basse-cour. Devant, il y aurait un petit parterre avec bassin et jet d’eau, des boules pour se voir en rond (cela fait rire), et une table autour d’un arbre pour poser les bouteilles lorsqu’on se rafraîchit en faisant une partie de quilles. De loin en loin, je viendrais à Paris_, et.

Madame Billandon s’était, levée pour aider madame Valentin.

– Et je ne suis pas comme vous, mon cher : je n’aime pas à boire dans le verre des autres. Je trouverais une petite fille honnête (il y en a tant qui ne demandent pas mieux que d’être dérangées !) je l’aiderais à la condition qu’elle continue à travailler, et plus tard, si elle se conduisait bien, comme je n’ai pas d’enfants, je lui assurerais un sort.

– De quel sort parles-tu ? demanda madame Billandon.

– Du nôtre, ma bonne amie, si nous avions 6,000 francs de rente et que nous puissions mettre le prix de notre fonds à l’acquisition d’une maison de campagne à Nogent.

– Oh ! moi, je me trouve bien partout, pourvu que je puisse me coucher de bonne heure et me lever tard. Par exemple, je voudrais une bonne, parce que je n’aime pas à faire le ménage. Pour la nourriture, des bonnes choses sans extra, de la volaille, du gibier de loin en loin. Oui, mon chéri, je te ferais des tartes. Mais les tartes, ça n’est pas le Pérou. Je ne m’ennuierais pas, je ferais de la lingerie. Toute seule, par exemple : les ouvrières vous impatientent trop. J’aimerais aussi à être bien chaussée.

– C’est comme moi, dit madame Valentin. Je n’ai pas d’ambition. Je ne demande que le nécessaire. Des robes pour me changer. Seulement, je ne voudrais pas être privée de faire de temps en temps un petit voyage. Ainsi, je n’ai jamais vu la mer. Une année, je dirais à M. Valentin de me conduire

au Havre, une autre année en Suisse. Madame Tournissou, qui est allée en Suisse, me scie avec ses glaciers !

– Et toi, Pélagie ? dit M. Valentin. Tu ne dis rien. Voyons, que désires-tu ?

Pélagie ne répondit pas.

– Tu as bien envie de quelque chose ?

Pélagie se mit à rire.

– Parbleu ! dit Billandon, elle a envie de se marier !

– Est-ce vrai, ça, Pélagie ? Réponds. Ne te gêne pas. Ta tante ne dira rien.

Pélagie rougit beaucoup.

– Il faudrait que je trouve quelqu'un qui me convienne.

– Et qui ait un joli état, dit madame Billandon.

– Oui, comme pâtissier ou confiseur, dit madame Valentin. Je n'ai jamais connu une fille aussi portée sur sa bouche. C'est honteux !

Tout le monde se mit à rire. On s'amusait beaucoup.

M. Peakok tira un carnet de sa poche.

– Faisons nos comptes, dit-il. Vous, monsieur Valentin, vous demandez 6,000 francs de rente. A 5 0/0, 120, 000 francs. Autant pour M. Billandon, 240,000. Et pour moi 12,000 de rente : 480. En ajoutant 20,000 francs pour que Pélagie puisse épouser un confiseur, nous arrivons au chiffre rond de 500,000 francs.

– C'est pourtant vrai ! dit madame Billandon.

– N'interromps pas ! lui dit son mari.

– Avec ces 500, 000 francs, continua l'Anglais, nous pourrions vivre sans travailler, à notre aise, satisfaire nos goûts, enfin être heureux !

– Oui, dirent les autres d'une seule voix.

– Eh bien !

– Eh bien ?...

Les cous étaient tendus, les yeux brillaient dans la rougeur des visages.

– Eh bien ! nous ne les avons pas, dit froidement l'Anglais.

Réclamation générale.

– Si c'est à cela que vous vouliez en venir, dit madame Billandon, ce n'était pas la peine de commencer !

– Du temps de la loterie, dit M. Valentin, nous aurions pris des billets, et, qui sait ?...

– Aujourd’hui, dit Billandon, il y a la Bourse.

– La Bourse, dit Peakok, n’enrichit que les riches. J’en ai les oreilles rebattues de la Bourse. J’y conduis mon maître tous les jours.

– Cependant, dit Billandon, il y en a qui gagnent !

– Oui, ceux qui savent les secrets : les banquiers, les ministres, les sénateurs. Une valeur va monter, par exemple. On les avertit, et ils en achètent, ça n’est pas malin. On nous avertirait, nest-ce pas ? nous en ferions autant.

– Et j’aurais ma volière ! dit M. Valentin.

– Ma maison de campagne !

– Mes douze heures de bon sommeil !

– Mon voyage en Suisse !

– Mon entresol rue de Ponthieu, et Pélagie son pâtissier ! Seulement.

– Seulement ?...

– Seulement, on ne nous avertit pas.

Un violent coup de sonnette retentit. – A la place de Pélàgie, dit M. Peakok, j’attendrais qu’on sonne une seconde fois.

Mais Pélagie avait déjà tiré le cordon.

La porte cochère se referma sans bruit.

– M. le comte de Gondie ! s’écria M. Valentin en courant à la porte de la loge. Et M. Léon qui n’est pas rentré !

Quoique la faculté d’observation de M. Valentin s’appliquât spécialement aux mœurs des oiseaux, le brave concierge fut néanmoins frappé de l’agitation de son locataire.

– M. Léon n’est pas rentré. Si monsieur le comte avait besoin de mes services ?..

– Merci, monsieur Valentin, dit Gondie en passant outre.

Mais, sur la première marche de l’escalier, il s’arrêta, et, se retournant :

– Monsieur Valentin !

– Monsieur le comte ?

– Ne m’avez-vous pas dit tantôt que vous aviez du Crédit des Provinces basques ?

– En effet, monsieur le comte, je vous ai dit que j’avais du Crédit des Provinces basques. J’ai même pris la liberté de me plaindre de la baisse excessive de cette valeur.

– C’est cela. Eh bien ! monsieur Valentin, j’ai une bonne nouvelle à vous donner, une nouvelle que je tiens de source sûre. A partir de demain le Crédit basque va reprendre, et avant la fin de la semaine il aura retrouvé son cours d’émission. Gardez vos actions, monsieur Valentin, et, si cela vous est possible, achetez-en de nouvelles. Vous gagnerez beaucoup d’argent.

– Monsieur le comte est trop bon. Mais, dans une affaire de cette nature, il me permettra peut-être d’insister.

– L’affaire est sûre, répéta Gondie. C’est tout ce que je puis vous dire. Plus tard, vous me remercirez. Bonsoir.

Le concierge rentra dans la loge très-ému.

– Comme tu es pâle ! s’écria sa femme.

– C’est l’air qui l’aura saisi, dit Billandon.

– Ma chère, dit madame Billandon, donnez-lui de la menthe sur un morceau de sucre. C’est souverain.

– Je n’ai pas besoin de menthe, dit nettement M. Valentin. Ecoutez, mes amis, ajouta-t-il en rapprochant sa chaise de celle de Peakok et de Billandon. Vous aussi, dit-il aux femmes ; tous.

Et, quand les têtes furent près les unes des autres à se toucher :

– Peakok, vous prétendiez tout à l’heure que pour gagner à la Bourse il suffisait de savoir un secret. J’en sais un.

– Toi ! s’écria madame Valentin.

– Moi-même, répondit-il avec noblesse, et ce secret d’où dépend notre fortune à tous, je vais vous le confier.

Il leur répéta les paroles de Gondie.

Personne ne songeait à l’interrompre. Les fumées du dîner s’étaient dissipées, et, dans le silence de la loge, on eût entendu battre, tous les cœurs dont la convoitise accélérât les pulsations.

S’enrichir, d’un seul coup, en quelques jours, en quelques heures ! Vivre en rentier, chez soi ! Ne plus dépendre de son propriétaire, de son sénateur, de ses clients ! Ne plus s’inquiéter de l’avenir ! Se coucher, marcher, s’asseoir à sa volonté ! Se dorloter à son aise ! satisfaire ses fantaisies !

Quoi de plus beau ? Et le bonheur est-il fait d'autre chose que de cela : la liberté et l'argent ?

Mais, d'autre part, risquer de perdre en une semaine la petite somme qu'on a mis tant de semaines, tant de mois, tant d'années à gagner, qui représente tant d'efforts, de privations, d'économies, et se retrouver gueux comme au début au moment où la vieillesse approche ! Quelle matière à hésitations, à réflexions, à combats intimes !

– Causons, dit enfin M. Peakok.

Billandon ouvrait la bouche, quand la sonnette de la porte arrêta le premier mot sur ses lèvres.

Tous se retournèrent avec effroi, comme s'ils eussent été surpris entrain de comploter contre la sûreté de l'Etat.

– M. Léon ! dit Pélagie.

– Il sait peut-être quelque chose, dit M. Valentin. C'est un homme sûr ; si nous le consultations ?

Les autres approuvèrent.

– Entrez, monsieur Léon, dit le concierge en entr'ouvrant la porte.

– Asseyez-vous, dit madame Valentin. Vous prendrez bien quelque chose ?

Madame Billandon sourit.

Et le conseil, grossi d'un membre, délibéra.

En haut, Gondie assis, les mains crispées sur l'extrémité des bras d'un fauteuil, imposant l'immobilité à son corps, essayait d'imposer le sang-froid à son esprit. Il voulait établir nettement sa situation, raisonner, juger.

Impossible.

Comment s'étaient succédé ces choses ? La nuit tombait déjà qu'il battait encore le pavé à la recherche de quelques louis, évitant les rencontres, n'osant ni regarder devant lui ni penser au lendemain, impuissant, découragé, sans ressort, en plein désarroi ! Et la nuit n'était pas à moitié qu'il se retrouvait, vivant, fiévreux, la tête pleine d'un chaos d'idées dont il fallait faire sortir un monde ! Du calme, du calme ! » comme quelques heures auparavant « de l'air ! » Et, pour faire venir le calme, il appelait Noémi. Il se la représentait pensant à lui, s'intéressant à son sort, écoutant, interrogeant, retenant un cri de joie lorsqu'elle avait entendu le mot sauveur.

Cet ordre de Bourse, sous son écriture fine, revêtait la poésie d'une strophe d'Orient. Comme il était aimé ! Quelle bonté d'ange ! Quelle beauté radieuse ! Mais Emma des Orthies, câline et pâle, succédait aussitôt à Noémi. Il la revoyait à son tour, entendait sa voix, suivait ses gestes. Alors il souffrait et, machinalement, il répétait deux, trois, quatre, cinq fois ces paroles : « Cela arrive tous les jours. Quelqu'un qui a une nouvelle s'adresse à quelqu'un qui a de l'argent. Part à deux. »

Pour la première fois depuis qu'il avait rencontré Noémi, il se posa cette question : « Si Emma soupçonnait mon amour ? »

Ce qu'il faisait était mal. Non, ce n'était pas mal. Tout autre eût agi de même. Et puis, quand ce serait mal ! Il livrait une bataille, et il voulait vaincre. Il se battait contre les plus exécrables ennemis, l'égoïsme des hommes, la fatalité des choses, ses fautes passées, son avenir misérable. Que Satan, comme on disait autrefois, qu'un parieur excentrique, comme on dit aujourd'hui, lui eût proposé la veille de passer à cinq cents pas en avant d'une pièce chargée à mitraille, en mettant au jeu la mort probable, mais un million s'il n'eût pas été atteint, est-ce qu'il aurait hésité ? Non. Mort ou riche. Eh bien ! c'était la même chose aujourd'hui.

Pourvu qu'il pût jouer, qu'importait la source de sa mise au jeu ? Il en serait quitte (encore une fois) pour partager le gain.

Ce serait à refaire, qu'il le referait.

L'idéal d'une vie humaine n'était-il pas au bout de cette partie : non-seulement l'argent, mais le luxe, mais le pouvoir, mais la revanche de son orgueil, mais son amour ?

« Ah ! que je voudrais être à demain ! »

L'idée de sacrifice, née dans l'aube et dans l'amour, s'était effacée.

Gondie était de son temps.

XI

La fortune d'un peuple, uniquement foncière au début, suit les progrès de la civilisation et devient en partie mobilière à mesure que le besoin des échanges s'accroît et s'étend.

Les personnes qui veulent vendre ou acheter soit des marchandises, soit des valeurs publiques ou privées, ont un double intérêt à se réunir : les transactions sont plus faciles et l'on peut constater les cours.

Les négociants d'Athènes se réunissaient au Pirée. A Rome, il y avait un « collège des marchands. »

C'est au XVI^e siècle que les Bourses furent installées en Europe.

D'où vient le mot Bourse ?

Suivant les uns, de ce que les premières assemblées de marchands se tinrent à Bruges dans la maison d'un gentilhomme appelé Van der Bursen.

Suivant les autres, de ce que ces assemblées eurent lieu à Amsterdam dans une maison ornée de trois bourses en pierre en guise d'écusson.

Les négociants de Paris se réunissaient d'abord dans la cour du Palais de Justice.

En 1724, un arrêt du conseil créa la Bourse de Paris, qui se tint tour à tour rue Vivienne, rue des Petits-Pères, et au Palais-Royal.

Vint la Révolution, qui affranchit le commerce et l'industrie de toutes les entraves. Avec elle, la Bourse prit l'influence qu'elle a gardée sur les affaires publiques.

Elle devint un pouvoir.

A ce pouvoir il fallait un palais.

Napoléon lui fit construire un temple.

La Bourse actuelle commencée en 1808, interrompue en 1814, reprise en 1816, fut achevée en 1824.

C'est un temple antique, périptère, d'ordre corinthien, ayant vingt colonnes sur chaque côté et quatorze sur chaque face. Ces colonnes, élevées sur un soubassement, forment un promenoir autour des murs. Pas de frontons. Surcha : cune des faces, deux statues colossales ornent un escalier de seize marches aboutissant à un espace nu. Des arbres sont plantés en bas sur les côtés.

« La place de la Bourse, a dit Balzac, es babillarde, active, prostituée. Elle n'est belle que par un clair de lune à deux heures du matin. Le jour c'est un abrégé de Paris ; la nuit c'est une rêverie de la Grèce.

Au milieu du temple, la salle de la Bourse, à toute hauteur, reçoit le jour par un dôme vitré. Des galeries desservent les étages supérieurs.

Le monde de la Bourse se divise en quatre grandes classes :

D'abord, les intermédiaires entre le vendeur et l'acheteur ayant un caractère légal, c'est-à-dire les agents de change et les courtiers.

Ensuite, ceux qu'à Londres on appelle les *agioteurs* et à Paris les coulissiers et les courtiers *marrons*, comme les nègres qui s'enfuient de chez leurs maîtres, c'est-à-dire les intermédiaires sans caractère légal et dont la moralité est le seul cautionnement.

En troisième lieu, les gens qui tiennent à la Bourse par une profession ou un emploi, publicistes spéciaux, commissaires, huissiers, buvetiers, loueuses de chaises, marchandes de cigares et de sucres d'orge, etc., etc.

Enfin, la masse des spéculateurs, qui va de Rothschild et de Moïse Brünner aux concierges et aux cochers, et de la grande dame du faubourg Saint-Germain à la portière du faubourg Saint-Denis.

Regardez cet homme qui traverse le boulevard Montmartre. Il a l'air riche et affairé. Il n'est pas encore dix heures du matin ; cependant sa toilette est faite, il est rasé, et son chapeau neuf, légèrement incliné à droite, laisse voir ses cheveux lissés et plaqués sur la tempe gauche. C'est le premier homme habillé qu'on rencontre dans les rues de Paris. C'est l'agent de change.

De ce pas il va à son bureau signer les « engagements », c'est-à-dire ratifier de quelques coups de plume les marchés faits la veille avec ses

confrères : il a vendu telles valeurs à l'un, acheté telles valeurs à l'autre.

Dix heures et demie. – Il monte en voiture et visite tour à tour ses gros clients et les banquiers.

Onze heures. – Il déjeune dans un café où, entre les deux côtelettes qu'il mange et les quatre journaux du matin qu'il parcourt, il trouve le temps de parler affaires à d'autres clients moins importants que ceux qu'il vient de visiter.

Onze heures et demie. – Il est de retour, classant les ordres qu'il a reçus et ceux qu'on a apportés en son absence.

Midi. – Il gravit l'escalier *Est* de la Bourse, et il entre dans le cabinet des agents, où se font les marchés au comptant, au cours moyen de la Bourse qui va suivre.

Midi et demi. – Un 'coup de cloche. Les agents entrent dans le « parquet », petite enceinte circulaire établie à l'une des extrémités de la grande salle. Ils se placent autour d'une balustrade, « la corbeille », s'y accoudant, restant debout, changeant de place, se jetant l'offre et la demande avec des gestes et des cris.

Trois heures. – Ils rentrent dans leur cabinet, et, sous la présidence du syndic de la compagnie, ils établissent les cours qu'un crieur a constatés à haute voix pendant la Bourse. C'est la « cote » qu'on trouve une heure après dans les journaux.

Trois heures et demie. – L'agent, dans son bureau, donne son carnet à dépouiller à son premier commis. Ce carnet est transcrit sur un livre pareil à ceux des commerçants. Avant six heures, des lettres seront expédiées aux clients, qui leur rendront compte des opérations faites pour eux.

Cinq heures. – L'agent de change redevient un homme. On le retrouve sur le boulevard, flânant et fumant. Presque toujours il est marié. Le soir il va dans le monde avec sa femme, ou bien il mène ses enfants au spectacle. S'il est garçon, il va au cercle ou dans quelque petit théâtre avec sa maîtresse. C'est un bourgeois pareil à tous les autres bourgeois.

Avant d'être agent de change, il a été employé dans les finances, médecin, clerc d'avoué, avocat, sous-préfet ou baryton. Il a passé par Saint-Cyr ou par Saumur, quelquefois fait le tour du monde en qualité de mousse ou de pilotin. Sauf quatre ou cinq fils d'agents qui continuent la dynastie de

leurs pères, les soixante gentlemen de la corbeille ont commencé par être autre chose que ce qu'ils sont ; mais aucun ne désire redevenir ce qu'il a été.

Après dix ou vingt ans, l'agent se retire avec une fortune de deux ou trois millions. Il s'adonne à l'une des manies chères aux rentiers : la chasse, la pêche, le jardinage ou les collections. Plus souvent, pareil au vieux cheval de régiment qui ferait un détour d'une lieue pour passer près du Champ de Mars où sonnent les trompettes, l'agent de change honoraire revient à la Bourse. Il a ses entrées dans le cabinet de ses confrères en activité, et en profite pour venir prendre les nouvelles et dire son mot. De loin en loin, pour s'entretenir la main, par habitude, il fait quelques petites affaires.

– On devient agent de change quand on le veut et qu'on a deux millions et demi. Il est bien entendu que ces deux millions et demi n'appartiennent jamais qu'en partie à l'agent. Mais il se trouve toujours des gens disposés à courir une chance pour recevoir 10 ou 12 pour cent d'intérêt de leur argent. Ces gens deviennent ses associés.

Les uns, simples commanditaires, n'apportent à la charge que leur argent. Les autres, les associés proprement dits, apportent leur argent et le concours de leur activité.

Qui réunirait ces divers capitalistes dans la même salle verrait des hommes bien étonnés de se trouver ensemble. Chaque agent de change en effet a trouvé ses associés dans un milieu particulier. Autant de charges, autant de groupes.

Cette charge a pour bailleurs de fonds les gens de la haute banque, celle-ci l'administration, celle-là le notariat. Voici un député, un préfet, deux généraux, trois administrateurs de chemins de fer, une demi-douzaine d'anciens marchands, un auteur dramatique et un romancier.

Deux sortes d'employés.

Les premiers, gentlemen polis, bien élevés, se chargent volontiers de porter les ordres des gens du monde aux agents de change : de là leur nom d'*intermédiaires*. L'agent leur fait une remise sur le courtage auquel il a droit pour les affaires qu'ils lui apportent : de là leur nom de *remisiers*.

Les seconds, les commis, se placent chez un agent comme ils se placeraient chez un négociant. Ces jeunes gens, laborieux, doués d'une

belle écriture et sachant la tenue des livres, gagnent de 3 à 6,000 francs. Quelques-uns finissent par inspirer la confiance et par devenir patrons à leur tour. Tous adorent les petits journaux et le théâtre. Bon nombre jouent la comédie de société place Pigalle, rue de la Tour-d'Auvergne, ou rue de Bellefonds.

A Londres, le marché est libre. L'Exchange s'ouvre à dix heures. On se presse, on se pousse, on s'appelle, on s'aborde. La foule est immense, : le jeu effréné. De temps en temps les joueurs fatigués s'arrêtent pour se livrer à des récréations semblables à des sabbats. Les *taureaux* (haussiers) boxent avec les *ours* (baissiers). Les *canards boiteux* (spéculateurs exécutés) sont bousculés. Les chapeaux volent, les cris deviennent des hurlements. C'est une Babel, un chaos, du sein duquel s'élève tout à coup un refrain national redit par des milliers de voix. Les joueurs malheureux chantent avec les autres. Puis la spéculation reprend de plus belle.

A Paris, rien de semblable. Le monde de la Bourse, officiel, hiérarchisé, réglementé, ne jette que le nombre de cris nécessaire aux opérations. La voix des joueurs groupés dans la salle, épars sous la colonnade, ne dépasse pas le diapason ordinaire. De rares disputes s'élèvent à l'extrémité la plus éloignée de la corbeille, dans le coin des petits spéculateurs. Il faut un événement, une déclaration de guerre, une victoire, une défaite, un coup d'Etat, l'outrance inattendue d'une hausse ou d'une baisse, pour produire l'agitation anglaise dans le temple grec ouvert au marché français.

Au mois de juin 1869, la Bourse de Paris ressemblait à la Bourse de Londres. Agents de change, intermédiaires, commis, courtiers, acheteurs au comptant et à terme, haussiers, baissiers, banquiers, curieux, tout le monde avait la fièvre.

La hausse foudroyante du Crédit des Provinces basques soulevait cette foule comme le vent soulève la mer.

XII

– *Je prends du Basque à mille francs.*

Demandez à des soldats le récit d'une bataille. Aucun ne pourra vous répondre. Aucun n'a pu embrasser cet ensemble bizarre, composé de parties qui semblent s'exclure : des régiments immobiles, d'autres qui battent en retraite, d'autres qui marchent en avant, à dro'te, à gauche, quelquefois en se tournant le dos. Un grand bruit formé par les bruits divers des tambours et des clairons, des canons et des fusils, des hommes et des chevaux, une grande fumée sortie de mille feux, c'est tout ce qui a frappé leurs oreilles, tout ce qu'ont distingué leurs yeux. Ils ont marché ; ils se sont battus. Rien de plus. Ils ne savent rien. Et pourtant sur cet empire du désordre planait la pensée. Là-bas, tout au fond, sur un mamelon, quelques hommes assis sur leurs chevaux immobiles dirigeaient vers un même but tous ces mouvements épars et de tous les résultats partiels faisaient un résultat définitif : la victoire. Ils avaient tout prévu : contre les régiments de l'ennemi, ils avaient leurs régiments ; contre le hasard, ils avaient leur réserve, des troupes fraîches, massées l'arme au bras derrière le mamelon.

La bataille de la Bourse ressemble à l'autre. La première impression est une impression de foule, de désordre et de bruit. Comment se reconnaître au milieu de tous ces gens qui vont, qui viennent, qui se croisent, qui s'abordent, des mots spéciaux et inintelligibles sur les lèvres, des petits papiers couverts de chiffres à la main ? Que font ces hommes gesticulant comme des possédés, hurlant comme des démons ? Quelles onomatopées lancent-ils ainsi à plein gosier ? Une foule se précipite par cette porte. Où va-t-elle ? Que signifient ces cris ? Quel est le mot d'ordre que chacun a l'air de se communiquer ? Veille-t-on, ou est-on la proie d'un cauchemar ?...

Cependant cette énigme a un mot, cette foule a un mobile. Où est l'état-major de cette armée ? Le plus souvent il n'est pas là. Mais la pensée peut l'évoquer et le placer sur le seuil de la Bourse, à l'heure où les portes s'ouvrent. C'est ce petit groupe d'hommes maigres au regard perçant, aux traits typiques, simplement vêtus, les coudes serrés au corps comme pour se faire pardonner la place qu'ils tiennent. Ce sont les banquiers juifs, maîtres de la moitié de la fortune mobilière de l'Europe. Leur politique puissante porte à son gré la guerre dans le monde des intérêts. Contre la politique des rois, c'est-à-dire contre le hasard, ils ont des capitaux énormes. Le succès d'une affaire est toujours là pour couvrir l'insuccès d'une autre. Ils ne peuvent être vaincus. Regardez ! Devant eux défilent des citoyens de tous les pays, des fidèles de toutes les religions, des artisans de tous les métiers, des riches et des pauvres, des hommes de génie et des niais. Tous ces gens-là sont leurs soldats.

– *Je prends du Basque à mille vingt-cinq !*

La hausse, faible au début, s'est traduite par des demandes de cent, de deux cents actions. Moïse Brünner, ses administrateurs, leurs amis, quelques joueurs dans le secret, comme Gondie, ont seuls donné des ordres d'achat pendant les premiers jours. Ensuite sont venus les spéculateurs qui flairent le succès et suivent la série. De deux cents francs, le Crédit des Provinces basques est monté à cinq cents. Il a retrouvé le pair. Les premiers acheteurs réalisent. La hausse subit un arrêt. Nouvelles demandes de cinq cents, de mille, de deux mille actions. Les capitalistes bien conseillés tentent l'aventure. Ils risquent dix mille francs, achètent mille actions à prime dont dix, avec une hausse de cent francs gagnent cent mille francs. Si la valeur plie pendant une bourse, à la bourse suivante un bruit court qui la relève : « L'Espagne est pacifiée. Le rapport à l'assemblée générale sera excellent. Il y aura un dividende. Une émission d'obligations va être autorisée par le régent Serrano et les Cortès, etc., etc. » Et la hausse reprend. Les acheteurs qui ont réalisé rachètent, puis ils revendent pour racheter de nouveau. Le mouvement s'accuse, grandit. La spéculation tout entière y prend part. La masse des convoitises est déchaînée. Les petits joueurs, tous ceux qui mettaient autrefois à la loterie, mettent au Crédit

basque. Il monte de cinquante francs, de cent francs par bourse. La hausse en est à sa période d'entraînement, d'enthousiasme et de folie.

– *Je prends du Basque à mille cinquante !*

Du toit vitré tombe un jour d'église ou de synagogue. Sous cette lumière égale, les vêtements gris, noirs, bleus, se confondent, les nuances disparaissent. La tonalité générale est un noir adouci coupé de blancs crus : les registres, les carnets, les papiers portant des ordres. Ça et là, des notes d'un rouge orange : les épaulettes et les pompons des gardes de Paris. Des lueurs : le bleuissement clair d'une dalle ou le miroitement de la soie des chapeaux.

Un premier cercle autour de la corbeille jonchée d'ordres déchirés : les agents de change, leur carnet dans la main gauche, la main droite tenant un crayon jetée, en avant. La plupart sont découverts, montrant des calvities d'hommes jeunes, des têtes blondes à favoris roux, des chevelures brunes luisantes, des barbes courtes. Les uns se livrent à un mouvement perpétuel, allant, venant, s'appuyant sur l'épaule de leurs confrères, se penchant comme s'ils voulaient se précipiter, rattrapant à la volée leur lorgnon. Les autres, au contraire, demeurent à leur place, se bornant, dans l'intervalle des marchés, à se retourner et à se reposer, le dos renversé, contre la balustrade. D'instant en instant, les gardes de la Bourse, en tunique sombre à boutons de métal, quelques-uns le galon d'argent sur la manche, leur remettent des ordres, et chacun de ces ordres amène une reprise de Restes et de cris.

Un deuxième cercle autour du parquet. Là se tiennent, le visage animé, l'œil brillant, l'oreille tendue, vivants, loquaces, passionnés, les cent joueurs qui viennent tous les jours à la Bourse comme on allait autrefois à Frascati. Ils ont à la place qu'ils occupent le droit de l'ancienneté. Personne ne la leur dispute. Les agents de change sont leurs amis, les gardes les connaissent. La balustrade sur laquelle ils s'appuient disparaîtrait s'ils ne venaient y poser leurs coudes et leurs mains.

Derrière eux, la Coulisserie de la Rente se reconnaît aux cris féroces des commis. Ici tout se passe gaiement. Au lieu du *j'ai* et du *je prends* concis des agents de change, l'offre se traduit sous des formes variées et la demande par des *envoyez !* retentissants. On se pousse, on s'écrase, on s'ouvre les flancs avec les coudes, on fait des calembours, et l'on rit. Des

figures jeunes, où la jeunesse combat l'âpreté du gain. Une rage d'affaires. Un petit commis juif, pour se grandir, a apporté un tabouret, et il s'y maintient au milieu du flux et du reflux de la cohue comme un matelot sur une vergue. Un autre, gros, court, soufflant, la face cramoisie, s'adosse à une colonne d'où il jette des cris de pintade. Ses voisins se bouchent les oreilles et s'écartent. De nouveaux venus les remplacent.

Une houle humaine roule sans cesse de l'étroit couloir qui conduit du péristyle à l'intérieur, et se répand en flots dans l'immense salle déjà pleine. Il n'y a plus d'individus, il y a des courants. Seuls, quelques petits êtres décisifs se glissent, s'effacent, se courbent, serpentent, arrivent où ils ont décidé d'arriver. Ils ont en général les cheveux très-noirs, les yeux fendus en long et des nez qui n'en finissent pas.

– *Je prends du Basque à onze cents !*

A l'extérieur, sous les colonnades, la foule est la même. Impossible de doubler le cap sud-ouest, où se tient la Coulisserie des Valeurs. Tout le péristyle sur la place est encombré. Les costumes cossus, les chapeaux neufs sont mêlés aux chapeaux de feutre mou, aux casquettes, aux « complets » de trente-cinq francs. Des physionomies étranges attirent le regard : visages bouffis aux oreilles écartées d'où sortent des touffes de poils, barbes vertes de fleuves, fronts de taureaux surmontant des yeux de ruminant à fleur de tête, d'un jaune sale ou d'un bleu terne, mâchoires chevalines se haussant et se baissant sur des cols roides, museaux pointus de renards, mufles écrasés de dogues, faces de juifs longues et osseuses, faces de méridionaux brunes et colorées.

Les flots de la Garonne, de la Dordogne et du Lot ont des voix. « Enfant, tu seras riche ! » disent-ils, comme les sorcières à Macbeth : « Tu seras roi ! » Et Gascons, Périgourdins, Quercynois et Cadurciens sont venus à Paris. Que si un compatriote désire les y retrouver, il n'a qu'à monter les marches de la Bourse. Il les reconnaîtra à leur parler haut et à la télégraphie de leurs gestes. Qu'il les aborde, ils lui raconteront qu'ils gagnent ou qu'ils perdent des sommes énormes. La vérité, c'est la perte ou le gain : l'imagination, c'est l'énormité. Tous, du reste, portent l'emblème de la richesse dans les départements du Midi, la chaîne d'or et les boutons d'or ou de diamant à la chemise. Ils n'ont pas besoin d'une cravate longue pour y

planter une épingle. Ils la fichent fièrement sur une cravate à un tour, large d'un doigt. Ils la ficheraient dans la peau du cou plutôt que d'y renoncer. Ils ne fument pas, ils n'ont pas le temps, et le ramasseur de bout de cigares, avec son chapeau de fort de la halle, bossué et flétri, son pantalon effrangé, son vieux paletot sordide, passe sans s'arrêter auprès d'eux.

Un peu plus loin, il y a des éclaircies dans l'encombrement. Les lèvres épaisses de ce créole, dont les gants dessinent des bagues et dont un large pardessus d'un gris blanc découvre la poitrine, laissent échapper le *puros*, que ne retiennent pas davantage les lèvres serrées et discrètes de ce banquier de Francfort aux favoris fauves, à la courte redingote brune boutonnée. Sur toute la longueur de la colonnade ce ne sont que cigares allumés, mâchés, jetés, écrasés, trahissant la préoccupation ou l'agitation des fumeurs. Le ramasseur de bouts de cigares peut juger de l'intensité des crises financières par l'abondance de sa récolte. Les grands jours de hausse ou de baisse, ses poches ne sont pas assez larges. En temps de calme, elles restent vides.

Les figures originales abondent. Ce jardinier de Pontoise, au doux visage coloré par un sang pur, au chapeau bas carré, regarde d'un bon œil ce Yankee endormi sur une chaise, la tête renversée, la barbe de bouc pointant au menton. Ces deux messieurs qui se font des confidences, dont l'un tient une tabatière et dont l'autre a relevé les pans de sa redingote pour s'asseoir, doivent habiter le Marais ou les Batignolles. Ce visage hâlé vient certainement de Bercy. Cette mine allongée, avec ce doigt sous le nez et ces yeux caves, appartient à un misanthrope, sans doute un financier ruiné qui ne s'est pas refait encore et qui regrette les 25 0/0 qu'il a donnés afin de n'être pas exécuté. La tête de cet agité, si elle se renversait un peu plus, se briserait contre la pierre de la colonne. Des groupes de gens assis ou debout : négociants, écrivains, gentilshommes et gentlemen, qui sont venus là pour suivre une affaire ou par curiosité. Des têtes nues de commis qui passent en courant, une cote à la main.

– *Je prends du Basque à onze cent vingt-cinq !*

Sous les marronniers, des courtiers de bas étage prennent les ordres des joueuses. Elles sont cinquante ou soixante assises par grappes sur les bancs, ou isolément sur les chaises, ou encore se tenant debout par groupes de

deux ou de trois. Ni jeunes, ni vieilles, venues de milieux différents, les joueuses se reconnaissent à deux traits communs. Premier trait : toutes portent un sac. Tantôt le sac est de toile grise, et tantôt de toile rousse, tantôt de cuir sang-de-bœuf, et tantôt de cuir noir ; quelquefois il est en tapisserie ; souvent il est vide ; mais il n'est jamais absent. Deuxième trait : toutes, avec le bout de leur ombrelle, de leur parapluie ou de leur incertain, dessinent sur le sable des barres et des ronds. Le sac, abri des papiers de famille et des valeurs mobilières, le dessin, signe machinal de l'absorption de la pensée, caractérisent les femmes de la Bourse, L'indifférence des choses extérieures qui résulte de l'application de toutes les facultés à un objet unique se traduit dans la bizarrerie des costumes et dans la mobilité des physionomies, hébétées au repos, qui s'animent et s'illuminent dès qu'un mot met la passion en jeu.

Une de ces femmes montre une pèlerine à capuchon retenu au milieu du dos par une énorme boucle d'acier. Une autre, en cravate de soie d'un rouge groseille, est vêtue d'une robe de mérinos noir dont les manches, d'une largeur extraordinaire, laissent voir d'énormes bras nus jusqu'à l'épaule. Une troisième, une naine, porte un tour de fleurs rouges et jaunes sous un chapeau en tresses de paille. Une quatrième rappelle les illustrations des précis d'histoire naturelle au chapitre *le Condor et l'Urubu*. Même bec d'oiseau de proie, même œil rond, même cou rouge où le regard cherche la place des plumes arrachées. Ce front tirant le nez par en haut, ce menton tirant la bouche par en bas, ces prunelles glauques, appartiennent, à l'ichthyologie. Le poisson cause avec l'oiseau.

Ces deux commères, aux joues colorées, au verbe haut, viennent certainement de la Halle, et c'est de la Halle aussi qu'est sortie sans doute cette belle fille de trente ans, aux mains de travailleuse croisées sur la pomme de son ombrelle, qui regarde le sable d'un air pensif. Peut-être celle-là veut-elle devenir riche afin d'enrichir un mari. Sa bouche est moins dure et sa physionomie moins avide que la bouche et la physionomie des femmes qui l'entourent. Son fichu de cotonne à fleurs, croisé sur la poitrine et noué par derrière, rappelle la campagne au pied de ces colonnes de pierre, sous ces marronniers d'où les cris de la spéculation ont fait s'envoler les oiseaux.

– *Je prends du Basque à onze cent cinquante !*

Dans un quart d'heure, la Bourse va fermer. Les cris montent plus pressés, le mouvement général devient plus rapide, un souffle de fièvre brûle l'air. Les portes, les couloirs sont encombrés.

A l'angle des colonnades du nord et de l'est, Gondie debout, une badine à la main, garde une attitude indifférente. Intérieurement, la passion le brûle. Extérieurement, il a retrouvé sa froideur, sa hauteur et son dédain. Une demi-douzaine de jeunes gens, ses amis de Long-champ et des clubs, l'entourent, l'admirent, jouent à sa suite. Toutes les cinq minutes, des commis lui apportent la cote, et chaque fois il donne en souriant le même ordre : « Achetez ! »

A quelques pas de lui, M. le duc de Saint-Yvoire, appuyé sur le bras d'un homme de son monde, se penche vers M. Bissch assis dans l'embrasure d'une des fausses portes.

En haut de l'escalier qui descend à la rue Notre-Dame-des-Victoires, le général Vandière et M. Chéri-Tuffet sont devenus le centre d'un groupe de politiques, de financiers et de joueurs de whist.

Sur les marches de l'escalier, M. Peakok, qui connaît un remisier, essaie de l'arrêter pour lui demander des nouvelles qu'attendent un peu plus bas ses amis Valentin et Billandon.

« – Réaliseriez-vous ? – Non. – Alors, vous croyez que la hausse continuera ? – Oui. »

Esaü paraît sous le péristyle, d'un mouvement de tête embrasse l'escalier, se précipite le nez baissé sur les marches et présente la cote à M. Valentin. Puis il repart en courant.

A l'intérieur, les cris se succèdent sans intervalles. A la sortie du couloir, les poussées renversent les chaises.

Un coupé a rangé le trottoir devant le bureau de la poste. Une tête de femme se penche à la portière, la tête pâle d'Emma des Orthies.

Un autre coupé s'arrête à quelque distance du premier, devant le bureau du télégraphe. Moïse Brünner en descend.

– *Je prends du Basque à douze cents !*

Le coup de cloche de la fermeture a retenti. Les agents de change quittent le parquet. Mais l'animation survit à la bataille. Pareille au régiment en

retraite qui se retourne pour tirer ses derniers coups de fusil, la coulisse, refoulée par les gardes vers le péristyle sur la place, recule pas à pas en jetant ses derniers cris. Elle tiendra une demi-heure encore, dans la salle, derrière les colonnes, sur les marches de l'escalier. Du côté opposé, c'est un grand brouhaha uniforme, un courant de sortie ralenti par l'encombrement. L'électricité se dégage de la foule. Des rires nerveux coupent les échanges de propos. Les uns, au milieu de la poussée, donnent une tape dans le dos de leurs amis. Les autres fredonnent un air. D'autres, en avant ou en arrière, plus libres de leurs mouvements, bâillent en s'étirant les bras. Par intervalles, il y a un arrêt. Des faces congestionnées se tournent, des voix crient : « Ne poussez donc pass ! » Le péristyle est encombré, l'escalier noir de chapeaux. On se coudoie sous les marronniers, les voitures s'accrochent dans la rue. C'est une mêlée d'hommes où les individualités disparaissent, une armée confuse dont on ne perçoit que la masse et le fourmillement.

Tout à coup le mouvement s'immobilisa, les voix se turent, et l'on entendit dans le silence passer ce nom comme un murmure :

– Moïse Brünner ! Moïse Brünner !

Le maître de la Bourse, après être entré par le péristyle sur la place, sortait par le péristyle sur la rue, et tout le monde s'écartait, formant la haie sur son passage. Les vieux joueurs, les yeux brillants, se redressaient tout pâless : les jeunes, pareils à des conscrits, tendaient le cou curieusement pour le voir. Les autres généraux, ses égaux, étaient restés chez eux, ne voulant pas assister à son triomphe. Pas un des fronts de la foule qui ne fût tourné vers lui. Pas un cœur qui n'eut un serrement en sa présence. La même acclamation fut jetée par des milliers de bouches, les chapeaux furent agités par des milliers de bras

Et lui, le juif, le maître, debout sous la colonnade, en haut des degrés, son chapeau sur l'oreille, sa redingote étriquée serrant la taille, il riait en regardant ses soldats.

DEUXIÈME PARTIE

VENDEZ !

I

Dans cette même chambre de Boulogne où, quinze jours auparavant, Gondie, vaincu, confessait sa défaite et parlait de fuir, les deux associés se retrouvaient aujourd'hui, riches de quatre millions.

A quelques pas de là, le soleil brûlait la Seine. Mais la chambre, derrière ses persiennes baissées et ses rideaux abattus, demeurait obscure.

– Ah ! dit Gondie en s'étendant sur un divan et en renversant sa tête sur ses mains croisées, que c'est bon la nuit et le repos !

– Tu es las ! dit Emma. Veux-tu dormir ?

– Je ne dors plus, répondit-il, mais je rêve éveillé. Il me semble bien que je me couche, que je me lève, que je mange, que je vais au cercle et que

j'exprime des idées par des mots, mais je n'en suis pas sûr. Tu ne me trouves pas changé ?

– Non.

– Quel jeu étrange ! Au baccarat, à l'aroulette, on voit les billets de banque, on les manie, on voit l'or, on le touche ! Vingt mille francs, en napoléons ou en frédéric, sur un tapis, paraissent une somme énorme. Même au cercle, avec les jetons, quelque chose de matériel, de palpable, représente la perte ou le gain. A la Bourse, rien. L'imagination livrée à elle-même, des chiffres qu'on peut écrire dans l'air avec son doigt, la poésie des nombres ! Il y a des moments où l'on me parle : j'ai l'air d'écouter, je ne sais plus où je suis, tout tourbillonne autour de moi. Et puis, comme je te le disais, tout à coup, sans avoir dormi, je me réveille.

– Tu es heureux ?

– Je crois que oui.

Elle l'écoutait, penchée sur lui, et, dans le clair-obscur de l'appartement, le jeune homme voyait passer des lueurs sur ses joues pâles.

Un instant ils se turent. Puis Gondie se redressa.

– Parlons affaires.

Emma fit un geste d'indifférence.

– Soit ! dit-elle, en femme qui veut ce que veut l'homme aimé.

– Nous gagnons chacun deux millions.

Elle demeura impassible.

– Que feras-tu ?

– Et toi ?

Gondie se leva.

– Je crois que je continuerai. Deux millions, ce n'est pas assez.

– Continuons, dit-elle.

– Mais deux millions pour toi.

– Ne me suffisent pas davantage. Croyez-vous donc avoir le monopole du rêve, mon cavalier ? Moi aussi j'ai la fièvre, dit-elle en tendant son petit poignet. Gentilhomme, vous voulez reprendre votre place. Moi, je veux conquérir la mienne. Ou six mille francs de rente et une maisonnette au bord de l'eau, ou le monde des désirs et des monceaux d'or ! Veux-tu me prendre dans tes bras et m'emporter ? Je ne me débattrai pas et je ne te

demanderais pas où. Au contraire, veux-tu rester sur le champ de bataille, j'y reste avec toi. Je suis une bonne associée. Ce que tu feras, je le ferai. Je t'aime.

– Eh bien ! c'est entendu, dit. Gondie. Du moins, sauvons la mise.

Il lira un cahier de chèques.

– Voici tes cent mille francs.

– Ah ! dit-elle en le regardant dans les yeux. Etienne, est-ce que ces cent mille francs te pèsent ?

Il baissa la tête. Mais, la relevant presque aussitôt :

– Je suis un imbécile, et tu as raison. Il y a quinze jours, je t'offrais un billet, tu l'as déchiré. Aujourd'hui, je t'offre de l'argent, tu le refuses. C'est toi qui es dans le vrai. La belle probité que celle du débiteur qui reconnaît sa dette et qu'on pense qu'à s'acquitter dès qu'il en aura le moyen ! Ma parole d'honneur, la rihesse me fait perdre la tête ! Heureusement je me retrouve vite. A la hotte, les cent mille francs ! ajouta-t-il gaiement en remettant le livre de chèques dans sa poche. Je reste ton débiteur, embrasse-moi !

– Ah ! mon cher amour ! s'écria-t-elle avec une ardeur de passion qui le fit tressaillir, mon cher amour bien-aimé !

Il la reçut dans ses bras, se mit à lui caresser doucement les cheveux.

– Grande dame ! murmura-t-il ; tu sais que tu es une grande dame !

La sonnette de la rue retentit. Des voitures roulèrent dans la cour.

– Quel ennui d'être dérangés ! dit-elle avec un soupir. Allons, viens. Je pense que la société des hommes ne t'est plus odieuse, à cette heure ! Tu es le mieux né, le plus aimé et le plus fort. Encore quelques jours et tu seras le plus riche ! Viens, viens, mon maître !

En donnant la main à Vandière et à Desroches, Gondie reprit son sang-froid habituel. A table, il fut gai, confiant, superbe.

Après le dîner, les convives descendirent fumer dans le jardin. Ce moment de la soirée était le triomphe d'Emma. Elle prenait tour à tour chacun de ses adorateurs, se pendait à son bras, se promenait cinq minutes avec lui. Célimène, lorsqu'elle causait avec le vicomte, se moquait de l'homme aux rubans verts et du marquis, et le vicomte, caressé dans sa vdnité, faisait la roue. Emma, plus compliquée que Célimène, disait à

chacun de ses cavaliers du bien de tous les autres, et le malheureux, tenaillé par la jalousie, sentait grandir son amour avec le désir de l'emporter sur ses rivaux.

Vandière eut le premier tour.

– Eh bien ! chère enfant, dit-il, nous allons vous perdre ?

– Me perdre :

– Sans doute. Le sire de Gondie vous épousera.

– Lui ! Pourquoi ?

– Ne vous doit-il pas sa fortune ?

– Oh ! dit-elle, si l'on était tenu d'épouser ses créanciers !..

– Quand le créancier est une créancière, dame ! oui.

– Mon pauvre général, vous n'avez pas le sens commun.

– Pardon ! et la preuve, c'est que, si j'étais libre, je vous épouserais, moi !

Elle se mit à rire.

– Oui, je sais que vous êtes brave.

Et, comme ils revenaient devant le per on, elle prit le bras d'Albert Desroches.

– Savez-vous ce que me disait Vandière ? Qu'il m'épouserait s'il était libre.

– Moi aussi, si vous étiez pauvre.

– Avec mon passé ?

– Nous recommencerions la vie. Tout date du jour où l'on possède la femme aimée.

– Albert, répondez-moi sérieusement et loyalement. Si je me donnais à vous sans condition, uniquement parce que votre amour m'aurait touchée, m'épouseriez-vous après ?

– Oui, pour vous avoir toute, à toute heure, pour pouvoir dire à tous : « Cette femme, c'est ma femme, elle porte mon nom, elle est à moi, on n'y touche pas ! » pour étaler l'orgueil de la possession, pour bien montrer qu'étant deux nous ne faisons qu'un, et que nous entendons imposer notre sentiment à tous les autres !

Elle lui serra la main.

– Vous m'aimez, vous !

– Oui, et je vous dis adieu. M. de Gondie est riche, il ne partira plus, et son départ était ma seule espérance !

– Attendez !

– Que dites-vous ?

– J’aime, dit-elle avec une fierté empreinte de tristesse, mais je briserai mon amour le jour où je croirai n’être plus aimée de même. Ce jour-là, s’il vient, j’aurai besoin d’un ami.

Ils rejoignirent les autres invités.

Sa fortune triplée, quadruplée en quelques jours, la certitude de l’avenir, la conscience des passions qu’elle remuait à son gré, tout donnait à Emma ce rayonnement qui est une seconde beauté supérieure à l’autre. Pas un de ceux qui étaient là qu’elle ne désirât, pour qui elle ne fût la première. Gondie lui-même subissait le charme. « Cette femme que tous convoitent, elle m’appartient. Sur un signe de moi, elle jetterait tout ce monde à la porte et viendrait dans mes bras pour recevoir une caresse ! »

Brusquement il se leva.

– Noémi !

Il se vit au lendemain, debout contre la grille. La Fiancée du Cantique traversait la prairie...

Emma fut oubliée.

Une heure après, Gondie montait l’escalier de son cercle. Chaque soir, son entrée faisait sensation. Il triomphait là sur son terrain, comme Moïse Brünner à la Bourse. On se levait sur son passage, on l’entourait comme on entoure le joueur qui vient de faire sauter la banque à Monaco. Au milieu de cette petite ovation il demeurait calme, donnait froidement des poignées de main, parlait avec sa lenteur habituelle, mais il jouissait intérieurement, car à côté des jeunes gens à la suite qui l’escortaient il rencontrait des hommes tous supérieurs, les uns par la naissance, les autres par le rang ou la fortune, qui le reconnaissaient maintenant pour leur égal.

– Je suis en hausse, disait-il en souriant, tenant à montrer qu’il jugeait sa réussite à sa valeur et qu’il dominait sa destinée quelle qu’elle fût.

Où avait-il pris l’argent nécessaire au début de ses opérations ? Ceux qui étaient là ne s’en informaient pas. L’eussent-ils appris que deux sur dix

auraient trouvé sa conduite toute naturelle, et que les huit autres l'auraient excusée en faveur du succès.

Dès que Gondie parut, une demi-douzaine de membres du cercle l'abordèrent avec le même mot.

– Moïse Brünner estst ici !

– Ah ! dit-il indifféremment.

– Oui, vous le trouverez sur la terrasse.

Depuis que Gondie gagnait des millions, c'était la première fois que le célèbre banquier venait au cercle, et tous se faisaient une fête de l'entrevue.

Gondie se sentit entraîné doucement. D'abord il eut envie de résister. Mais quelle raison donner à ses amis ? Cette rencontre n'était-elle pas la chose du monde la moins imprévue : la plus naturelle ? M. Brünner lui ferait sans doute le même accueil que dans ses bureaux. Eh bien ! il en serait quitte pour répondre à la glace de cet accueil par une froideur égale. Question de tenue. Mais Moïse Brünner était le père de Noémi, et, malgré son empire sur lui-même Gondie marchait plus lentement et son cœur battait plus vite.

Le groupe qui entourait le banquier s'écarta. Les deux hommes se trouvèrent en présence. Gondie fit un pas en avant de ses amis, s'arrêta pour saluer.

Mais le vieux Brünner, gaiement, vint à lui, les mains tendues.

– Eh bien ! monsieur de Gondie, on m'a appris de vos nouvelles. Il paraît que vous avez le coup d'œil juste, le sang-froid, toutes les qualités du spéculateur. Vous voilà des nôtres, maintenant !

Et, sans attendre la réponse du jeune homme, il lui prit le bras pour se promener avec lui.

– On vous a exagéré mes qualités, monsieur, dit Gondie. J'ai eu du bonheur, voilà tout. Probablement, j'avais épuisé la mauvaise chance. Mais, ajouta-t-il sérieusement, ma résolution tient, et je suis aujourd'hui dans les mêmes idées qu'il y a trois semaines, lorsque je me suis présenté chez vous.

– Vous voulez partir pour l'Amérique ?

– Oh ! cela n'était qu'un détail. J'y ai renoncé. Ce que je veux, c'est réparer le passé, appliquer mes forces à quelque chose d'utile, enfin mener une vie digne du nom que je porte.

– Excellente résolution, qu’il vous sera facile de mettre à exécution maintenant. Ces messieurs disaient tout à l’heure que vous étiez plusieurs fois millionnaire.

– Oh ! deux fois seulement. C’est presque à vous que je le dois, puisque la prospérité du Crédit basque est votre œuvre. Mais je suis bien décidé à ne voir dans ce commencement de for-Lune qu’un accident heureux. Dans quelques jours, j’en aurai fini avec la Bourse et le jeu.

– Ah !

– J’ai d’autres projets. Si vous voulez bien me continuer votre bienveillance, ajouta timidement Gondie, je vous les confierai et je vous demanderai vos conseils

– Eh bien ! mais, c’est entendu ! Seulement j’y mets une condition. Samedi je donne une petite fête de nuit dans mon jardin de Boulogne. Il y aura des feux de Bengale, des lanternes dans des arbres. Les banquiers, me direz-vous, n’entendent pas grand’chose à cela, mais mon architecte s’est chargé de tout. Vous nous ferez, à ma fille et à moi, l’honneur d’être des nôtres.

– Monsieur ! murmura Gondie en s’inclinant pour cacher sa joie.

– Vous acceptez ? Bien, bien ! Je crois que nous aurons un bon orchestre. Ou dansera.

Et M. Brünner, son chapeau sur l’oreille, s’éloigna de son petit pas rapide.

Gondie ne songea pas à le suivre. Il demeura à la même place, cloué par le ravissement.

Eh quoi ! c’était le père de Noémi qui venait de lui parler ainsi ! Il serait reçu dans sa maison, il verrait librement sa fille. L’avenir de son amour, fermé tout à l’heure, soudainement devenait ouvert. Ah ! cette fois, c’était bien la victoire, la victoire décisive, complète ! Tous les mauvais souvenirs du passé étaient effacés. Est-ce qu’il ne rendait pas magnifiquement les cent mille francs d’Emma des Orthies en les accompagnant d’un intérêt de deux millions ? Est-ce qu’il n’avait pas une vie entière à consacrer à Noémi en récompense de sa tendresse ? L’opinion qui s’était éloignée de lui, l’opinion lui était revenue. Tout, il avait tout. La place de la Concorde semblait s’être agrandie pour lui. N’était-ce pas pour lui que jouaient les musiques dans les

massifs des Champs-Élysées ? Le ciel lui-même, avec l'or des étoiles et la blancheur de la voie lactée, s'étendait comme un immense dais de fête au-dessus de son front.

II

Depuis quinze jours, les entrevues de Noémi et de Gondie ressemblaient à des ivresses.

Lorsqu'il descendait le sentier de Boulogne qui conduisait à la grille et qu'il apercevait, au delà des marronniers, l'éden que Moïse Brünner par modestie appelait un jardin, le joueur perdait son sang-froid. La lucidité avec laquelle il jugeait autrefois les actions d'autrui par rapport à lui-même, la vue noire de l'homme qui a quotidiennement le spectacle du succès injuste sous les yeux, la misanthropie ironique du viveur témoin quotidien des mœurs de la grande vie, l'audace voulue du décavé qui évite l'affront par l'impertinence de la tenue, tout avait disparu. Les coups successifs des événements, la défaite prévue, retardée, à la fin se changeant en désastre, puis la revanche inattendue, soudaine, éclatante, avaient ébranlé les nerfs de Gondie. Par instants, il s'oubliait à rêver, ou bien, en regardant sa fiancée, il pleurait de joie.

Noémi jouissait de le voir ainsi. Cette faiblesse dans cette force, ce cœur éclatant à briser son enveloppe, cette abondance de paroles, ces jets de regards ardents ou trempés de larmes, la ravissaient. Elle s'attribuait tout dans ce changement. Ce nouvel homme, n'était-ce pas elle qui l'avait créé, n'était-ce pas pour elle qu'il resterait le même toujours ?

Le lendemain de la soirée du cercle, Gondie arriva une heure d'avance au rendez-vous. Il piétinait sur place, consultait sa montre, descendait jusqu'à la Seine, remontait le chemin, s'arrêtait devant la grille. « Elle ne viendra donc pas ! »

– Vite, vite ! lui cria-t-il, dès qu'il l'aperçut.

Et tout de suite :

– Noémi, j’ai vu votre père. Il m’a tendu la main, il m’a invité à votre fête de samedi. Que s’est-il passé en lui ? A-t-il subi le courant de l’opinion comme les autres ? Est-ce sympathie du Crédit des Provinces basques, regret de sa dureté première, ou plutôt influence de sa fille, mais il n’était plus le même. Il m’a promis d’écouter mes projets, de m’aider de ses conseils. Je vais être son ami maintenant, son ami ! Comprenez-vous mon bonheur ?

Elle l’écoutait interdite, un peu étonnée.

Vous ne dites rien ? J’assisterai à votre fête ! Tout le parc sera illumine, mais nous trouverons bien un coin sombre, tout petit, juste assez grand pour que ma main puisse serrer la vôtre ! Ne le trouverions-nous pas, que la musique ferait assez de bruit pour me permettre de vous répéter que je vous aime ! Ah ! la bonne soirée que j’ai passée hier ! J’arrangeais ma prochaine entrevue avec votre père, je trouvais toutes sortes de belles choses probantes et convaincantes pour l’intéresser et l’émouvoir. Vous me direz quand il sera bien disposé afin que j’aie le voir ce jour-là. Je veux faire sa conquête tout à fait. Vous me renseignerez sur ses habitudes, ses manières de voir, ses idées, n’est-ce pas, Noémi ?

– Etienne !

– Ma fiancée !

– Mon mariri !

– Ma femme ! Vous ai-je dit cela ? Dix fois par jour, je revois le château où j’ai été élevé. Il appartient à un fabricant de porcelaines, mais nous le rachèterons. C’est une grande maison carrée, en Normandie, sur une colline. Il y a tout près un bois de hêtres dont les troncs se détachent sur le soleil couchant comme des piliers de cathédrale sur un fond d’or. Le feuillage fait la voûte, et, quand le vent passe, on croit entendre le chant des orgues. Je vous mènerai dans cette belle église où il n’y a pas de grille, et je me mettrai à genoux sur la mousse pour vous adorer.

Noémi l’écoutait, une rougeur radieuse sur les joues. Comme elle avait bien fait de l’aimer, de le sauver, de croire en lui ! Voilà que son grand seigneur devenait poète ! Comme ils seraient heureux !

– Racontez-moi bien tout ! dit-elle.

– Mais je vous ai tout dit.

– Votre entretien avec mon père. Où l’avez-vous rencontré ? Comment l’avez-vous abordé ? Je veux tout savoir, jusqu’au moindre mot !

Quand il eut terminé, elle resta muette, pensive.

C’est elle qui maintenant prévoyait les obstacles. Elle les surmonterait sans doute, puisqu’elle aimait. Mais elle connaissait son père, et, malgré son désir de partager la confiance de Gondie, certains faits, certaines paroles revenaient lui apporter le doute.

Une seule fois, Moïse Brünner avait prononcé le nom de Gondie. C’était à propos de la Bourse et des joueurs heureux de ces derniers jours.

Il les passait en revue devant Nathan Miclo. « Ah ! nous avons aussi le sire de Gondie ! » Et Noémi avait perçu de l’ironie dans l’intonation de sa voix. S’était-elle trompée ? Probablement. Et cependant ce « sire de Gondie » demeurait dans son oreille, elle l’entendait sans cesse, et l’impression était toujours la même, blessante et cruelle.

Elle connaissait aussi les us de sa race. Avec la Révolution, la loi a affranchi les Juifs. Citoyens au même titre que les autres citoyens du pays qu’ils habitent, ils ont été mêlés à toutes les tentatives du dix-neuvième siècle. Lettrés, artistes, philosophes, apôtres de systèmes sociaux, ils sont entrés dans la vie publique contemporaine par toutes les portes. Quelques-uns ont même touché à la politique et au pouvoir. A les rencontrer dans le monde, sur le turf, au théâtre, l’originalité de leur physionomie semble effacée. Et cependant, si l’on y regarde de plus près, ils ont encore tous les traits d’une race ayant traversé quatorze siècles de persécutions. Achetant rarement des terres, produisant directement peu, intermédiaires toujours et partout, ils semblent, en prélevant un bénéfice sur le producteur et un autre sur le consommateur, obéir à la loi de leur race et demander à l’énormité des richesses mobilières la revanche d’une destinée errante. Politiquement et civilement les égaux des chrétiens, dans leur vie privée ils se gardent et se tiennent volontairement à part, presque avec le même soin que lorsqu’ils y étaient condamnés. Ils se marient entre eux. Pas une fille de la famille de Noémi n’avait épousé un chrétien Son père avait l’esprit ouvert, les idées larges. Homme de son temps, mêlé à toutes les grandes affaires, il comptait des amis dans tous les groupes parisiens. Et pourtant la jeune fille se demandait si Moïse Brünner consentirait à son mariage avec Gondie. Fille

unique, adorée, elle comptait vaincre la résistance du vieillard en en appelant à sa tendresse. Mais en même temps elle ne pouvait s'empêcher de trembler à l'approche de cet appel.

– Qu'avez-vous ? lui dit Gondie, vous ne parlez pas.

Elle n'eut besoin que de suivre sa pensée pour lui répondre.

– Le jour même où vous êtes venu chez mon père, il a reçu la visite d'une de ses coreligionnaires, le fils d'un de ses amis, nommé Nathan Miclo. Cet homme arrivait d'Orient. Avec son bonnet et sa barbe, il m'a rappelé ces bergers du Danube qu'on voit dans les illustrations, gardant à cheval leurs troupeaux. Depuis son arrivée, il s'est civilisé, mais il a gardé dans les yeux quelque chose de sauvage, d'étrange. Quand il me regarde, je suis troublée. Il me semble qu'il me devine.

– A quel propos, chère Noémi, ce monsieur Miclo vous revient-il à l'esprit ?

– C'est le meilleur ami de mon père. Tous les soirs il dîne avec nous. Il y a, paraît-il, un lien ancien qui unit sa famille à la nôtre. Je ne sais rien de plus. Et, – ne riez pas de mon enfantillage, – chaque fois que je vois entrer cet homme ou seulement que j'entends prononcer son nom, j'éprouve une sensation de peur. Etienne, je me dis qu'un jour nous le trouverons entre nous.

– Vous êtes une enfant, en effet. Voulez-vous que je vous rassure ?

– Oui, je le veux.

– Noémi, si jamais un homme ou une femme se plaçait entre nous pour nous séparer, j'écarterais la femme et je tuerais l'homme. Je vous le jure.

– C'est ce que vous appelez me rassurer ? Ecoutez, Etienne. La femme, je n'y ai jamais pensé. Quant à l'homme, vous allez me faire un autre serment, c'est de ne jamais vous battre sans ma permission.

– Soit, dit Gondie, en lui tendant entre deux barreaux une main que Noémi saisit dans les siennes pour la serrer.

– Si j'ai peur, c'est que je vous aime trop.

Gondie se retira vivement. Le galop d'un cheval venait de retentir dans le chemin.

– Partez ! dit-il.

Il venait de reconnaître Albert Desroches. Ce dernier arrêta son cheval, et, en donnant la main à Gondie, il aperçut Noémi à l'extrémité de l'allée.

– Je faisais un tour de bois, dit-il, quand l'envie m'a pris de venir saluer madame des Orthies.

– C'est chez elle aussi que j'allais, dit Gondie simplement.

III

La banlieue de Paris, chère aux contemporains de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock, a disparu.

De loin en loin, quelque ancienne barrière dresse encore ses colonnes noircies ; mais le mur d'enceinte est tombé, et, de l'autre côté du boulevard, les maisons en pierre blanche à cinq étages font ressortir le délabrement des chantiers et des cabarets restés debout.

L'imagination se plaît à ressusciter quelques-uns de ces cabarets.

C'est la guinguette de Ramponneau, avec son propriétaire, le broc en main, à cheval sur son tonneau, offrant à boire aux gardes-françaises et aux comédiens du boulevard du Temple. On faisait le pèlerinage des Porcherons pour admirer la large face et la bouche fendue jusqu'aux oreilles du Bacchus de Montmartre. Nicolet et Taconnet venaient sous ses tonnelles jouer à qui boirait le plus. On commençait par se quereller, mais le dessert ramenait l'intimité.

Et ces deux grands buveurs se soutenaient entre eux.

C'est ensuite le père Lathuile. Et l'on revoit, comme dans une gloire de féerie, la barrière de Clichy en 1814. L'air est plein de poudre. Le vieux Moncey sur un cheval blanc, son grand chapeau en bataille, commande du geste un groupe de vétérans, d'élèves de l'Ecole polytechnique et

d'ouvriers. Au delà de la barricade apparaît l'enseigne du cabaret historique dans le jardin duquel Désaugiers chantait ses chansons.

C'est enfin, plus moderne, mais classique encore, la Boule-Noire, dressant au sommet de la rue des Martyrs sa façade grecque surmontée du globe symbolique couleur d'encre.

La Boule-Noire a son histoire et sa physionomie : son histoire, qui serait celle de la peinture et de la chanson ; sa physionomie, d'un pittoresque un peu compliqué, mais dont les principaux traits ont le mérite de rappeler les transformations de la banlieue.

Il y a un demi-siècle, florissait A cette place un établissement de bouillon tenu par une vieille femme populaire sur toute l'aligne du boulevard. Là venaient les maçons, leur pain sous le bras, et les conscrits en quête d'un acacia qui leur rappelât leur village.

Un certain Botuzet, esprit entreprenant, acheta le fonds de la vieille, prit à bail le reste de la maison, fit badigeonner la façade d'une belle couleur jaune d'œuf attrayante aux regards, hissa sur le fronton la boule noire légendaire, et revendit le tout pour aller à Belleville installer un nouveau cabaret. Il y a, dans le commerce, de ces génies créateurs : ils fondent et n'exploitent pas ; ils ouvrent une voie et s'empressent de la quitter pour en suivre une autre. C'est l'invention du poète appliquée aux denrées coloniales ou au comptoir d'étain.

L'acquéreur du fonds de Botuzet se nommait Leclère. Celui-là n'était qu'un homme de talent. Aussi fit-il fortune. Il planta deux arbres dans une cour et dit : « Chez moi, on dine dans un jardin. » Le restaurant appelait un café : un hangar fut métamorphosé en café. Quand on a bien dîné et bien bu, on aime à danser : un second hangar fut transformé en salle de bal.

L'héritage de Leclère ressembla à celui d'Alexandre. Les frères Corlieu eurent le bal. En 1869 ils l'avaient encore, et, trois fois la semaine, Beautain, photographe et chef d'Orchestre, agitait son bâton au-dessus des pistons retentissants et des flageolets aigus. Lequien eut le restaurant. Grand, maigre, le geste extravagant, l'allure bizarre, actif jusqu'à la frénésie, cet hôtelier au regard fatal mettait tout sens dessus dessous de la cave au grenier pour découvrir une pile d'assiettes qu'il avait sous la main. Toujours inquiet, toujours tourmenté, au demeurant le meilleur homme de la

terre, il s'intéressait aux gens qui dînaient chez lui. Que d'habitues ont béni Lequien, leur providence dans les mauvais jours ! C'est sous son règne que Troyon, Gendron et Verlat ont débuté. Pendant dix ans, Troyon arrivait chaque soir à la nuit, les mains dans les poches de sa vareuse, le cou dans les épaules, le front assombri par les luttes d'un début qui semblait ne pas devoir finir. Un jour, Lequien le vit radieux. Il descendit à la cave et en remonta tenant ses deux meilleures bouteilles.

– C'est moi qui paye, dit-il. Je tiens à saluer la gloire de mon peintre.

Quand le vin fut versé, Troyon, le grand enfant, sentit son cœur se gonfler, et il se mit à pleurer dans son verre. Les habitués virent, alors un spectacle étrange : c'était Lequien qui dansait de joie dans son jardin. Ses grandes jambes allaient en long, en large, en hauteur, atteignant les feuilles des arbres et le plafond du pavillon gauche.

Troyon est mort en plein succès, Lequien aussi. A deux années de distance, la même maladie, la folie, les avait frappés tous deux.

Avertissant les plus lointains échos,
Ainsi qu'une immense crécelle,
Marchant d'aplomb sous les glorieux lambeaux
De sa bannière immortelle,
V'là le bataillon d'la Moselle en sabots,
V'là le bataillon d'la Moselle !

Le musicien Darcier franchit le seuil de la Boule-Noire en donnant le bras au poète Charles Gille.

– Holà, garçon ! Combien de plats sur la carte ? Qu'on nous les serve tous, et qu'on nous apporte les plus grands vins pour les arroser !

Colmance était un habitué de la Boule-Noire. Une de ses chansons, *Ohé ! les petits agneaux !* eut tant de succès que le théâtre des Variétés la prit pour motif d'une revue, et, lorsque la revue eut cent représentations, un dîner fut fondé par les auteurs, les artistes et les directeurs du théâtre, chez l'ami Lequien. Ce dîner existe encore, mais l'auteur ne compte plus parmi les convives. Le pauvre Gille est mort aussi.. Dans un accès de fièvre chaude, il s'est jeté par la fenêtre de sa mansarde dans la rue.

Que de contrastes dans la légende du cabaret de la chaussée des Martyrs.

Le dîner des *petits agneaux* n'est pas le seul qui mette le feu aux fourneaux de la Boule-Noire. Le Vaudeville a imité les Variétés, et l'Ecole lyrique de la Tour-d'Auvergne a imité le Vaudeville. Le dîner des artistes du Vaudeville s'appelle la *Gousse* (d'ail sans doute). La Société de Sainte-Anne, composée de menuisiers, une société de lithographes, tiennent également leurs assises dans la grande salle du premier étage. Les *Bouffes-tout*, bande joyeuse de jeunes gens de Montmartre, viennent « bouffer » les entrecôtes de l'endroit. Mais les plus beaux dîners, les plus plantureux, les plus splendides, sont ceux des Auvergnats. Pas un mariage dans la colonie auvergnate de Paris ne se célèbre ailleurs qu'à la Boule-Noire.

– Nous sommes quarante. Qu'on nous serve trois cents bouteilles et des gigots à proportion. Nous mangerons jusqu'à minuit. Ensuite nous danserons jusqu'au jour, et, pour nous rafraîchir, nous boirons une tonne de vin chaud. Ensuite, pour nous reposer, nous nous remettrons à table.

Un ménétrier joue de la musette et le plancher est ébranlé.

Les successeurs de Lequien, les frères Matte, ont fait repeindre la façade dans un ton clair. Celui des frères Matte qui dirige la maison a élevé le cabaret de Montmartre à la hauteur d'un restaurant des Champs-Élysées. Gentleman vêtu de noir, il va d'une table à l'autre, calme et parlant sans élever la voix. Ce Matte était l'ami de Billandon, et c'est chez lui que le mercier voulut conduire ses amis Peakok et Valentin le soir de la grande hausse.

– Nous dînerons à la *Boule-Noire*. C'est un bon endroit. Le propriétaire me connaît.

Les trois amis ne dînaient plus chez eux.

Par ces chaleurs, l'odeur du fourneau n'était pas supportable, et ces dames auraient été trop bêtes de s'asphyxier !

Pélagie gardait la loge. Billandon fermait sa boutique. Quant à M. Peakok, son sénateur pouvait en prendre son parti, ce n'était pas lui qui moisirait sous la livrée.

Jacquot, bourré de friandises en attendant le perchoir d'or que lui promettait tous les jours. M. Valentin, accueillait les attentions de son maître par un hochement de tête et par un mouvement du bec de droite à

gauche et de gauche à droite dont M. Valentin ne laissait pas que d'être inquiet.

– Qu'est-ce que tu as, mon vieux, à remuer ainsi le bec comme si tu disais : « Non ? » Tu n'es pas content ? Non ? Je le vois bien. Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi tu n'es pas content. Nos affaires vont très-bien. Hier, le Crédit des Provinces basques a encore monté de 100 francs. Ton maître gagne beaucoup d'argent. Non ? Je t'assure que si. Demande à Billandon, si tu ne me crois pas. Tu 'ne veux pas. Je te sais gré de te fier à ma parole. Mais tu me fais beaucoup de peine en te montrant si froid. Tu as quelque chose, je le sens bien. Enfin, j'attendrai que tu sois décidé à parler pour le savoir. Il faut que j'aille à la Bourse. Pardonne-moi de te quitter.

M. Matte vint à la rencontre de Billandon, auquel il serra la main.!

– Mesdames, dit-il en saluant, je vous ai placées dans une salle au premier, dont les fenêtres donnent sur le jardin. Vous aurez de l'air et vous serez chez vous.

Pendant que madame Billandon et madame Valentin quittaient leurs chapeaux, le mercier inspectait le couvert.

– Matte a mis le surtout, comme pour les noces et les repas de corps ! Et le menu écrit ! Chacun a le sien. J'espère que vous ne direz plus que j'ai eu tort de vous amener ici.

Peakok, en effet, avait proposé de dîner chez Ledoyen, aux Champs-Élysées, d'où l'on voit passer les équipages, et M. Valentin chez Leblond, au pavillon d'Armenonville, afin de jouir de la verdure. Mais Billandon n'était pas de ces bêtes à laine que l'on conduit où l'on veut. Il en avait assez des grands restaurants, où l'on est servi par des garçons de passage qui ont l'air de vous regarder du haut de leur grandeur, tandis qu'Alexandre et Hippolyte, à la Boule-Noire, connaissaient les clients. Quand on veut bien dîner, tranquillement, entre soi, il n'y a encore que ces vieilles maisons ! Matte avait une cave dont Peakok dirait des nouvelles quand il en aurait tâté. Enfin, comme il offrait, il avait tenu bon.

A sept heures précises, on se mit à table.

– Partout on nous aurait fait attendre une heure, dit le mercier.

Le dîner, commandé le matin, plut à ces dames par l'ordonnance du service et le choix des mets.

– C’est tout à fait selon l’étiquette ! dit madame Valentin.

– Et c’est excellent ! ajouta madame Billandon.

Au relevé de poisson : saumon, sauce hollandaise, succédaient deux entrées : filet aux champignons et canard aux olives. Ensuite venaient les asperges à la sauce et les petits-pois, au sucre. Le rôti se composait de deux poulets fins, et une charlotte russe précédait le dessert, dont la pièce principale était un nougat aux choux glacés. Les choux formaient le soubassement de l’édifice, et le nougat, au-dessus, massif d’abord, se terminait ensuite par une plateforme ornée de colonnes sur lesquelles s’appuyait un toit dont une fleur formait le pignon.

– Ces colonnes, dit M. Peakok, me font penser à celles de la Bourse.

– Rien de plus vrai, dit M. Valentin. C’est Billandon qui aura eu cette idée.

– C’est vrai, mon gros, que tu as commandé le nougat ? demanda madame Billandon.

– Non, répondit-il modestement. Mais enfin j’ai donné mon avis.

– Ne bois pas trop, dit madame Valentin à son mari. Tout à l’heure nous aurons besoin de tout notre sang-froid.

– Ah ! bah ! s’écria Billandon.

– Moi, dit Peakok, plus je bois, plus j’y vois clair.

Cependant ils étaient moins gais que quinze jours auparavant, rue de Lisbonne. Par moments, la conversation tombait, et, lorsqu’une des femmes essayait de la ranimer par quelque réflexion à haute voix, tous avaient l’air de se réveiller en sursaut. On attendait quelque chose.

Quand M. Matte, à la fin du dîner, vint recevoir les félicitations des convives, on le pria de trinquer, mais on ne l’invita pas à s’asseoir.

– Mon cher ami, lui dit Billandon, quand le café sera servi, vous direz à vos garçons de ne pas nous déranger, car nous avons à parler d’affaires sérieuses.

– Compris ! dit M. Matte d’un air d’entente. Ces dames n’ont besoin de rien ? En tout cas, vous n’auriez qu’à sonner.

Il se retira.

M. Peakok prit alors un carnet qu’il posa devant lui.

– Après le café, Peakok !

– Sans doute ; mais vous voyez que je suis en règle.

– Oui, oui.

Le café versé, madame Valentin alla pousser le petit verrou de la porte. Des voix montaient du jardin. Madame Billandon ferma la fenêtre.

M. Peakok ouvrit le carnet.

– Voici d’abord notre compte de la dernière liquidation, dit-il en montrant un papier plié en quatre. Depuis, j’ai noté jour par jour nos ordres et les avis de notre agent de change nous indiquant le cours auquel ils ont été exécutés. Tout à l’heure j’ai ajouté la plus-value d’aujourd’hui à la colonne de nos bénéfices, et j’ai fait le relevé du compte de chacun.

Il tira d’autres papiers du carnet.

– *Primo*, compte Valentin. *Secundo*, compte Pélagie (j’ai laissé le nom de famille en blanc, car je ne le sais pas, les opérations ayant été faites sous le nom de son oncle). *Tertio*, compte Billandon. *Quarto* enfin, mon compte à moi. Vous pouvez lire.

– Cent vingt mille deux cent... dit M. Valentin.

– Oh ! laissez les rompus de côté, dit Peakok. Le chiffre rond ! Nous disons : Valentin, cent vingt mille francs,

– Cent vingt mille aussi ! s’écria Billandon.

– Et Pélagie ?

– Vingt mille.

– Et moi, mes amis, deux cent quarante. Si vous voulez additionner ?...

– Je n’ai pas mon crayon, dit M. Valentin.

– Oh ! nos doigts suffisent. Cent vingt et cent vingt, deux cent quarante. Deux cent quarante et deux cent quarante, quatre cent quatre-vingts. Quatre cent quatre vingts et vingt, cinq cents. C’est aussi limpide qu’il y a quinze jours chez vous, après dîner. Seulement.

– Seulement.

– Seulement, aujourd’hui, nous avons les cinq cent mille francs.

– C’est vrai ! dirent-ils d’une seule voix.

– Moi, je voudrais les voir ! dit madame Billandon.

– Et moi, je voudrais les tenir ! dit madame Valentin.

Les hommes se regardèrent.

– Pour cela, dit M. Peakok, il n’y a qu’à réaliser. Nous pouvons vendre au premier cours de la Bourse de demain, et le 5 du mois prochain nous toucherons notre argent.

– C’est évident, dit Billandon.

– Oui, c’est évident, ajouta M. Valentin.

– C’est évident, répétèrent les femmes. Vendons.

– Vendons.

– Vendons, je le veux bien. Mais si la hausse continue ?

Personne ne répondit à Peakok.

– Du train dont le Crédit basque allait aujourd’hui, reprit-il, il ne me paraît pas disposé à s’arrêter de sitôt. Si demain, après que nous aurons donné l’ordre de vendre, il allait monter encore de 50 francs, de 100 francs, de 200 francs, nous serions drôlement refaits, mes amis !

– Mieux vaut être refait comme ça que risquer de reperdre !

– Eh ! on ne reperd pas ! On suit la série, et on attend. Tant que la série est à la hausse, c’est bien ; on reste acheteur ou on le devient. Mais que la baisse arrive, dès le premier jour, vlan ! on vend. Il n’y a rien de pressé jusque-là.

– Peut-être, en effet, dit M. Valentin, nous hâtons-nous un peu.

– C’est mon avis, dit Billandon.

Peakok, ayant demandé aux dames la permission de fumer, se renversa sur sa chaise, et, après avoir tiré trois ou quatre énormes bouffées, au milieu d’un silence général :

– J’ai réfléchi, dit-il. Douze mille francs de rente ne me suffiraient pas. J’aime trop les chevaux, et, puisqu’il s’agit de satisfaire mes goûts, n’est-ce pas, eh bien, il m’en faudrait deux, un j de selle que je monterais le matin, et un autre que je mettrais au cabriolet dans l’après-midi. Je maquignonnerais un peu. Enfin, c’est vingt-quatre mille francs de rente que je voudrais.

– Moi, dit Billandon, quatre-vingt mille francs de plus feraient mon affaire. J’ai trouvé pour ce prix une propriété où il y a une pièce d’eau et une charmille. C’est princier. Seulement, vous comprenez bien qu’une femme de ménage ne nous suffirait plus et que nous n’aurions pas trop de tous nos revenus pour tenir la maison. Dites, Peakok, le Crédit basque

n'aurait pas besoin de monter beaucoup pour me donner ces quatre-vingt mille francs.

– Non, certes.

– Mon Dieu ! puisque nous sommes entre nous, dit M. Valentin, en tenant les yeux baissés sur la nappe, je ne vous cacherais pas que moi aussi j'ai fait mon petit rêve. Je voudrais, à Paris, dans le quartier que j'ai choisi, trouver un rez-de-chaussée avec jardin. J'aime les arbres, à cause des oiseaux. D'autre part, ajouta-t-il en regardant sa femme, Pélagie est ta nièce, elle ne peut plus épouser le premier venu.

– Valentin ! dit la petite femme noire touchée.

Et elle continua à demi-voix :

– Si l'on était sûr de gagner ?...

Ils avaient rapproché leurs chaises de celle de Peakok, et ils le pressaient de donner un avis.

– Il faut pourtant vous décider, messieurs, disaient les femmes.

– Oui, oui. :

Peakok, flatté, continuait à fumer.

Tout à coup il jeta son cigare.

– Pour ma part, dit-il, je ne vends pas !

Mouvement général.

– Mais je ne veux pas vous influencer. Moi, je suis garçon, libre, je ne dépends de personne, tandis que vous.

– Tandis que nous.

– Vous avez vos femmes, qui sont d'avis de s'en tenir là.

– Je n'ai pas dit cela ! dit madame Valentin.

– Ni moi ! dit madame Billandon.

– Seulement, nous vous demandions conseil.

– Parce que nous avons confiance dans votre jugement.

– Nous pourrions attendre un jour, dit timidement M. Valentin.

– Un jour ou deux, dit Billandon.

– Seulement, il reste entendu qu'au premier mouvement de baisse, crac !

– Nous vendons !

– Quitte à gagner un peu moins !

– C'est cela. Mimi, qu'en dis-tu ?

– Tu sais bien, mon Coco, que je ne t’ai jamais contrarié.

– Et toi, petite mère ?

– Mon chéri, tout ce que tu voudras.

On dit ue la richesse resserre le cœur, qu’elle jette l’inquiétude dans l’esprit et qu’elle apporte la discorde dans les ménages. Ici, rien de pareil. Etait-ce effet heureux du bourgogn de M. Matte, influence bienfaisante des conseils de M. Peakok, ivresse des espérances partagées ? Mais l’entente était complète, et l’on n’échangeait que des sourires.

« Nous ne vendons plus ! »

Les murailles avaient disparu, et nos cinq joueurs, dans le vide éclairé par une lumière douce, voyaient se dessiner vaguement leurs rêves : attelages, volières, jardins, pièces d’eau, charmilles, desserts sur des nappes blanches, robes et dentelles dans des armoires, les montagnes, la mer, Pélagie avec une couronne de fleurs d’oranger marchant à l’autel, et même des formes féminines pour ces scélérats de Peakok et de Billandon, et, remplissant les intervalles à droite et à gauche, partout, une pluie de billets de banque et de pièces d’or.

Leurs yeux brillaient, leurs lèvres remuaient ; mais ils gardaient le silence de l’extase.

M. Peakok, automatiquement, alluma un nouveau cigare, dont la fumée fit tousser une de ces dames. Le charme était rompu.

– Onze heures ! dit M. Valentin en tirant sa montre.

– Je propose une promenade en voiture découverte, dit Peakok.

– Y pensez-vous ? s’écria madame Valentin. Et nos locataires ?

Ce mot « locataires » amena une hilarité générale.

– Locataires ! locataires ! répétait Peakok en montrant ses dents.

– Je n’oublierai jamais, dit gravement M. Yalentin, que c’est à l’un de mes locataires que nous devons notre fortune. Je propose que nous buvions un verre de *fine* à sa santé.

– Accordé ! dit Billandon.

M. Peakok sonna.

Quand ils furent servis :

– A la santé de M. le comte de Gondie ! dit M Valentin.

– A sa santé !

– *Et Vive Henri IV !*

– Soit ! *Vive Henri IV !* répéta Billandon ; 'est le seul Bourbon qui ait aimé le peuple.

Madame Billandon et madame Valentin mettaient leurs chapeaux devant la glace et se rouvaient embellies.

IV

La « petite fête » de M. Brünner avait amené de Paris à Boulogne douze cents invités, qui tous jetaient en arrivant le même cri d'admiration.

Les lanternes chinoises en soie transparente d'un bleu pâle ou d'un rose tendre, à demi cachées dans le feuillage, éclairaient les jardins d'une lueur mystérieuse. Les bassins et les – allées avaient des bordures de verres de couleur, et, par intervalles, des feux de bengale dans l'éloignement illuminaient les massifs, dont les découpures noires se détachaient sur la limpidité bleuâtre de l'horizon.

Au-dessus du perron, dans une lumière éclatante, apparaissaient les ors, les glaces, les cristaux, les statues de marbre d'une immense galerie, et, devant ce flamboiement, les jardins, quoique éclairés, semblaient plongés dans l'ombre. Les sons d'un orchestre invisible, affaiblis par la distance, venaient mourir dans la profondeur des allées. Involontairement, les promeneurs parlaient à voix basse. Il y avait chez eux comme un recueillement de volupté, produit par la musique lointaine, l'air tiède et la nuit.

A l'entrée de la galerie, du côté opposé, Moïse Brünner, haut cravaté, serré dans son habit, recevait les invités, accueillant avec le même sourire les membres de la famille impériale, les ambassadeurs, les généraux, les banquiers, les sommités du monde élégant. C'était autour de lui un fourmillement de diamants, de plaques, d'uniformes, de fracs noirs et d'épaules nues.

Les hommes premiers par le titre, le rang ou le talent, saluaient dans le petit juif, le premier par l'argent, leur pair. Les femmes les mieux nées, les plus haut placées et les plus belles, admiraient la beauté de Noémi

rehaussée par la splendeur d'une des trois plus grandes fortunes de l'Europe.

Aux abords de la cour, aux portes des jardins, contre les barreaux des grilles, le long des avenues, se pressait la foule des curieux, depuis le petit employé qui revient le soir, de Paris, dîner en famille dans la banlieue, jusqu'à l'ouvrier qui en part à l'aube, son pain sous le bras, depuis le boutiquier de la rue jusqu'au marinier de la rive, depuis le paysan du champ voisin jusqu'au domestique de la maison voisine. Combien, parmi ceux qui se trouvaient là, avaient travaillé et économisé pendant vingt ans pour acheter des actions ou des obligations des chemins de fer dalmates, du Crédit des Provinces basques, d'une des vingt entreprises que Moïse Brünner avait créées, ou qu'il couvrait de l'autorité de son nom ? Ce peuple de curieux assistant au défilé des princes, des millionnaires, des savants et des artistes, représentait l'élément « sujets » qui se tient à distance, qui admire, et qui paye les frais de la monarchie. Nathan Miclo, un peu en arrière de son maître, regardait entrer les duchesses. Là-bas, sur le Danube, dans leurs faubourgs misérables, au fond de leurs boutiques, les juifs étaient encore des persécutés. Mais en pleine civilisation, à côté des trônes, dans les capitales, ils étaient rois.

Vers dix heures, tout le monde était arrivé. Moïse Brünner, entouré des derniers venus, quitta la galerie pour descendre à son tour dans les jardins. Au bas du perron, il se trouva au milieu d'un groupe composé de ses fidèles : M. Chéri-Tuffet, qui jouissait de la tiédeur de l'air, M. le duc de Saint-Yvoire qui parlait affaires avec M. Bissch, le général Vandière qui regardait les couples tourner dans les allées, autour des pièces d'eau, en attendant qu'une promeneuse isolée lui fournît une occasion d'offrir son bras, Albert Desroches, distrait, les yeux inquiets, cherchant quelqu'un. Noémi passa, au bras d'un ministre étranger, fit un signe d'amitié à son père. Albert Desroches cessa de chercher. A quelques pas derrière ? le diplomate et la jeune fille, Etienne de Gondie s'avancait vers le groupe. Comme au cercle, M. Brünner fit un pas vers lui, la main tendue.

– Venez donc, mon cher ami.

Nathan Miclo, qui descendait les marches, s'arrêta stupéfait.

– Vous connaissez ces messieurs, dit le banquier en montrant Vandière, Desroches, le duc de Saint-Yvaire et M. Bissch. Mais je tiens à vous présenter à notre patriarche, ajouta-t-il en se tournant vers M. Chéri-Tuffet. M. le comte de Gondie, une des colonnes du Crédit basque. M. de Gondie a cru en nous. Nous sommes ses obligés !

M. Chéri-Tuffet prit la main du jeune homme dans ses deux mains et la serra comme un père serre celle de son fils.

– Vous avez eu de grands succès à la Bourse, monsieur ! J’espère que vous ne vous en tiendrez pas là. Vous ferez comme M. le duc de Saint-Yvaire, comme tant des vôtres. Vous viendrez à nous, et vous serez bien reçu.

– Je vous remercie, monsieur, dit Gondie en dégageant sa main.

En ce moment une grande lueur envahit une pièce d’eau, qui apparut subitement embrasée.

– Je vais jouir de votre fête, dit-Etienne à M. Brünner en prenant congé de lui.

– A bientôt ! dit le banquier avec un signe d’amitié.

Gondie s’éloigna lentement. Mais à quelque distance il pressa le pas. Albert Desroches s’était détaché en même temps du groupe et le suivait de loin, mais sans le perdre de vue.

Etienne allait, interrogeant les allées du regard, saluant sans s’arrêter) es femmes de sa connaissance, répondant par-dessus l’épaule aux hommes qui lui adressaient la parole en passant. Il fit ainsi le tour entier des pelouses, puis il s’arrêta et recommença sa promenade en sens inverse. Un groupe de jeunes femmes lui barra le chemin. Au delà de ce groupe, il aperçut Noémi. Sans doute elle l’avait vu de même, car elle quitta sans affectation le bras de son cavalier pour prendre celui d’une des femmes. Gondie, abandonnant l’allée, se mit à marcher sur la pelouse en dehors des lumières.

Tout à coup, les mots : « Silence ! écoutez ! » arrêtaient les promeneurs. Il y eut un murmure de surprise suivi d’une attention générale. Toutes les têtes se levèrent. Sur un balcon, au dernier étage de la villa, deux artistes des Italiens chantaient le *Miserere* du *Trovatore*. Ce chant venant d’en haut, l’heure, l’inattendu, l’obscurité, produisirent un double effet de saisissement et de charme. Chacun oubliait ses voisins. Noémi put, sans être aperçue,

sortir du cercle qui l'entourait et s'éloigner dans la direction d'un massif, à une petite distance. A l'entrée de ce massif, trois énormes troncs d'arbres rapprochés formaient une sorte de muraille. Gondie s'approcha de Noémi, lui offrit son bras, disparut avec elle derrière les arbres.

Albert Desroches prit la même direction, sans empressement, en promeneur qui rêve aux étoiles.

Le gazon assourdissait ses pas. Il entendit ces mots : « Ma chère fiancée, ma femme ! » puis, après un silence, une voix émue qui disait : « Etienne ! » et le bruit d'un baiser.

Il n'eut que le temps de s'effacer derrière un arbre. Noémi, au bras de M. de Gondie, revenait à l'allée.

Albert demeura à la même place, retenu par la honte.

Pourquoi avait-il suivi Gondie ? Parce qu'il en était jaloux, parce qu'il se rappelait ce mot d'Emma des Orthies : « J'aime, mais je briserai mon amour le jour où je croirai, n'être plus aimée », parce que l'instinct des amoureux les pousse à observer leur rival afin de trouver une arme contre lui, et qu'il avait pensé qu'Etienne dans cette fête lui fournirait cette arme ! Maintenant il l'avait. S'en servirait-il ?

« Ce Gondie ! Quel charme possédait donc cet aventurier pour être aimé ainsi ? Cette jeune fille pure, radieuse, riche à millions, risquait sa réputation pour l'appeler Etienne derrière un arbre et pour en recevoir un baiser. Il lui disait : « Ma femme ! » Et il était aimé d'Emma, et cette dernière aussi aurait tout sacrifié pour lui ! »

Souffrance étrange, et pourtant dans la nature, Albert s'irritait de ce qu'un homme assez privilégié pour être aimé d'Emma pût en aimer une autre.

Que ferait-il de ce secret qu'il avait surpris ?

S'il quittait le bal, s'il allait frapper à la porte d'Emma des Orthies, s'il la réveillait pour lui apprendre la trahison de Gondie ? Mais les femmes en pareil cas courent après l'homme qui les quitte. Oui, les femmes ordinaires. Mais Emma des Orthies n'était pas de celles-là. « Le jour où je ne serai plus aimée, je briserai mon amour ! »

– J'attendrai à demain pour prendre un parti !

Albert rentra dans le cercle éclairé du jardin.

Il ne revit pas Noémi. Gondie auprès de Moïse Brünner, causait et riait, paraissait heureux. Le juif, en l'écoutant, regardait de loin la foule des chrétiens donner l'assaut à son buffet.

V

Le lendemain de la fête de M. Brünner, Emma des Orthies avait à dîner son académicien, son sénateur, son général, son fils de ministre et son sculpteur. Lorsqu'ils arrivèrent, la maîtresse de la maison n'était pas au salon pour les recevoir. Joseph interrogé répondit que Madame se trouvait dans sa bibliothèque avec M. Lévy. Probablement l'histoire des langues sémitiques n'entraînait pour rien dans ce tête-à-tête, quoique le visiteur fût Hébreu. Au premier coup de cloche, Emma descendit avec son agent de change. Elle s'excusa gracieusement, s'étonna tout haut de ne pas voir Gondie. On se mit à table.

– Racontez-moi la soirée d'hier, dit Emma au sculpteur,

– C'était une fête d'été, pareille à toutes les fêtes d'été. Des lumières, de la musique, des robes blanches entre les arbres. Une surprise originale : à minuit, on a chanté le *Miserere* du *Trouvère* sur le balcon. A ce moment, je suis parti. Il paraît qu'on a dansé jusqu'au matin.

– Qui y avait-il ?

– Tout le monde. Je veux dire tout le monde que vous connaissez. M. de Gondie précisément, dont vous demandiez des nouvelles. C'est l'homme à la mode. Il s'est tenu pendant une heure à côté du maître de la maison.

Emma se tourna vers le général Vandière.

– J'ai cru que M. de Gondie connaissait à peine M. Brünner.

– En effet. Mais ils se sont rencontrés au cercle il y a quelques jours. Ils ont causé longuement, et j'ai entendu Brünner qui invitait de vive voix Gondie à venir à sa fête. Maintenant ils sont tout à fait bien ensemble. Hier, notre ami a donné le bras à mademoiselle Noémi Brünner.

Albert Desroches fit un mouvement.

– On dit que mademoiselle Brünner est très-belle.

– Très-belle !... dit le sculpteur.

– Les Juifs, dit l'académicien, quoique souvent dégradés par leur contact avec les autres peuples, ont gardé dans leurs tribus des filons où s'est conservé intact le type de la beauté asiatique. Les Juives sont ou tout à fait laides, ou complètement belles. Elles présentent alors le magnifique caractère des figures arméniennes et réunissent les trente perfections décrites en vers persans sculptés, dit-on, dans le sérail.

– Mademoiselle Brünner, dit le sénateur, est fille unique. C'est la plus riche héritière de l'Europe.

Emma s'adressa à Albert Desroches :

– Vous avez quelque chose à dire que vous ne dites pas ?

– Moi, rien, je vous demande pardon.

– Alors je m'étais trompée. C'est un effet de votre éloquence : on s'attend toujours à vous entendre parler.

Le dîner continua.

A dix reprises, Emma fit revenir dans la conversation le nom de Gondie, regardant chaque fois Desroches. Mais toujours elle trouvait un visage fermé. Elle finit par prendre un air triste, profondément mélancolique. Si on lui adressait une question, elle semblait s'éveiller en sursaut, s'excusait en souriant, et répondait en trois mots, comme si elle eût été pressée de retourner à ses pensées.

« Qu'a donc Emma ? » se demandaient ses amis. Albert souffrait, se disant que Gondie était la cause de cette préoccupation.

Lorsque vint le moment des promenades dans le jardin, elle prit successivement le bras de tous ses invités avant celui d'Albert. Ce dernier était au supplice. Enfin elle vint à lui, et l'entraîna du côté de la cour.

– Joseph, dit-elle en appelant son valet de chambre, vous allez monter à cheval. Vous irez à Paris, chez M. de Gondie. S'il n'est pas chez lui, vous irez au cercle. Vous lui direz que je l'attends, que je veux le voir ce soir.

– Adieu ! dit brusquement Albert.

– Pourquoi me dire adieu, puisque vous ne partez pas ?

– Je ne veux pas revoir cet homme ici.

– Pourquoi ?

– Votre amour pour lui me révolte.

– Pourquoi ?

– Il est indigne de vous.

– Pourquoi ?

Albert Desroches ne répondit pas cette fois à la question d'Emma.

– Vous voyez, reprit-elle, que vous avez quelque chose à me dire ! Albert, ne maillons pas. Vous vous taisez par discrétion, par générosité, mettons par délicatesse. Est-ce que, si vous m'aimiez comme vous le dites, cette délicatesse tiendrait une minute contre votre amour ? Il s'agit de mon intérêt, de mon avenir, de mon honneur de femme, de ma vie qui est en jeu. La conduite d'Etienne, sa présence à cette fête hier, son absence d'ici ce soir, votre silence, tout me prouve que j'avais raison en vous disant que peut-être bientôt j'aurais besoin d'un ami.

Elle lui jeta un de ces regards qui changent les braves en lâches :

– Je comptais sur vous.

– Vous savez bien que je vous appartiens ! dit-il.

– Je ne le sais plus. Je ne sais plus rien. Mais je saurai. Je ne vous interroge plus. Ne parlez pas. Gondie viendra ce soir. A quelle heure ? je n'en sais rien, mais il viendra. Il par-' lera., lui. Il me dira ce que je veux savoir. Au besoin, j'irai le trouver. Je veux le voir. Je l'aime !...

– Eh bien ! dit Desroches, donnez à Joseph, l'ordre de ne pas partir.

– Ah ! s'écria-t-elle, je vous retrouve ! Joseph, vous attendrez.

Elle l'entraîna sous les arbres.

Alors, le jeune homme lui dit tout, le hasard de sa rencontre avec Gondie quelques jours auparavant, la femme entrevue à l'extrémité d'une allée. Il ne savait pas quelle était cette femme, mais le soir de la fête il l'avait appris...

Il s'arrêta.

– Tout, tout, dites-moi bien tout !

Elle lui tenait les mains, se serrait contre lui comme si elle eût voulu chercher un refuge à l'abri de sa force.

Il continua, raconta la scène entre Etienne et Noémi.

– Regardez-moi ! dit Emma, quand il eut terminé.

Il vit dans ses yeux un feu qui brûlait les larmes.

– Oh ! je suis brave ! dit-elle.

Elle ajouta :

– Vous m’avez promis de m’aider à souffrir...

– Alors, reprit-il, Gondie ?...

– Ne m’interrogez pas. Ne me demandez rien. Je ne sais pas encore ce que je ferai. On ne se décide pas ainsi, tout de suite, en une minute, après un pareil coup. Si je pars, n’essayez pas de me suivre. Je reviendrai, je vous le promets. Je vous écrirai. Surtout ayez confiance. Et... tâchez de les emmener vite, je vous en prie.

– Vous voulez aller à Paris, le voir !

– Oh ! pour cela, je vous jure que non. Je vous le jure, entendez-moi bien !

Lorsque Emma se trouva seule, elle appela sa femme de chambre, ses domestiques.

– Je pars demain, dit-elle. Vous venez avec moi. Probablement, mon absence sera longue. Mettez donc tout en ordre dans la maison. Vous passerez la nuit, s’il le faut.

En entrant dans sa chambre, elle s’arrêta devant une glace, souleva les bandeaux de ses clieveux, se regarda les tempes découvertes, rit amèrement.

– Comtesse de Gondie ! murmura-t-elle.

Puis :

– Ingrat ! Imbécile !

Elle prit dans son secrétaire une liasse de lettres, en parcourut quelques-unes, les remit avec les autres, demeura un instant hésitante.

Elle sonna.

– Marthe ! Trouvez-moi un carton à rubans, le plus petit possible... C’est bien, je vous remercie.

Personne ne dormit dans la maison. Dès le matin, Emma, en costume de voyage, enveloppée dans un châle, le visage caché par une épaisse voilette, sortit après avoir commandé à Joseph d’atteler.

VI

Gondie, en arrivant au rendez-vous habituel, trouva Noémi qui attendait. Il fit un geste de surprise heureuse.

– Suis-je en retard ? s'écria-t-il gaiement.

– Non, mais j'avais hâte de vous voir, Etienne. Tout à l'heure on m'a apporté un carton. J'ai cru à une attention de mon père, à l'erreur d'un fournisseur, à un oubli de ma part. J'ai reçu ce carton et je l'ai ouvert. Il contenait des lettres.

– Des lettres !

– Oui, des lettres de vous, Etienne, à une femme. Des lettres d'amour. J'en ai lu une seule.

Elle tendit un petit paquet à Gondie.

– Les voici. J'ai souffert, mais je n'ai pas douté de vous.

Brutalement, il défit le paquet, prit une des lettres, retint un cri :

– Emma !

– Quelle est cette femme ? demanda Noémi.

– Oh ! dit Gondie en s'inclinant, ne parlons pas d'elle. Son nom ne doit pas même être prononcé devant vous. Il me semblerait que je porte atteinte à mon adoration, si jamais je vous entretenais de ces choses. Oui, j'ai mal vécu ; oui, dans le passé, il m'est arrivé de croire que j'aimais. Malheureux ! Je ne soupçonnais même pas ce que c'est que l'amour. C'est vous qui me l'avez révélé, vous seule, vous, toute beauté et toute pureté. Ce qu'il y a dans ces lettres, je ne me le rappelle plus. Vous avez bien fait de ne pas les lire. Est-ce que cela existe ? Est-ce qu'il existe quelque chose en dehors de vous ?...

– Je vous crois, Etienne, je vous l’ai dit. Mais vos paroles m’ont fait du bien. Oui, je sais que vous m’aimez, ’ et si j’ai souffert en lisant cette lettre c’est que, dans l’exigence de ma tendresse, je voudrais que tout de vous fût à moi, le passé comme le reste. Vous avez raï son, je ne dois rien savoir. Je ne demande plus rien. Qu’avez-vous, mon ami ?

– Ange ! En vous écoutant, je devrais être dans le ciel. Et malgré moi je suis inquiet. Ce qu’on tente aujourd’hui, ce qui échoue, demain on le tentera encore : on veut nous séparer.

– Oh ! dit-elle, vous savez bien que c’est impossible !

Il ne répondit pas.

– Que craignez-vous ?

– De vous, rien, Noémi. Pour vous, tout. Je crains que votre réputation ne soit compromise, votre père averti, votre repos troublé.

– Je n’avais pas pensé à cela, dit-elle.

– L’ennemi qui a surpris notre secret, qui vous a envoyé ces lettres, ne s’arrêtera pas. Et quand je dis l’ennemi, qui sait si je n’en ai qu’un ? Quand il s’agit de vous, j’ai peur de tout, je tremble. Je ne veux pas que par moi vous éprouviez une douleur. Surtout, oh ! surtout je ne veux pas qu’une rougeur passe sur votre front !

– Je ne rougis pas, dit-elle. Si l’on prévient mon père, je lui avouerai tout. Il y a longtemps que vous n’avez vu cette femme ?

– Je vous jure que je ne la reverrai plus.

– Vous la voyez donc encore ?

Il se tut. Mais presque aussitôt :

– Ah ! dit-il, je veux rester à votre hauteur. Je viens d’avoir une mauvaise pensée, Noémi. Pour vous épargner une souffrance, j’ai été tenté de vous mentir, comme si jamais une ombre entre nous devait voiler la vérité. Du jour où je vous ai vue, je vous le répète, je n’ai aimé que vous. Pas un battement de mon cœur qui n’ait été pour vous. Pas un projet, pas une espérance, pas un désir où nous n’ayons été deux. Mais le mauvais sujet, l’homme du passé, avait gardé ses habitudes, et j’ai continué à aller chez cette femme comme j’allais au cercle, aux courses, ou en soirée. Son action d’aujourd’hui, la douleur que je vous cause, sont le châtiment de ma conduite. Me pardonneriez-vous ?

– Oui, dit-elle, parce que vous êtes sincère. Mais vous m’avez fait bien du mal, Etienne. Tout à l’heure, je riaais de vos craintes. Vous me parliez du monde, de mon père. Je me sentais forte. Mais je me laisserais aller au désespoir, si jamais je croyais qu’une autre.

– Taisez-vous. Jamais !

– Jamais, n’est-ce pas ?

– Non, jamais.

Elle lui tendit la main :

– A demain.

– A demain, répéta-t-il. Attendez. Et si demain vous ne pouviez pas venir ? Si demain moi-même je ne pouvais me trouver à cette heure, à cette place ?... Ah ! je vous le répète, maintenant j’ai peur de tout. Je veux tout prévoir.

Il regarda autour de lui.

– Convenons d’une chose. Si l’un de nous, un jour, était obligé de manquer au rendez-vous, que l’autre, du moins, trouve une lettre là sous cette pierre, à gauche de la grille. Deux lignes, un mot, vous déguiserez votre écriture, mais je serai rassuré.

– Je le veux bien.

– Que notre pacte de confiance, continua-t-il, demeure entier, inaltérable, au-dessus des événements et des hommes. Je n’aurai pas une pensée, je ne prononcerai pas une parole, je ne ferai pas une démarche qui n’ait pour unique objet notre amour. De votre côté, Noémi, quoi qu’on puisse tenter pour nous séparer, quoi qu’on puisse vous dire, promettez-moi d’attendre pour me juger que vous m’ayez interrogé comme aujourd’hui.

– Avez-vous besoin de ma promesse, Etienne ? Je vous la donne.

– Vous pouvez aller, ma bien-aimée.

Comme elle s’éloignait lentement, en se retournant tous les dix pas, suivant son habitude, Gondie, par association d’idées, la revit trois jours auparavant, lorsqu’elle s’enfuyait en entendant le galop d’un cheval dans le chemin.

– Albert Desroches !

Oui, c’était lui, lui qui avait tout fait, lui la cause de tout. En arrivant chez Emma, il n’avait rien eu de plus pressé que de lui raconter sa rencontre, et

elle, jalouse, avait envoyé les lettres pour se venger. Quoi de plus clair ? Assurément, les choses s'étaient passées ainsi.

Gondie se mit à courir. Cinq minutes après, il sonnait à la porte d'Emma. Il vit les volets fermés, la maison morte. Le jardinier, qui servait de concierge, vint à lui la casquette à la main :

– Monsieur le comte, madame est partie.

– Partie !

– Oui, monsieur le comte, ce matin. Elle a emmené tout le monde, excepté moi. Et il n'est pas probable qu'elle revienne de longtemps, car la cuisinière, mademoiselle Marthe et M. Joseph ont passé la nuit à tout mettre en ordre. Ils ont posé les housses, serré l'argenterie dans les caisses...

– Et madame n'a rien dit ?

– Pardon, monsieur le comte. Elle a dit que si ses amis la demandaient, je leur réponde qu'elle leur écrirait en arrivant.

– En arrivant où ?

– Ah ! ça, monsieur le comte, madame ne me l'a pas dit.

– Elle n'a rien laissé pour moi ?

– Rien, monsieur le comte. Peut-être madame aura-t-elle écrit à monsieur.

– C'est juste, je vous remercie.

Gondie revint à Paris. Une seule pensée le possédait tout entier : Desroches ! Il ne raisonnait pas, n'épiloguait pas, ne se demandait pas si Albert, amoureux fou d'Emma, avait la jalousie pour excuse de sa confidence, si Emma, amoureuse de lui Etienne, dévouée à lui, avait son amour et son dévouement pour excuse de son action. Non. Il voyait deux faits : Albert compromettant Noémi, Emma troublant le repos de Noémi. Tous deux s'étaient mis en travers de sa vie, et le sang des Gondio montagnards l'aveuglait. Il eût cravaché la femme. Il allait tuer l'homme.

D'abord, il passa chez lui. Pas de lettre.

Il se fit conduire chez Desroches. Desroches était sorti.

– Il faut absolument que je voie votre maître ! dit-il au valet de chambre d'Albert.

– Monsieur n'a rien dit en sortant, monsieur le comte. Mais le plus souvent il déjeune à son cercle.

Gondie remonta en voiture :

– Rue Boissy-d’Anglas, au cercle !

Desroches était seul dans la salle à manger.

Gondie marcha sur lui, grandi, féroce, les bras en avant, les doigts écartés, comme pour l’étrangler.

L’autre, le voyant, étendit la main sur la table pour y chercher un couteau.

Gondie sourit avec mépris.

– Monsieur. dit-il.

Sa voix avait de la peine à sortir.

– Il y a deux jours, monsieur, le hasard vous a rendu maître d’un secret. Vous en avez abusé.

– C’est vrai.

– Vous avez compromis une jeune fille qui a droit au respect de tous.

– C’est vrai.

– Ce n’était pas assez. Vous et votre complice avez envoyé mes lettres à cette enfant !

– C’est faux. J’ignore cet envoi. Je l’ignore, sur mon honneur !

– Votre honneur ? répéta Gondie avec un rire insultant.

– Monsieur, je suis à vos ordres, dit Albert.

– C’est bien, monsieur. Tout le reste en effet serait inutile.

– La politique servira de prétexte à notre rencontre. Tout bas on croira que nous nous battons pour madame des Orthies. L’autre nom, dit Albert en s’inclinant, ne sera pas prononcé.

La porte s’ouvrit. Plusieurs membres du cercle entrèrent.

– Nous trouverons des témoins ici, dit Gondie. Monsieur, faisons vite.

– Monsieur, dit Albert, croyez que je suis aussi pressé que vous.

VII

Au point du jour, Gondie, Desroches et leurs témoins, accompagnés d'un chirurgien, prenaient le premier train du chemin de fer du Nord. Vers dix heures, ils descendaient à l'entrée d'un petit bourg de la Belgique.

Il faisait le plus beau temps du monde. Des nuages pareils à des flammes blanches passaient sur l'azur du ciel.

Au-dessous de ces clartés, les maisons de brique trempant dans une boue de houille, les hautes cheminées soufflant leur fumée noire, les fabriques, les masures, toutes les choses humaines apparaissaient sombres et tristes. Les chevaux attelés à de lourdes voitures tiraient avec un effort pénible. Les passants, en blouse ou en veste délabrée, marchaient sans que la curiosité fit retourner leurs têtes pâlies, à l'expression fatiguée. La mine, l'usine, la manufacture, protestaient contre le soleil et le ciel.

– Quel est ce manoir avec une cheminée pareille à une tour ? demanda le docteur à un ouvrier.

– Monsieur, c'est une sucrerie.

– Et cette caserne ?

– Monsieur, c'est une fonderie.

– Et cet hôpital ?

– Monsieur, c'est une filature.

Au détour de la gare, une rue montait la pente d'une côte, en haut de laquelle quelques grands arbres bornaient l'horizon.

– C'est là-bas que nous allons, dit celui des témoins qui connaissait les lieux.

Un instant après, ils se trouvaient au bord d'un canal. Devant eux, un petit pont en pierre grise ; à leur droite, une écluse ; à leur gauche, un peu

plus loin, une écluse encore ; au delà la côte labourée. L'eau tombait des écluses en grandes nappes d'argent sonores et venait grossir le miroir plus sombre du courant. Des bateaux mâtés, à mâts sans voiles, à larges bandes blanches sur la poupe et la proue, stationnaient au milieu du canal, et, parmi les marchandises amoncelées à bord, circulaient des mariniers en vareuses rouges et bleues.

Un de ces bateaux descendait le canal. A son arrière étaient écrits ces mots : *Les-Cinq-Frères-de-Berghem*. Il portait un chargement de charbon. Un homme à grand chapeau de paille rabattu était debout à l'avant. Une femme en casaque de laine brune, au teint hâlé et rougi, tenait la barre. A cheval sur le gouvernail, les pieds croisés, un compagnon enfonçait des clous dans les planches.

L'éclusière sortit d'une maisonnette au bord de l'eau pour remplir sa besogne. C'était une fille de vingt ans, grande, belle, dont la joue venait d'être ouverte par une blessure qui saignait encore, quelque froissement de bois ou de fer. En marchant, elle essuyait le sang avec sa main.

Quand *Les – Cinq – Frères – de – Berghem* eurent franchi la porte de l'écluse, un autre bateau s'avança dans le courant. Le long du chemin de halage, les charretiers, assis sur leurs chevaux, une main posée sur le collier de peluche, criaient et juraient. D'une écluse à l'autre, d'un pont au pont voisin, s'échangeaient des interpellations et des réponses. Des mains s'arrondissaient sur les bouches en manière de porte-voix, et c'était sur toute cette partie du canal un concert de cris, de paroles, de chants, de hennissements, d'avirons et de marteaux. L'eau, tombant des chutes, faisait la basse. Les petits instruments aigus étaient les enfants épars çà et là, jouant aux barres ou à la tape. Debout au milieu d'eux un gabelou fumant sa pipe dans une attitude calme, semblait les surveiller, en attendant que l'heure de l'école succédât à celle de la récréation.

Partout le travail pour la subsistance, la vie active.

A l'exception d'Albert Desroches et du médecin, pas un de ces jeunes gens n'avait lu Rousseau. « Tout homme oisif est un fripon. » Et cependant ces oisifs subissaient l'impression du labeur d'autrui dans ce village des Flandres. Aux causeries vides du trajet avait succédé une sorte de recueillement. Desroches se disait qu'il aurait aimé à diriger une de ces

usines, à dépenser son intelligence dans de grands travaux, à commander à tout un petit peuple de contre-mâîtres et d'ouvriers. Gondie, les yeux fixés sur le bouquet d'arbres où dans quelques minutes il risquerait sa vie, songeait avec amertume que parmi tous les compagnons de sa jeunesse il n'en était pas un auquel il eût pu se confier sans réserve.

La veille, à tout hasard, il avait pris ses dernières dispositions. La moitié de sa fortune revenait de droit à la des Orthies. Mais il répugnait à écrire ce nom dans son testament, et il avait cherché le nom d'un ami auquel il laisserait les deux millions d'Emma, avec charge de les lui remettre. Un seul nom s'était présenté à son esprit, celui d'Albert Desroches. Alors il s'était décidé à écrire le nom d'Emma. Il léguait ses deux millions à lui au village de l'Eure où se trouvaient la grande bâtisse carrée et le bois de hêtres dont il avait parlé à Noémi.

– Vous pouvez passer, messieurs, dit complaisamment le gabelou.

Ils continuèrent à monter la côte, de l'autre côté du canal.

Bientôt ils atteignirent la ligne d'arbres. Un des seconds de Gondie se retourna.

– D'en bas, dit-il, on pourrait nous voir. Allons un peu plus loin.

Ils firent quelques pas, se trouvèrent dans une sorte de clairière.

– Ici nous serons très-bien.

Ils chassèrent du pied quelques pierres qui embarrassaient le terrain ; puis les témoins se réunirent pour choisir les places. Desroches et Gondie se défaisaient de leur habit, relevaient la manche droite de leur chemise. Desroches était très-ferme. Ses lèvres serrées, sa physionomie, son attitude annonçaient une résolution froide. Gondie, au contraire, le sang aux joues, les yeux étincelants, les lèvres écartées, ressemblait à un soldat qui appelle la bataille. Quelque chose d'enflammé et de cruel se voyait sur son visage.

Ils se mirent en garde. Un des seconds engagea les épées.

– Allez, messieurs !

Le combat dura moins de deux minutes. Gondie froissa le fer de son adversaire en parant. Desroches para et fit une feinte pour couper. Gondie para encore, et, en se dégageant trop vivement, il eut le bras traversé au-dessus du poignet. Il resta involontairement fendu. Desroches arriva avec un coup droit, le manqua. Tous jetèrent un cri : il s'était enfoncé.

Vivement Gondie fit un pas en arrière. Les témoins de Desroches reçurent leur ami dans leurs bras. Ils l'étendirent adossé à un arbre. Le chirurgien à genoux se pencha sur lui.

Tous attendaient anxieux. Gondie, immobile à sa place, regardait machinalement le sang couler sur son poignet et sur sa main.

Le chirurgien se releva. Son regard rencontra celui des jeunes gens qui l'entouraient. Ils comprirent et devinrent très-pâles.

– Je vais vous faire un pansement, dit le chirurgien à Gondie.

Etienne prit son bras droit dans sa main gauche et le présenta sans répondre. Il se laissa panser, vêtir, puis ses lèvres remuèrent comme s'il allait parler ; mais il se contenta de saluer de la tête, et s'éloigna rapidement, laissant les autres auprès du cadavre.

VIII

A la même heure, à Paris, l'audience de Moïse Brünner présentait une animation inusitée. Une demi-douzaine d'amis du célèbre banquier, assis dans son cabinet, causaient à demi-voix, pendant qu'il parcourait son courrier et prenait ses notes. La porte s'ouvrit doucement, et M. Chéri-Tuffet avança discrètement la tête. Ses joues semblaient plus roses que d'habitude et ses cheveux plus blancs. Dès le seuil, il se recommandait par un geste et par un sourire. Le geste disait : « Ne vous dérangez pas ! » Et le sourire : « Si je viens ici, ce n'est pas pour affaires, oh ! non ; mais il faisait si beau ce matin que je n'ai pas résisté au désir de sortir de chez moi, et je suis pénétré de cette pensée que ma promenade sera meilleure si je serre, en passant, la main de mon vieil ami ! » Tout cela tenait dans le sourire de M. Chéri-Tuffet, et il y tenait autre chose encore : l'abandon, la confiance, la sérénité, toutes les qualités d'une âme dont le monde n'a pu altérer la pureté native. Tous ceux qui se trouvaient là s'inclinèrent avec respect devant l'ancien ministre, le député, l'administrateur du Crédit des Provinces basques.

– De grâce, messieurs, continuez ! dit-il.

La conversation reprit. Il était question des grands travaux de Paris.

– Ces perpétuels bouleversements de la capitale m'alarment, dit M. Chéri-Tuffet. L'empereur connaît mon dévouement. Personne ne lui rend justice plus que moi. Mais, si je reconnais qu'il fait grand, je ne puis m'empêcher de craindre que M. Haussmann ne fasse trop vite. Voici encore un de mes pauvres immeubles menacés. Quand s'arrêtera-t-on ? Messieurs, messieurs, si j'ai un conseil à vous donner, placez votre argent en valeurs mobilières. La terre et les pierres ne vous rapportent que des déceptions !

– Ah ! dit le due de Saint-Yvoire en entrant, messieurs, vous êtes inquiets comme moi.

Il y eut une protestation générale.

– Inquiets ? Pourquoi inquiets ?

– Mais, dit M. de Saint-Yvoire en baissant la voix, à propos du Crédit basque.

– Le Crédit basque, dit M. Chéri-Tuffet, est une valeur excellente.

– Certainement.

– Pleine de réalités.

– C’est entendu. Cette valeur n’en subit pas moins un arrêt depuis deux jours. Que signifie cet arrêt ? Est-ce le prélude d’une nouvelle hausse, ou le signal d’une baisse ? Je croyais que vous étiez ici pour vous informer de cela.

– Mais non, mais non !

M. Bissch parut, accompagné du baron Bernard.

– Alors M. Bissch ne vient pas pour le Crédit basque ?

– Non ! dit M. Bissch, en jouant l’étonnement comme tous les autres.

– Ni M. le baron Bernard ?

Le beau directeur secoua gravement sa tête vide.

– Non, monsieur le duc.

– Est-ce que nous tenons conseil ? dit une grosse voix.

– Ah ! s’écria M. de Saint-Yvoire. Vandière, au moins, est de mon avis. Il ne nous manque qu’Albert Desroches pour être au complet.

– Desroches ne viendra pas, dit Vandière. Il se bat en ce moment.

– Il se bat ! Avec qui ?

– Avec M. de Gondie.

Moïse Brünner, qui s’était tenu isolé jusque-là, penché sur son bureau, leva la tête. Nathan Miclo, qui se tenait au fond de la pièce, se rapprocha des causeurs.

– Ils sont partis pour la Belgique de matin, continua le général.

– Quelle est la cause du duel ? demanda M. Bissch.

– Pour les journaux, une querelle politique, une discussion tournée à l’aigre. Pour nous, une femme. Vous savez la liaison de Gondie avec la des Orthies. Desroches allait sur ses brisées. Il sera allé trop loin. Tout ce que je

puis vous dire, c'est que j'ai dîné avant-hier chez Emma avec Desroches. On attendait Gondie qui n'est pas venu. Le lendemain, la dame avait disparu et nos jeunes gens se piochaient au cercle. J'ai peur pour Desroches. Ses témoins ont eu tort de prendre l'épée.

Miclo s'était approché tout à fait.

– Mon ami, lui dit M. Chéri-Tuffet, en le faisant asseoir auprès de lui, savez-vous quelque chose sur le Crédit basque ?

– Oui ! dit le duc de Saint-Yvoire.

– Vous êtes de la maison ! ajouta M. Bissch.

Le cercle des petits fauteuils se resserra autour de Miclo.

– Voyons, entre nous, dit Vandière, nous sommes tous acheteurs. Que devons-nous penser de ce calme plat ? Est-ce la baisse ? Que diable ! puisque le hasard nous réunit, ajouta-t-il en riant, éclairons-nous, messieurs !

– Je ne sais rien ! répondit humblement Miclo.

L'audience continuait.

Un agent de change s'approcha du bureau de Moïse Brünner.

– Bonjour, monsieur.

Le banquier prit un papier.

– Achetez-moi cent Basques, dit-il à haute voix. Vous me ferez dire la Bourse.

Tous se regardèrent. Un second agent succéda au premier.

– Bonjour, monsieur. Achetez-moi cent Basques. Faites-moi dire la Bourse.

Ils se levèrent. Troisième agent de change.

– Achetez-moi cent Basques ?

Administrateurs, directeurs, amis, s'unirent dans le même mouvement.

– Au revoir, grand homme ! dit Vandière à Brünner en lui serrant la main.

– Homme de génie !

– Homme infaillible !

Il les regardait d'un air étonné.

– Je n'ai rien dit, rien fait.

Mais ils ne l'ézoutaient plus.

– Le Basque ira à quinze cents ! A dix-huit cents ! A deux mille ! Il ne s'arrêtera pas ! Achetons ! Achetons !

Le général levait les bras et riait tout haut. M. Chéri-Tuffet serrait la taille de M. Bissch.

Quand ils furent sortis, le juif se leva et se mit à marcher à grands pas. Ses lèvres remuaient. Il y avait une flamme de passion dans ses yeux,

Cette flamme s'éteignit. Il revint s'asseoir, reprit sa mine indifférente.

Quelqu'un était entré.

– Bonjour, monsieur Lévy.

C'était son homme de confiance, son agent de change à lui. Il lui dit ce seul mot :

– Vendez !

IX

Pour la première fois depuis qu'elle connaissait Gondie, Noémi l'avait quitté sous une impression de trouble, de malaise, d'inquiétude.

– Je crois en lui comme il croit en moi. Rien ne peut nous désunir. Je devrais être heureuse !

Mais elle se sentait dominée par les événements, entourée d'inconnu. Elle demandait une clarté au raisonnement, n'arrivait qu'à multiplier les suppositions.

– Cette femme qui l'aime, qui a découvert notre secret, qui a tenté de nous désunir, cette femme se retrouvera sans cesse entre nous. Peut-être elle fera tout savoir à mon père. Etienne parlait d'elle avec dédain. Cependant elle est belle, intelligente. La lettre que j'ai lue ne s'adressait pas à une créature vulgaire. J'ai eu tort de ne pas interroger Etienne... Non, je n'ai pas eu tort ! Qu'importe cet accident de son passé en face de l'avenir qui m'appartient tout entier ? Etienne ne la reverra pas, il me l'a juré. Mais elle, elle voudra le revoir. Que se passerait-il entre eux ?

Toute la journée, Noémi fut absorbée par des pensées de cette sorte. Le soir, profitant d'une visite que recevait son père, elle se retira de bonne heure dans sa chambre, mais elle ne put dormir.

Dès que le jour parut, elle descendit dans le parc.

Elle allait, posant tour à tour les pieds dans les bandes de lumière et d'ombre des allées, insensible à la douceur de l'aube, à la fraîcheur de la rosée, aux jeux du soleil dans les taillis encore recouverts du glacié de la nuit. A chaque instant elle tirait sa montre de sa ceinture pour regarder l'heure. Dix fois, elle vint jusqu'à la grille interroger le chemin à travers les

barreaux. Tout à coup : « S'il m'avait écrit ! » Elle se baissa. Il y avait une lettre sous la pierre. Trois lignes au crayon :

« *Pour nous* je suis obligé de m'absenter pendant un jour. Que ma chère fiancée n'ait aucune inquiétude. Il n'y a pas en moi une pensée qui ne soit pour elle. »

– « Obligé de s'absenter ! Pour nous ! » Et le mot *pour nous*, est souligné ! Où est-il allé ? Que fait-il ? « Pas une pensée qui ne soit pour moi ? » Il aura voulu revoir cette femme, et d'avance il cherche à me rassurer ! Mais non, ce n'est pas cela. Hier, Etienne parlait d'ennemis. Je me souviens... Sa voix était devenue dure, et son visage avait pris une expression que je ne connaissais pas. Voilà la cause de son absence. Ces ennemis, il les aura provoqués ; peut-être en ce moment il se bat avec l'un d'eux !...

Elle allait et venait, agitée, et son amour grandissait avec ses craintes.

– C'est évident. Il n'a pas voulu me dire : « Je me bats », et il ne m'a rien dit. Il n'a pas compris que cette incertitude est pire que tout ! Maintenant il faut que je m'informe, que j'apprenne, que je sache !...

Elle s'arrêta.

– Comment savoir ? Si j'allais à Paris. Je dirai à mon père que je viens lui demander à déjeuner. Il sera ravi. Je prendrai madame Weill ; nous irons chez tous les gens de notre connaissance ; j'achèterai les journaux !... Oui, mais Etienne ne me connaîtrait pas s'il ne devinait ce que j'éprouve à cette heure ? S'il déposait une nouvelle lettre sous cette pierre ? Si tout à coup il apparaissait à cette grille ? Il me sait ici ; c'est ici que je dois demeurer, ici que je dois attendre !...

A l'heure du dîner, Nathan Miclo arriva seul de Paris. Moïse Brünner faisait dire à sa fille qu'il était retenu par ses affaires. Il ne pourrait venir à Boulogne que le lendemain.

– Monsieur Nathan, dit Noémi, donnez-moi votre bras.

Le Juif du Danube tressaillit, son visage s'éclaira. D'ordinaire la jeune fille se montrait avec lui réservée jusqu'à la froideur.

Elle l'emmena dans le jardin.

– Je me suis ennuyée toute la journée, dit Noémi. Racontez-moi les nouvelles.

– Je n’en sais que deux. La première, c’est la reprise de hausse du Crédit basque.

Et la seconde ?

– La seconde, c’est le duel de M. Albert Desroches, le fils de l’ancien ministre, avec l’homme à la mode, le grand joueur à la Bourse de ces derniers temps.

– Qui donc ?

– M. de Gondie.

– Ah !

Noémi chancela. Il fut obligé de la soutenir.

– Mademoiselle ! Qu’avez-vous ?

– Rien ! dit-elle en balbutiant. Je vous demande pardon. Continuez.

– Mais c’est tout, dit-il. Ces messieurs sont allés se battre en Belgique, et, à cinq heures, quand j’ai quitté Paris, on ignorait encore l’issue de la rencontre.

– Ah !

– Vous souffrez, mademoiselle. De grâce, permettez que j’appelle.

– Non.

Elle lui fit signe d’avancer un des sièges qui se trouvaient au bord de l’allée.

– Je n’ai besoin que de me reposer un peu. Je me suis levée de grand matin, j’ai couru au soleil. Ce n’est qu’un étourdissement. Me voilà remise. Je vous remercie.

Les yeux de Miclo, attachés sur elle, exprimaient un intérêt si profond qu’elle fut émue.

– Monsieur Nathan, dit Noémi après un instant de silence, vous êtes notre meilleur ami, mon père me l’a dit.

– Pour vous et votre père je souffrirais mille morts. Votre père a sauvé le mien, il protège mes frères et mes sœurs. Quant à vous.

Ses yeux s’agrandirent, un tremblement secoua son corps.

– Eh bien ? dit Noémi.

– Je suis votre esclave. Disposez de moi !

– Oh ! dit-elle en essayant de sourire, je n’ai besoin que d’un ami, et il ne s’agit que d’un désir de jeune fille.

– Parlez !

– Je voudrais savoir le résultat de ce duel.

Nathan pâlit, mais il s'inclina.

– Je retourne à Paris. Aussitôt que j'aurai appris quelque chose, vous me reverrez.

– Merci, dit-elle en lui tendant la main.

Noémi se mit à table, y demeura dix minutes, monta l'escalier qui conduisait à sa chambre, le redescendit, traversa le parc en courant, souleva encore une fois la pierre. Rien. Quand donc cesserait cette angoisse ? Penchée à sa fenêtre, elle écoutait les bruits du dehors, les roulements des voitures, les voix des promeneurs. Que de fois, à cette place, la jeune fille avait senti en elle cette émotion qui naît dans la nuit, comme si les passions humaines devenaient plus violentes à mesure que l'âme est moins distraite par les spectacles extérieurs.

Elle appelait Gondie, et il lui semblait le voir devant elle. Elle baissait la tête sous l'ardeur de son regard, et ses joues devenaient brûlantes. Aujourd'hui, où était-il ? Etendu blessé sur un lit d'auberg ? Mort ? Et Nathan ne revenait pas ! Il reviendrait s'il savait quelque chose !... La nuit se passa dans cette fièvre.

Le matin elle descendit dans la cour pour être la première à voir les gens qui se présenteraient. La cloche de la porte d'entrée retentit avec violence.

– Nathan !

C'était lui en effet. Il tenait un journal à la main.

– Lisez ! dit-il à Noémi en le lui remettant et en lui désignant un passage.

Elle lut avidement.

– Vivant ! Sauvé ! murmura-t-elle.

Elle leva la tête pour remercier Nathan, rencontra son regard, et se sauva en rougissant du côté des jardins.

– A tout à l'heure !

Dès qu'elle fut hors de vue, Noémi relut la bienheureuse nouvelle. Desroches mort ! Elle eut la vision d'une face pâle renversée, d'une chemise tachée de sang. Elle frissonna. Gondie blessé légèrement ! « Il va venir ! » Et le reste fut oublié.

Une troisième fois elle relut.

Tout à coup son sein se souleva, ses yeux étincelèrent.

– Oh ! les misérables ! les lâches ! les calomniateurs !

Elle marchait à grands pas.

– Ce n'est pas vrai ! Non, ce n'est pas vrai ! Vous mentez ! M. de Gondie est un honnête homme ! Je l'aime, j'en suis fière ! Je vous dis que vous mentez !

– Noémi ! dit une voix.

Gondie, le bras droit dans son habit, la main gauche appuyée contre la grille, se tenait devant elle.

– Ah ! vous ! vous ! s'écria-t-elle. N'est-ce pas que ce n'est pas vrai ?

Il la regarda avec étonnement.

– Ah ! c'est juste. Vous ne savez pas ! Tenez, lisez !

Etienne prit le journal :

– « Hier, une rencontre a eu lieu... »

– Passez ! Plus loin ! Lisez, lisez !

– « Parmi les fortunes des *Mille et une Nuits* qui se sont faites à la Bourse ces jours derniers, la plus merveilleuse est peut-être celle-ci, dont toute la société parisienne reconnaîtra le héros. Un jeune gentilhomme, complètement décavé, était lié, depuis deux ans, avec une demi-mondaine célèbre. A ceux qui, connaissant les habitudes d'ordre de cette dame, se seraient étonnés de cette liaison, elle aurait, sans doute, répondu comme l'Albertine du *Père prodigue* : « Que vous donne-t-il ? – Il me donne le bras. » Le jeune gentilhomme finit-il par se lasser de son rôle ou sa maîtresse par se lasser de son bras ? Toujours est-il qu'il allait partir pour chercher fortune aux Grandes-Indes, quand, subitement, la fortune est venue le trouver à Paris. Il apprend, d'un ami, la nouvelle certaine de la hausse du Crédit basque. Mais comment profiter de cette hausse pour se refaire ? Il aurait fallu à notre héros un crédit sur la place qui, nous devons le dire, lui manquait complètement. C'est alors qu'eut lieu entre lui et sa maîtresse une de ces associations que nous ne croyions possibles que dans les romans de M. Arsène Houssaye. Il apportait la nouvelle, elle fournit le capital, cent mille francs, qui hier valaient quatre millions. Aussi les amis de la maison prétendent que ce n'est plus le bras, mais la main que le gentilhomme reconnaissant offrira à son associée. »

Gondie laissa tomber le journal, montra un visage bouleversé, au front inondé de sueur, aux lèvres'tremblantes.

Noémi jeta un cri.

– Mais c'est faux ?

Il ne répondit pas.

– C'est donc vrai ? Ah ! c'était vrai !

– Noémi, je voulais partir... balbutia le malheureux. Noémi, c'est vous...

Elle se redressa pour le regarder en face.

– Vous ! vous ! vous !

Et elle s'éloigna en se cachant le visage avec les mains.

Lui la regardait s'en aller, hébété.

Tout à coup :

– Elle a honte ! honte de moi !

Le Gondio saisit à deux mains la grille, la secoua en furieux. Mais sa blessure l'obligea à lâcher prise, et, la main gauche crispée autour d'un barreau, il s'affaissa contre un des montants de pierre et resta à demi étendu sur le chemin.

X

Moïse Brünner avait-il obéi à la haine de sa race contre les Gondio ? Avait-il simplement voulu réaliser un gain énorme ? Ou bien, par une inspiration de génie, avait-il deviné ce moment précis où la hausse se change en baisse ? Plus tard, les politiques de la Bourse chercheraient les causes. Aujourd'hui, ce qui dominait le marché, c'était l'acte, ce mot : « *Vendez !* » prononcé à voix basse dans une maison de la Chaussée-d'Antin.

Les grandes baisses débutent toujours par un accès de hausse.

– Achetons ! achetons ! disaient les amis du banquier en sortant de son cabinet. – Il faut acheter ! avaient-ils répété à leurs amis du dehors. Et dans les cercles, dans les salons, dans les boudoirs, derrière les comptoirs des boutiques, autour des tables des cafés, sur l'asphalte brûlé par le soleil, le même mot avait couru. Ce jour-là était un samedi. Le dimanche, des milliers de familles employèrent leurs loisirs à discuter, à arrêter, à envoyer à leurs agents des ordres d'achats. A Toulouse et à Strasbourg, au Havre et à Marseille, à Tarbes dans les Pyrénées, à Cahors sur le Lot, dans les bourgades des Alpes et dans les villes de bains de l'Océan, sur la frontière et au delà, partout, le Crédit basque tint la première place dans les imaginations surexcitées. Les femmes disaient à leurs maris : – Mon bon ami, tu ne lis donc pas le journal ? Tu achèterais du Crédit basque, et en quelques heures notre fortune aurait doublé !...

Entre la Bourse du samedi et celle du lundi, les agents de change reçurent l'ordre d'acheter cinquante ou soixante mille actions. Groupés autour de la corbeille pendant les cinq minutes qui précèdent l'ouverture, ils établissaient en riant les demandes.

– Je prends cinquante Basques... cent Basques... mille Basques... à 1,215... à 1,220... à 1,225... à 1,250... Rien ? Je les prends-à 1,300... à 1,325.

On ouvrit à 1,350. Cent cinquante francs au-dessus du dernier cours.

C'est alors que parut M. Lévy, discret, réservé dans le tumulte, qui fit le tour de la corbeille, se penchant tour à tour à l'oreille de chacun de ses collègues et lui disant : « J'ai vos cent, vos deux cents, vos mille, vos deux mille basques ! » A lui seul il fournit toutes les demandes. Le Basque ferma avec cent francs de baisse. Ce n'était rien. Il y avait encore hausse sur la veille. Cependant, le lendemain, les demandes diminuèrent. Ce jour-là, M. Lévy, d'une voix éclatante, acheta. Pas beaucoup, deux ou trois mille actions, juste assez pour ne pas laisser tomber la valeur. Le troisième jour, les demandes affluaient-de nouveau.

– Ces cent francs de baisse ne signifiaient rien. C'était une réaction salutaire. On avait monté trop vite. Il y a des acheteurs qui ont réalisé, quoi de plus naturel ? Moïse Brünner est à la hausse. Hier encore, il a donné des ordres d'achat.

Et l'on achetait. Moïse Brünner vendait. Pendant trois jours, M. Lévy continua à *vendre* tout ce que ses collègues voulurent *prendre*. A la fin de la semaine, M. Brünner s'était retiré avec quelques millions de plus.

La baisse suivait son cours normal.

Seulement le cours normal de la baisse est plus rapide que le cours normal de la hausse.

Au commencement de la semaine suivante, le Crédit basque était tombé de 1,300 francs à 500. « Remonté à 500 francs, messieurs ! » dirait M. le baron Bernard aux actionnaires réunis.

A la Bourse, même agitation qu'aux jours d'enthousiame. Même foule et mêmes cris. Mais quelle différence entre les physionomies ! L'anxiété, l'effarement, le désespoir tiraient les traits, élargissaient les yeux, faisaient grimacer les bouches. Des gestes automatiques accompagnaient la décision suprême des joueurs qui se coupaient un bras pour sauver le reste du corps. Quelques paroles brèves, dites d'une voix dure après un silence, annonçaient la résolution enragée de ceux qui achetaient en pleine débâcle, ne pouvant se résoudre à perdre après avoir gagné, et s'entêtant à croire à

une reprise de hausse que démentaient les faits et la raison. Le désordre était dans les esprits, la dispute dans les conversations. Les logis étaient pleins de querelles. Les riches disaient : « Nous irons jusqu'au bout et nous lèverons nos titress ! » Les pauvres, obligés de vendre, attendaient un jour, s'en donnaient encore un autre, vendaient enfin en accusant les banquiers, les agents de change, les intermédiaires, la Bourse et le sort. Il n'y avait qu'eux-mêmes qu'ils n'accusaient pas. Eux étaient des victimes. Les associés se prenaient aux cheveux.

« – Oui ou non, disait Peakok à Billandon et à Valentin, oui ou non, voulez-vous me laisser conduire la barque ? » Autrefois il conduisait des chevaux. Les deux autres l'accablaient de reproches. Les femmes jetaient des cris de mouettes dans l'orage. Pélagie, abrutie, oubliait de balayer les escaliers. Jacquot continuait à secouer la tête en signe de négation. « – Toi, je te tordrai le cou ! » disait madame Valentin.

Le dernier jour de la baisse fut une panique. Les spéculateurs en désarroi jetaient leurs actions dans la corbeille, comme les soldats en déroute jettent leurs armes dans les fossés. Sauve qui peut !

Le général s'était retiré sous sa tente, et quelques milliers d'intérêts privés jonchaient le champ de bataille.

Jéhovah est grand.

XII

– Le fer a pénétré nettement. Pas de déchirure, peu de sang ; de là le gonflement de l'avant-bras. Compresses d'eau froide et irrigations continues. Je vais vous envoyer une garde. Je reviendrai demain.

Dès que le docteur l'eut quitté, Gondie sonna son valet de chambre.

– Léon, vous ne laisserez entrer personne. Dites que je suis trop faible pour recevoir et apportez-moi les noms.

Depuis la veille il avait la fièvre. Les images et les sons se confondaient dans son cerveau. Il se trouvait dans une gare de Belgique, cachant sa main tachée de sang, l'objet de tous les regards. Le train se faisait attendre. Il montait enfin en wagon. La nuit descendait peu à peu. Les ombres devenaient indécises ; puis c'était, à droite et à gauche, des découpures noires sur un ciel clair. A quelle heure était-il arrivé à Paris ? A quelle porte avait-il frappé ? Sur quel lit avait-il reposé ? Il ne gardait de ce moment qu'une sensation de lassitude intense, prolongée. On l'avait réveillé le matin. Il avait pris un fiacre, s'était fait conduire à Boulogne. Maintenant il se rappelait tout : Noémi, son agitation, le premier regard qu'elle lui avait jeté, le journal qu'elle lui avait tendu, et cette horrible lecture, et ces mots répétés qui le frappaient comme autant de coups : « Est-ce vrai ? C'était donc vrai ? C'est vrai ! »

Noémi baissait la tête, se cachait le visage. Elle avait honte, honte de son amour ! Noémi, elle, Noémi ! Et de nouveau il se retrouvait dans l'obscurité. Des visages inconnus se penchaient sur lui, des bras le soutenaient, il se sentait emporté par le mouvement d'une voiture, voulait crier, retombait brisé. La fraîcheur du pansement venait enfin de le rendre à lui-même. Il était dans son lit, chez lui, obéi, seul. Il allait pouvoir penser.

On sonna. Il entendit des voix. Un instant après, Léon vint lui remettre deux cartes.

– Mes seconds. C’est bien. Vous vous rappellerez ma recommandation.

Malgré lui, Gondie se trouva transporté au delà de la frontière, sous les arbres, en haut de cette côte. La scène entière du combat se déroulait devant ses yeux avec la minutie des détails : les plis des vêtements jetés à terre, un jeu de lumière sur une pousse d’arbuste au ras de l’herbe, les gestes des assistants, les siens, l’engagement. Desroches étendu, la face livide, les yeux sans regard, se tenait tourné vers lui. Il jeta un cri.

– Monsieur le comte a appelé ?

– Non. La garde n’est pas arrivée ?

– Pas encore.

– Mouillez-moi le bras !

Une seconde fois la fraîcheur de l’eau rendit un peu de calme à Gondie.

– Noémi ! Noémi ! Je veux être tout à elle, à elle uniquement. Que faire pour obtenir son pardon ? Quelle expiation inventer pour racheter ma faute ? Elle m’aime. M’aime-t-elle encore ? L’amour survit-il au mépris ? Oui, mais il ne l’efface pas, et la grandeur de la souffrance se mesure alors à la grandeur de la passion. On aime en rougissant d’aimer. Noémi rougissant de moi ! Ah ! je préférerais mourir ! Mieux vaut une image pâle comme celle de Desroches, qu’une image vivante et souillée ! Mais que faire ? Que faire ?

Il devenait fou.

Dans la soirée, la garde envoya chercher le médecin.

Le gonflement s’était étendu jusqu’au coude, et plus haut, sous la peau jusqu’à l’aisselle, serpentaient des lignes rouges.

– Evidemment il y a eu épanchement intérieur du sang.

Le docteur prescrivit une pommade, des cataplasmes, des boissons acides, et un léger purgatif pour le lendemain.

Toute la nuit, le malade délira. La garde et le valet de chambre durent appeler M. Valentin à leur aide. A chaque instant, Gondie se dressait sur son lit, s’élançait en criant des menaces. Ou bien il paraissait se débattre dans des liens invisibles et il agitait son bras malade comme pour les briser. Des mots sans suite, des lambeaux de phrases s’échappaient de ses lèvres. Il

entendait des coups de sifflet, des bruits de cloche. – Faites-les taire ! s'écriait-il. Et il murmurait doucement : Noémi ! en laissant retomber sa tête sur l'oreiller.

Dès que le jour parut, il demanda ses lettres, les journaux.

Léon lui présenta un plateau couvert de cartes de visites.

– Si le général Vandière revient, dit Gondie, vous le laisserez entrer.

Il prit un journal, s'impatientait de ne pouvoir le déplier à l'aise, le rejeta sans l'avoir lu.

La journée fut mauvaise, la nuit plus mauvaise encore.

Quand le médecin parut le troisième jour, il trouva le malade secoué par un frisson. Alors il se décida à agrandir la plaie avec le bistouri. Gondie, hébété, regarda s'écouler un flot de sang noir.

– Mes lettres !

Elle n'avait pas écrit.

Toujours une masse de cartes.

– M. Moïse Brünner a-t-il envoyé ?

– Non, -monsieur le comte.

Dans l'après-midi, Léon introduisit le général Vandière. Aussitôt après le premier échange de compliments :

– Que fait-on à la Bourse ? demanda Gondie qui voulait amener son interlocuteur à lui parler de Moïse Brünner.

– Ne le savez-vous pas ? Hier le Basque a ouvert à 1,350 francs.

Cent cinquante francs de hausse. Un million de plus. Gondie demeura indifférent.

– Mais, continua Vandière, il a fermé à 1,250.

– Et aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, la baisse a continué, mais dans de très-petites proportions. Brünner soutient sa valeur. Voulez-vous la vérité ? On fait vendre la place pour créer des découverts, et, la veille de la liquidation, les vendeurs seront forcés de racheter. Je vois trois cents francs de hausse pour le 2.

– Rien à craindre, alors ?

– Rien. Vous pouvez vous soigner tout à votre aise.

– Et M. Brünner ?

– Je ne l'ai pas vu depuis samedi.

Lorsque Vandière fut parti, Gondie se fit apporter les journaux. Il y trouva son nom, des détails destinés à compléter le récit du duel. Un journal du boulevard donnait le bulletin de sa santé.

– Noémi saura que je suis alité, hors d'état d'aller à elle ou de lui écrire !

Il éprouva une sorte de joie à cette pensée.

La nuit fut meilleure. Au réveil, le délire était tout à fait tombé et le gonflement limité à l'avant-bras.

Léon remit à son maître trois cartes sur lesquelles il y avait quelques mots écrits au crayon.

– Ah ! mes agents de change !

– Ces messieurs sont venus hier. Ils reviendront aujourd'hui.

– Vous les ferez entrer.

Dix minutes après, le premier agent se présenta. Il débuta par des témoignages d'intérêt. Après quoi, étant officier dans la garde nationale et s'étant battu en duel, il raconta une rencontre qu'il avait eue et une autre qu'il avait failli avoir. Gondie l'écoutait à peine. Quand il eut terminé, il fit une pause, et dit en souriant à son client :

– Vous êtes toujours acheteur de deux mille Basques ?

– Pourquoi me dites-vous cela ?

– Pour rien. Esprit de métier. Le Basque est à douze cents francs. Le cours moyen de vos achats à la maison doit être de neuf cents. Vous feriez un beau bénéfice en réalisant.

– Mais je n'ai pas le moins du monde envie de réaliser, dit Gondie, à qui revenait sa conversation de la veille avec Vandière. Au contraire, je crois tellement à la hausse que, si le Basque descend à 1,150 francs, je vous prie de m'acheter cinq cents actions de plus !

– Ce sera fait, dit l'agent de change en se retirant.

Celui de ses collègues qui vint après, ancien avocat, l'un des hommes les plus considérés du parquet, était agent de change comme on est notaire. En peu de mots il mit son client au courant de ce qui s'était passé à la Bourse depuis son absence.

– Nous sommes, dit-il en terminant, dans la période de va-et-vient, d'incertitude. La hausse est possible, mais la baisse l'est également. A votre place je réaliserais.

– Ma foi, non, dit Gondie. Je vous remercie de votre avis. Mais je suis sur de la hausse. Si nous retrouvons le cours de 1,350, je verrai.

Le troisième agent ne vint que le soir après la Bourse. Fils d'agent de change, parisien, membre de deux cercles, il connaissait beaucoup Gondie.

– Enfin, lui dit-il, on peut vous voir ! Mon cher ami, si vous m'aviez reçu hier, vous seriez plus riche de deux cent mille francs. Oui, continua-t-il, je voulais vous conseiller de réaliser. Hier, le Basque faisait douze cents, et nous venons de fermer à onze.

– A onze, dit Gondie ; alors je suis acheteur de cinq cents actions de plus.

– Vous ne croyez pas à la baisse ?

– Je crois à trois cents francs de hausse avant la liquidation.

– Vous avez peut-être raison. Cependant.

– Il n'y a pas de cependant. Que dit-on au cercle ?...

Gondie avait la foi des joueurs. Il croyait à la hausse, il la sentait, elle était en lui. Rien ne peut ébranler ces certitudes. Un joueur de trente-et-un mettait invariablement à la *rouge*. « De puis la création des jeux, affirmait-il, la *noire* est sortie des milliers et des milliers de fois de plus que la rouge. La *rouge* finira par prendre sa revanche, et ce jour-là je gagnerai des millions ! » Cet homme portait une conviction. Or, à la Bourse, plus encore qu'au trente-et-un et à la roulette, il existe des croyants, haussiers ou baissiers par don de la nature et tournure de l'esprit, que les événements laissent indifférents, et qui, renfermés dans leur système, succombent mais ne transigent pas.

Etienne avait trouvé toutes simples les paroles de Vandière. La seule courtoisie expliquait la visite de ses agents de change. Pas l'ombre d'inquiétude de ce côté. Aussi, ses visiteurs partis, le joueur disparut aussitôt pour laisser la place à l'amoureux. « Que fait Noémi ? A quoi pense Noémi ? Noémi m'aime-t-elle encore ? » Il entassait les suppositions heureuses et malheures, s'égarait dans les rêves, rétomrait toujours sous la domination de cette pensée : « Celle que j'aime rougit de moi ! »

Alors il s'exaltait, mordait ses draps pour ne pas crier. A tout prix, il fallait tenter quelque chose. Ecrire ? Mais lirait-elle ses lettres ? La revoir ? Mais reviendrait-elle au rendez-vous ?...

En dépit de ces agitations, l'état d'Etienne s'améliorait. Le docteur fit un pansement avec un morceau de linge cératé, enveloppa le bras dans une bande régulièrement serrée.

– Demain vous pourrez écrire, et dans trois jours vous pourrez sortir.

Dans trois jours ! Gondie retrouva son énergie et sa décision. Dans trois jours il reverrait Noémi. Où ? Il l'ignorait. Comment ? Il n'en savait rien. Ce qu'il savait c'est qu'il la verrait parce qu'il voulait la voir. Il ne s'excuserait pas, ne chercherait pas à atténuer sa faute. « Cette femme n'existe plus, dirait-il, et le passé est mort. Je ne vous demande aujourd'hui ni un pardon qui ressemblerait à de la pitié, ni l'oubli qui serait un mensonge. Donnez-moi seulement le temps de réparer mes fautes et de me relever à vos yeux ! Pour vous, je me croiserai comme les barons, mes ancêtres, j'entreprendrai à votre gré une tâche héroïque ou une tâche utile, je risquerai ma vie ou j'assujettirai ma pensée au travail le plus ingrat. Cette fortune dont l'origine vous révolte, si vous le voulez, j'en ferai le sacrifice ! Je partirai, je resterai, j'agirai selon votre désir. Je ne vous adresse qu'une prière : vous me permettrez d'espérer et de ne pas renoncer à vous ! »

Oui, c'était ce qu'il fallait dire, ce qu'il dirait. Et si Noémi demandait une preuve : « Eh bien ! répondrait-il, ces odieux cent mille francs, je les ai remboursés, remboursés avec un intérêt de deux millions. Si je ne suis pas absous, au moins je suis libre ! »

– Demain, à l'ouverture de la Bourse, je vendrai mes actions jusqu'à la dernière et je déposerai chez un banquier la part de la des Orthies !

Ainsi ramené par sa résolution au souci de ses affaires, il envoya son valet de chambre chercher un journal du soir.

La Bourse avait fermé avec cent francs de baisse.

Vendre dans de telles conditions serait de la folie ! Une reprise était imminente, la hausse certaine, infaillible. Il attendrait. La fièvre le reprit. Pourtant il ne doutait pas. Mais il se passionnait de nouveau. Le lendemain, il voulut avoir les cours de quart d'heure en quart d'heure pendant la Bourse. Il s'était levé, parcourait sa chambre, ouvrait la porte à chaque coup de sonnette pour demander : « Eh bien ? » à son messenger.

Encore cent francs de baisse.

Le Crédit basque était à neuf cents francs.

D'abord Gondie avait acheté à deux cents et revendu à cinq, puis racheté à six pour revendre à huit et racheter de nouveau. Le taux moyen de ses derniers achats était précisément ce chiffre de neuf cents francs.

Il ne gagnait plus rien.

S'il donnait l'ordre de vendre, il se retrouverait nu comme au premier jour.

Il se revit pauvre et désespéré, prêt à partir pour l'Amérique. Toutes ses ambitions un instant réalisées se dressèrent devant lui comme une babel. Il eut la sensation d'un écroulement énorme devant lequel il ferma les yeux, épouvanté. A la misère maintenant s'ajouteraient le déshonneur, la soif de vengeance, le regret mortel des espérances à jamais détruites.

– Non, non, je ne vendrai pas ! J'attendrai la liquidation. J'ai trois jours encore devant moi. Pendant ces trois jours, la hausse peut me rendre mes millions perdus !

Il fut pris de vertige. Affaibli par la perte du sang et la diète, l'estomac vide, le cerveau en feu, il regardait le gouffre, se raccrochant à ce mot qu'il répétait sans cesse : « Je ne vendrai pas ! je ne vendrai pas ! »

Par intervalles, il retrouvait sa lucidité.

– Sila baisse continue, mes agents de change perdront des sommes énormes avec moi. Ils le savent. Ils vont venir.

– Léon, vous ne laisserez entrer personne. Vous répondrez que je suis sorti, parti pour la campagne, que je ne reviendrai que dans trois jours.

Léon réussit à congédier deux des agents. Le troisième, se méfiant de sa propre bienveillance, envoyait à sa place, dans ces occasions, son fondé de pouvoirs, un morvandiau de la Nièvre, blond, le teint coloré, la bouche souriante, au fond implacable.

Cet exécuteur, d'aspect cordial, força la porte de Gondie, qui fut pris d'une colère froide à sa vue.

– Votre compte ne gagne plus ! lui dit-il brutalement.

– Eh bien ?

– Nous ne pouvons pas porter cette situation, et je suis venu vous prévenir que nous allons vous vendre.

– Vous n'en avez pas le droit.

– Nous le prendrons.

– Je vous ferai un procès.

– Nous plaiderons.

Le couteau sur la gorge, Gondie discuta. La hausse était certaine. Vendre avant la liquidation serait insensé. Jamais il ne consentirait à se ruiner volontairement ainsi, etc., etc.

Le fondé de pouvoirs l'écouta en homme blasé, qui sait par cœur les discours des clients en pareil cas.

– Si vous voulez garder votre situation, lui dit-il quand Gondie jugea bon de s'arrêter, il n'y a qu'un moyen.

– Lequel ?

– Remettez-moi un supplément de couverture.

– Je n'ai pas d'argent.

– Trouvez-en !

Il fit un mouvement pour sortir. Gondie sauta de son lit.

– Attendez, dit-il, en prenant dans son portefeuille le chèque qu'Emma avait refusé. Voici cent mille francs.

Maintenant tout est perdu, ajouta-t-il en se recouchant, si tout n'est pas sauvé !

Pendant les trois jours et les trois nuits qui le séparaient de la date fatale, Gondie n'eut pas une minute de repos. Noémi, Emma, l'amour, la haine, le passé, l'avenir, tout avait disparu. L'idée fixe était là, despotique, impérieuse, exclusive : « Que fait la Bourse ? »

La baisse continuait.

Le Crédit basque, en liquidation, valait cinq cents francs.

L'agent de change ou fondé de pouvoirs avait vendu la veille. Gondie perdait trois millions chez les deux autres.

– Ah ! dit-il, enfin ! Je vais pouvoir dormir !

Et il se laissa aller anéanti.

XIII

Il existe deux ressemblances, celle des traits, de la stature et du costume, et celle de la physionomie et du mouvement. L'artiste qui serait entré dans le cabinet de Brünner le jour de la liquidation aurait reconnu les amis du banquier à la première ressemblance, mais à coup sûr, il n'eût pas retrouvé la seconde.. Les gentlemen corrects, assis en rond sur les petits fauteuils à dossier bas, s'étaient métamorphosés en un groupe d'hommes agités qui se tenaient debout. La conversation discrète, à bâtons rompus, semblable à une flânerie, avait fait place à une discussion âpre, violente, irritée. M. Chéri-Tuffet, au milieu du cercle, montrait un front soucieux ; le rose de ses joues s'était changée en lie de vin, et des reflets verts ternissaient la neige de ses cheveux. Près de lui, Vandière mordait sa moustache pendante, dont les poils d'un blanc sale avaient perdu leur teinte de moisson. Le visage de M. le baron Bernard avait acquis un degré de distinction qu'il ne dépasserait plus : il paraissait aussi long que le corps entier. Chez tous, le négligé sur soi, l'oubli des soins habituels, le creusement des rides, la grimace de la bouche, la dureté du regard trahissaient la déception, le désarroi et la colère. Les voix se confondaient dans un murmure menaçant et, par instant, ce murmure montait. Alors Moïse Brünner levait la tête, se retournait, et le diapason des chuchotements baissait par degrés jusqu'au silence. Puis, comme si les causeurs eussent eu honte de leur lâcheté, ils recommençaient leur bruit. Tous avaient envie d'apostropher le banquier, de lui jeter le même reproche à la face. Mais aucun n'osait attacher le grelot.

Après un assez long temps, Moïse Brünner, entre deux ordres, se planta de travers sur son fauteuil et les regarda dans les yeux.

– Il nous provoque, ma parole d'honneur ! dit Vandière.

M. le duc de Saint-Yvoire se détacha du groupe, et, s'adressant au banquier :

- Mon cher, vous devinez ce qui nous occupe ?
- Non.
- C'est le Crédit basque. Nous étions tous acheteurs.
- Mais vous avez réalisé, je l'espère. Moi aussi j'étais acheteur.
- Au début, oui. Mais ensuite...
- Ensuite, monsieur ? Expliquez-vous !
- Ensuite, vous avez dit tout haut : « Achetez ! » et tout bas : « Vendez ! »

Vous vous êtes servi de nous pour vos mouvements.

- Vous ai-je demandé quelque chose ?
- Vous nous avez mal conseillés. Ici, devant nous, il y a dix jours, vous avez donné l'ordre d'acheter, et, quand nous avons été partis, vous avez déterminé la baisse en donnant l'ordre de vendre.

– Qu'en savez-vous ? Si les valeurs haussent ou baissent, c'est que la Bourse a son flux et son reflux. Il fallait étudier les influences de la lune.

- Vous vous moquez de nous !
- Vous auriez dû nous prévenir !
- Votre conduite n'est pas celle d'un ami !
- Nous avons été vos instruments !
- Vous vous êtes servi de nous !
- Puis vous nous avez abandonnés !

Ils se rapprochaient en gesticulant.

- C'est un abus de confiance ! cria Vandière.
- Oh ! de juif à chrétien !... dit le duc.

Moïse Brünner se leva à demi, les mains appuyées sur les bras de son fauteuil, avançant la tête du côté de ses adversaires.

– Juif ! dit-il. Je suis fier d'être juif, car j'ai sur vous la supériorité de ma race. Que signifient vos cris ? Quelle est cette hypocrisie ? Gens du faubourg Saint-Germain, de la cour, de la politique, est-ce que vous n'êtes pas tous descendus à l'envi dans la spéculation ? Vos mains sont plus crôchues que les nôtres, vos idées plus tortueuses, et vous n'avez pas notre génie !

Il se leva, et, les bras croisés, dominant ceux qui l'écoutaient par l'attitude :

– Je vous défends de me juger ! Et quand même il me plairait de porter la guerre dans le monde de l'argent ? N'est-ce pas mon droit ? Savez-vous les masses que je sacrifie pour arriver à la victoire ? Mes bénéfices sont en proportion de mes risques. Au-dessus de moi, de vous, de nous tous, il y a le grand problème : l'activité de l'argent. Qu'importe qui est riche ou qui est pauvre, pourvu que la richesse commune soit accrue ! Mais vous ne comprenez pas ! Qui de vous a créé une affaire ? Je ne vous connais que par votre avidité à bénéficier des miennes. Vous voulez vous enrichir sans travail. Moi, par mes idées, je donne du travail à des foules. A qui devez-vous vos chemins de fer, vos canaux, vos emprunts de villes et d'états ? A nous, aux Juifs. Nous aimons l'argent ? Mais le résultat des efforts que nous faisons pour le gagner est utile ou grand-, tandis que vos convoitises sont égoïstes et misérables. En voilà bien assez !

Et il se rassit en voyant la porte s'ouvrir.

C'était un agent de change.

– Bonjour, monsieur. Que fait le Basque ?

– Cinq cent vingt-cinq.

– Vous entendez, messieurs ; le Basque reste au-dessus du pair, et le mois dernier il était à deux cents francs. Je vous remercie, monsieur ; faites-moi dire la Bourse.

Moïse Brünner se leva de nouveau. Il attira le duc dans l'embrasure d'une fenêtre.

– Mon cher duc, avec moi le succès d'une affaire couvre toujours l'insuccès d'une autre. Vous n'aurez rien perdu.

M. de Saint-Yvoire lui serra la main.

– A vous, continua le banquier, en prenant le bras de M. Chéri-Tuffet.

– Vous me rendrez cette justice, mon cher ami, que je ne me suis pas associé aux criailleries de ces messieurs.

– Avez-vous perdu ?

– Hélas ! Je n'ai pas gagné !

– Eh-bien ! le Crédit basque est assez riche pour réparer cela. Nous aurons une émission le mois prochain.

– C’était donc vrai ?

– Vous en-doutiez ?

– Moi, non ; mais Vandière, mais M. Bissch... le baron Bernard lui-même...

– Je vous charge de les rassurer. Au revoir, messieurs, dit Moïse Brünner. Nous étions tous un peu nerveux, ce matin. Dans mes affaires, mes amis ne perdront jamais rien. Au revoir.

Il y eut échange de poignées de mains.

Brünner demeura seul avec Miclo.

– Viens t’asseoir près de moi ! dit Moïse à Nathan.

Il le regarda longuement avec affection.

Six semaines de Paris avaient suffi pour métamorphoser le Danubien en gentleman. Il portait avec aisance des vêtements élégants de couleurs calmes. Ses cheveux coupés court dessinaient les cinq pointes sur un front large. Sa barbe claire s’harmonisait avec la pâleur mate du visage. S’il restait de la sauvagerie dans le regard, elle était corrigée par la dignité de la physionomie où ne se retrouvait plus cette double expression unique d’insolence et d’humilité du premier jour.

– Que t’avais-je promis, mon fils ? dit Moïse Brünner. Te voilà riche. Quand arriveront les tiens ?

– Demain.

– Eh bien ! je veux que demain soit un jour de fête. Tu m’amèneras ton père, tes frères et tes sœurs à Boulogne. Nous passerons la soirée en famille dans mon jardin. Pendant que les enfants courent dans les allées, les vieux deviseront, assis sous les cèdres.

– Quelle bonté est la vôtre !

– Je ne suis pas bon. Il m’est donné d’aimer, voilà tout, et je suis demeuré fidèle à la tradition de nos ancêtres. Il me semble que cette fidélité portera bonheur à Noémi !

Il se tut un instant comme s’il se recueillait.

– Ma fille ! Nathan, je l’adore. Quand elle s’avance à ma rencontre, je suis ébloui. L’autre soir, elle était rêveuse, absorbée. Je suis resté à la contempler en retenant mon souffle. Qu’il s’agisse d’elle, tout m’inquiète, et les petites choses prennent des proportions énormes. Depuis quelque

temps j'ai négligé ma fille. J'en éprouve un remords. Hier, je l'ai Trouvée pâlie. Nous lui demanderons si elle désire un soleil plus chaud, un ciel plus pur. Je quitterais tout pour la suivre. Ma beauté ! Ma Noémi !... Demain nous serons heureux, Nathan. Elle sera là.

Brusquement il changea de pensée, se mit à rire.

– Je me suis emporté tout à l'heure. Bah ! De temps en temps, il faut faire sentir la bride aux ânes. Il manquait quelqu'un à la fête. Devine qui ? Eh ! parbleu le sire de Gondie !

En ce moment la porte de communication du cabinet avec l'escalier des appartements s'ouvrit, et Noémi parut. En entendant le nom de Gondie, elle s'arrêta pour écouter.

– Il paraît que la piqure qu'il a reçue letient chambré.

– A la place de Desroches, je l'aurais tué. Desroches ne le haïssait pas comme moi !

– Ah ! ah ! l'homme des steppes, je vous retrouve !

– Vous le haïssez aussi.

– Oui, mais pas de même. Ta haine à toi est une petite haine personnelle, mon fils. Elle vise le Gondie descendant des Gondio qui nous ont frappés. La mienne s'étend à tous ceux de sa classe, à tous les chefs héréditaires de nos ennemis. Je suis un moderne, un philosophe. Je ne rêve pas massacres. Mais je jouis de voir la puissance déplacée et l'or, qui représente l'intelligence et le travail, souverain. Nous montons et nos maîtres descendent. Tu voudrais ce Gondie mort, moi je l'aime mieux vivant. Il était né noble, beau, riche ; son père tenait une place élevée dans l'Etat. Qu'a-t-il fait ? Il a vécu dans les tripots, et il s'est ruiné ; il a emprunté de l'argent à une fille, et il ne l'a pas rendu ; il a joué à la Bourse, et il n'a pas payé ses différences. Le voilà déshonoré et perdu !..

Noémi vint à son père et dit :

– Je l'aime !

Moïse Brünner tressaillit. Ses paupières battirent comme si un rayon de feu les eût frappées.

– Que dit-elle ? murmura-t-il en se tournant vers Miclo.

– Je dis que j'aime Etienne de Gondie, mon père. O

Le juif fit un signe. Miclo se dirigea vers la porte pour la fermer. Noémi crut qu'il allait sortir.

– Vous pouvez rester, dit-elle. N'êtes-vous pas de la famille ? Tout à l'heure je vous ai entendu. Vous m'entendrez à votre tour.

Et elle continua.

– Oui, je l'aime, et j'en suis aimée. Pendant une année entière, chaque jour, pour rester un jour de plus auprès de moi, il a lutté contre la pauvreté. Vaincu, c'est encore pour moi qu'il voulait partir, se relever et recommencer sa vie. Je l'en ai empêché. C'est moi qui lui ai dit de jouer. S'il a emprunté, c'est ma faute. S'il a perdu, c'est ma faute. S'il est déshonoré, c'est ma faute. Je suis la cause de tout. Et, ajouta-t-elle fièrement, maintenant qu'il est à terre, je ne l'abandonnerai pas !

Moïse et Nathan se tenaient devant elle, muets, foudroyés.

– Mon père, je suis venue vous demander de m'aider à sauver M. de Gondie.

– Moi !

– Ne pouvez-vous pas tout ? Vous n'avez qu'à étendre la main. Etienne doit à cette femme, eh bien ! il la paiera. Il doit à ses agents de change, il les paiera de même. Les journaux qui l'attaquent sont de ceux dont on achète le silence, ce silence, il l'achètera, puisque nous sommes riches et que je l'aime !...

Elle se tut. Mais son beau regard parlait encore.

– Tu as failli tuer ton père ! dit Moïse. Ma fille, entre cet homme et nous il y a du sang. Un jour, un Gondio a enlevé et déshonoré une jeune fille de notre race. Elle s'appelait Noémi comme toi. Un de ses ancêtres, dit-il en montrant Nathan, s'est fait tuer pour la défendre. Depuis, nos deux familles sont liées par un serment de haine.

– Etienne de Gondie est innocent du crime de son aïeul.

– Non. Car, de père en fils, les siens ont toujours persécuté et méprisé les nôtres.

– Lui ne nous méprise pas, puisque son unique désir est de me donner son nom.

– Son nom ! Jamais ! Le misérable ! Nathan, laisse-nous. Je veux être seul avec ma fille.

Moïse l'attira vers lui, l'entoura de ses bras, contempla ce visage auquel l'amour et la douleur donnaient une expression sublime.

– Ma Noémi, ma-bien aimée, image de ta mère, source pure de mes joies, ma fille, je t'implore en t'embrassant. Je suis vieux. Je te quitterai bientôt peut-être. N'attriste pas mes derniers jours. N'introduis pas le désespoir et le deuil dans ma maison. Ne me demande pas d'appeler « mon fils » l'ennemi de notre famille et de notre race. Lis dans mon cœur, tu n'y trouveras que tendresse et pardon. Je ne te reproche rien. Je ne t'accuse pas. Je te prie. Renonce à lui ! Au nom de l'amour que je te porte ! Au nom de ta mère ! Par pitié ! Je te bénirais, je t'adorerais, et, si tu souffres, tiens ! je te bercerais dans mes bras comme je le fais à cette heure !... Ma Noémi !...

Elle vit pleurer son père. Alors, éperdue, mais se rattachant à son amour :

– Je ne vous, ai pas tout dit. L'autre jour, Etienne s'est battu, battu pour moi, contre l'homme qui avait surpris notre secret. Il revenait blessé, épuisé, n'ayant de force et de soutien que l'espérance de mon accueil. Je venais de lire le journal, cette femme, cet emprunt. Je n'ai écouté que mon orgueil. Je l'ai chassé !...

Un sanglot sortit de sa bouche.

– Chassé ! Chassé quand il venait de risquer sa vie pour moi ! Chassé quand il était insulté ! Chassé en me cachant le visage comme si j'avais honte de mon amour !... Vous voyez bien qu'il faut que je le sauve, que c'est ma dette à moi, mon honneur, plus que ma vie !

Elle s'interrompit pour se prendre le front à deux mains.

– Je cherche. Mon père, mon père, aidez-moi ! Ah ! Vous me demandiez de renoncer à lui ? Je renonce à tous les hommes ! De consoler votre vieillesse ? Je fais le serment de ne pas vous quitter un seul jour ! Tout ! Je consens à tout. Etienne voulait partir ? Il partira et je ne le reverrai jamais. Mais, en échange, vous renoncerez à votre haine et vous prélèverez sur mon héritage la somme nécessaire au rachat de son honneur !

Moïse étendit les bras.

– Ainsi je sacrifierais la vengeance de mes ancêtres ?

– Vous sauverez votre fille.

– Je relèverais mon ennem abattu ?

– Etienne n’est pas votre ennemi, mon père. D’ailleurs, ajouta-t-elle avec un effort suprême de courage, puisque je vous ai juré que je ne le reverrai plus !

Et elle éclata en sanglots.

– Oh ! mon père ! s’écria-t-elle.

Lentement il marcha vers elle, et, quand il fut bien près :

– Si je manque à mon serment, dit-il, tiendras-tu le tien ?

– Ali ! s’écria Noémi en se jetant dans ses bras. Il est sauvé. Que je t’aime !

XIV

Pélagie, sur le seuil de la porte cochère, jouissait du matin.

Les propriétaires avaient déserté les hôtels, mais les oiseaux étaient restés fidèles aux jardins, et leurs chants continuaient à égayer la rue. Le soleil tachetait de lumière les vernis des maisons en construction, les feuilles des platanes et les pavés. La tiédeur de l'air et la pureté du ciel faisaient présager que la journée serait belle. Pélagie songeait peut-être à son village de la Bourgogne, au bruit des devantures du quartier annonçant le réveil de Paris.

Une voix connue la tira de sa rêverie.

M. Peakok, une malle sur l'épaule, une valise à la main, un sac de voyage en bandoulière, lui souhaitait le bonjour et la priait de le laisser passer.

– Je pars pour l'Angleterre, ma chère Pélagie. Vous ferez mes adieux à votre tante, et vous direz à votre oncle que j'ai reçu cette nuit une dépêche m'apportant la nouvelle d'un héritage.

Peakok se mit à rire en montrant les dents.

– Un héritage important, vous n'oubliez pas !

Et il s'éloigna ; mais, au coin de la rue, il se retourna pour répéter :

– Un héritage, ah ! ah ! ah ! Un héritage, Pélagie !

– J'ai bien entendu. Un héritage. Il n'y avait pas besoin de le dire trois fois.

Une petite ombre noire, un nez immense, un salut rapide.

– Ah ! c'est M. Esaü qui se rend à son bureau.

Un nouveau pas.

– Vous êtes levé bien matin, monsieur Léon ?

– Oui. Je suis pressé. Hé ! cocher ! Hé !

Un fiacre qui descendait le boulevard s'arrêta.

– Par ici !

Etienne de Gondie parut, tenant des lettres à la main. Il les remit à son valet de chambre.

– Tout de suite, n'est-ce pas, Léon ?

Il ajouta quelques mots à voix basse, et, montant dans le fiacre :

– Porte de Boulogne, au bois !

Léon regarda la voiture s'éloigner, puis, ayant secoué la tête comme pour dire : « Rien de bon ! » il partit à son tour.

Le professeur libre, le graveur, la grand'mère d'Esau et le chef de bureau défilèrent successivement devant Pélagie.

– C'est drôle ! dit-elle en comptant sur ses doigts. Notre sénateur à la campagne, notre président de la République à Spa, notre veuve à Dieppe, les autres à leurs affaires, tout le monde est sorti. Si je n'étais pas là, les voleurs pourraient venir. Que je suis bête ! Mon oncle doit être levé !

M. Valentin avait en effet quitté son lit d'où la liquidation avait chassé le sommeil. Tout courbaturé, il s'était dirigé d'un pas lourd vers la fenêtre devant laquelle il se faisait la barbe. Mais le miroir accroché au montant de l'espagnolette lui avait présenté un Valentin si défait et si piteux qu'il s'en était détourné avec effroi. Assis sur une chaise, le dos au jour, il se trouvait en face de Jacquot immobile, muet, les plumes de travers, l'œil sanglant.

– Toi aussi, tu as mauvaise mine ce matin, mon pauvre vieux. On dirait que tu te doutes de quelque chose. Oui ?

Le perroquet venait de remuer la tête. Seulement, au lieu de la faire aller de droite à gauche et de gauche à droite, comme les jours précédents, il la faisait aller de haut en bas, semblant ainsi confirmer ce que disait son maître.

– Tu sais que nous avons tout perdu ?

– Oui, dit Jacquot.

– Que nous sommes ruinés ?

– Oui.

– Que nous redevons dix mille francs à l'agent de change ?

– Oui.

– Et que nous ne les avons pas ?

– Oui.

– Depuis un mois tu disais non. Je comprends pourquoi maintenant. J’aurais dû t’écouter ?

– Oui.

– Mais je suis un imbécile.

– Oui, oui, oui ! dit le perroquet.

Pélagie se montra.

– M. Peakok est parti, dit-elle.

– Parti ! s’écria madame Valentin, en sortant de la cuisine.

– Parti ! répéta M. Valentin.

– Oui ! dit Jacquot.

– Il a fait un héritage, ajouta Pélagie.

– Un héritage ?

– Et il m’a bien recommandé de vous le dire, en partant. Il riait.

– Il riait, c’est-à-dire qu’il se moquait de nous ! Après nous avoir entraînés à la ruine ! Ah ! je vous fais mon compliment, monsieur Valentin. Vous choisissez bien vos amis !

– Mais, ma chérie...

– Il n’y a pas de *mais*, *a chérie*, monsieur. Il y a un filou qui se sauve les poches pleines, – oui pleines, j’en jurerais ! – pendant que vous êtes là sur votre chaise, comme un terme, à faire des m’amours à ce monstre...

La petite femme noire montra le poing à Jacquot.

– ... que j’étranglerai un de ces matins !

M. Valentin se leva et vint se mettre devant son perroquet.

– Ma bonne, je t’en prie, écoute-moi. Si Peakok se sauve, c’est qu’il ne peut pas payer ses différences. Je connais sa situation.

– Ruinée !

– Comme moi ! dit M. Valentin avec un soupir.

– Et comme moi ! dit Billandon.

Le mercier avait la figure bouleversée.

– Ah ! mes chers amis, c’est dans le malheur qu’on apprend à se connaître. Madame Billandon vient de se révéler à moi sous un jour nouveau. Quelle scène ! Une femme blonde, délicate, qu’on croyait toujours

endormie ! Mes amis, une tigresse ! Je n'ai pas voulu me laisser emporter. Je suis parti.

Il se retourna, craignant de voir sa femme derrière lui.

– Elle ne m'a pas suivi, heureusement !

– Madame Billandon a raison ! dit madame Valentin.

– Mais, ma bonne.

– Taisez-vous ! Si les hommes écoutaient les femmes, ils ne feraient pas tant de bêtises, et les choses iraient mieux. Tu te rappelles, Pélagie, le soir du dîner à la Boule-Noire ? Non, tu ne peux pas te le rappeler, tu n'y étais pas. Enfin j'y étais, moi, et cela suffit. Ce soir-là, madame Billandon et moi, nous voulions vendre et empocher nos bénéfices. Il fallait entendre les cris de ces messieurs !

– Vous étiez d'accord avec nous, dit Billandon.

– D'accord ! Vous voulez dire que nous nous sommes résignées comme des victimes !

– Que vais-je devenir ? s'écria le mercier. L'agent de change m'a menacé de faire vendre mon fonds !

– Il m'a menacé de parler à mon propriétaire !

– Très-bien ! dit madame Valentin, nous serons dans la rue. Toi, ma fille, tu paieras ramasser ta dot avec une pelle !

– La loi ne reconnaît pas les dettes de jeu, dit Billandon. Je plaiderai !

– J'aurais beau plaider, dit M. Valentin, que je n'en serais pas moins congédié !

Pélagie sanglotait, la tête dans son tablier.

– Ma tante ! ma tante ! répétait-elle.

– Quoi, ma tante ? Quand tu chanterais m'a tante jusqu'à demain, cela t'avancerait beaucoup, dinde ! Donne-moi mon chapeau !

– Tu sors, ma chère femme ? demanda M. Valentin, inquiet. Où vas-tu ? –.

– Voir s'il y a moyen de réparer vos bêtises, répondit-elle en regardant son mari de travers. Je vais consulter un avocat.

– Je vais avec vous, dit madame Billandon, en entrant dans la loge.

– Ah ! ma pauvre amie !

Les deux femmes s'embrassèrent.

– Si vous saviez ? dit madame Billandon. J’en ai appris de belles ! Monsieur se croyait déjà – millionnaire. Ça voulait se payer des vices ! Oui, ma chère, monsieur en contait à ma demoiselle de magasin ; il lui avait promis un mobilier !...

– Madame Billandon...

– Si ça ne fait pas pitié ! Un mobilier ! Quand on aura vendu le tien !...

– Laissons-les, dit madame Valentin, je suis prête.

– Nous nous retrouverons ! dit madame Billandon en faisant un geste de menace à son mari.

Une voiture s’arrêta devant la maison.

– C’est M. de Gondie qui rentre, dit Pélagie.

M. Valentin courut à la porte de la loge, et, se tournant vers les femmes :

– Silence, je vous en prie. Ce pauvre jeune homme perd, dit-on, des millions !

– Où les aurait-il pris pour les perdre ? Vous nous la baillez belle avec vos comtes ruinés ! Je ne sais pas ce qui me retient de dire son fait à celui là. Il vous a pris pour dupe. Oui, oui, saluez-le ! Il lui sera plus aisé de vous rendre vos saluts que votre argent !...

Gondie passa sans rien voir et sans rien entendre.

Pélagie, après avoir accompagné sa tante et madame Billandon jusqu’à la rue, se mit à faire le ménage. Les deux hommes, assis en face l’un de l’autre, gardaient le silence, levant de temps en temps la tête pour échanger un regard triste, suivi d’un soupir ou d’une réflexion.

– J’étais habitué ici !

– Pcakok est bien heureux d’être garçon !

– Je ne retrouverai pas une pareille loge !

– Ce n’est pas à Londres qu’on ira le chercher !

– Comment Jacquot prendra-t-il tons ces changements ?

– Ma femme est capable de plaider en séparation !

Ils expiaient.

– La Bourse est un gouffre ! dit M. Valentin.

– Et Paris une caverne ! dit Billandôn, qui était de Puteaux.

XV

Après un lourd et court sommeil, Gondie s'était réveillé. La clarté bleue de la nuit entrant par la fenêtre ouverte, l'obscurité des tentures, le silence produisaient une impression de cimetière, de ruine et de néant.

– Où suis-je ?? se demanda Etienne.

Et il eut le frisson des enfants devant l'inconnu.

Il promenait sur les objets un regard vague. écoutait le battement de la pendule. Peu à peu les perceptions nettes lui revinrent.

– Oh ! non, non, dit-il en les repoussant, de main !

Et il essaya de se rendormir. Impossible. Il fermait bien les yeux, mais, à présent, dans les ténèbres, il faisait jour. Il se leva, tira les rideaux, alluma toutes les bougies.

– J'ai pâli, dit-il en passant devant une glace.

Il s'efforça de fumer, de marcher, de se débattre contre une obsession.

– Ah ça ! vais-je être tranquille un moment ?

Et il se mit à parler à haute voix pour forcer sa propre attention.

– C'est bien simple pourtant. Je dois trois millions, je ne puis pas les payer. Je dois cent mille francs, je ne puis pas les payer. J'aime, celle que j'aime rougit de moi.

Ces mots : « Je suis perdu ! » lui vinrent sur les lèvres. Il se rappela qu'il les avait prononcés six semaines auparavant. Il se croyait perdu alors parce qu'il fallait quitter la France et se séparer pour quelque temps de sa fiancée. Et il avait devant lui le champ libre pour y semer l'avenir, sa volonté, son amour et l'amour de Noémi ! Enfant ! Quel abîme entre ces doutes, ces douleurs, ces abattements pour rire, et le désespoir profond d'aujourd'hui !

Six semaines ! Il n'y avait que six semaines, sixfois sept jours, que tout cela avait commencé. La lettre de Noémi, la bourse d'Emma, la hausse, les millions, la revanche, le triomphe, l'amour heureux, les projets et les rêves, la trahison, la vengeance, Desroches mort, l'abandon, la baisse, l'effondrement, la ruine : tout cela avait tenu dans ce petit espace de temps, comme les mit liers d'atomes d'une poignée de poussière tiennent dans la main !

Il avait roulé dans ce tourbillon, s'en dégageant par instant pour reprendre son libre arbitre, puis emporté de nouveau. Maintenant il se sentait stable, se retrouvait immobile et debout, mais dans le vide. Plus rien. Ah ! Si : passant comme des ombres, des visages connus dont l'ironie allongeait la lèvre, et, sifflant comme des lanières, des rires !...

On riait.

Assurément. Non seulement il n'était plus honnête, mais il n'était plus fort.

Alors il se mit à rire aussi, marchant à grands pas, s'arrêtant subitement au choc d'une pensée, et reprenant sa marche pour s'arrêter de nouveau. Tout à coup :

– Oui, dit-il.

Il fit quelques pas encore, lentement.

– Oui !

Il s'assit à sa table, se mit à écrire. Les feuillets succédaient aux feuillets. Le jour parut. Alors Etienne lut ce qu'il avait écrit, le corrigea, le relut, chercha une enveloppe. Mais, au moment de plier les feuillets, il les tordit et y mit le feu.

Il reprit la plume, écrivit une seule ligne.

– C'est mieux.!

Il sonna son valet de chambre.

– Une voiture, tout de suite !

Puis il ferma une demi-douzaine d'enveloppes vides, sur lesquelles il écrivit rapidement des adresses.

– Aux Invalides, à la gare de Sceaux, au Marais, à Saint-Vincent-de-Paul, Léon ne sera pas rentré avant trois heures de l'après-midi ! Moi, à Boulogne !

Sa résolution était prise ; ce qu'il avait à faire pour le moment était fait. Dans le fiacre, il sommeilla. Eprouvant une sensation de froid, il leva les vitres.

Après avoir recommandé au cocher de l'attendre, Etienne s'éloigna dans la direction du quai, remonta le chemin qui longe le parc de Moïse Brünner ; arrivé à la grille, il se baissa pour, déposer sa lettre sous la pierre. En se relevant, il vit les aspects familiers, l'allée de marronniers, la prairie, les eaux lointaines...

– Mais elle, je ne la reverrai pas !

Alors il eut une défaillance et se mit à pleurer.

Noémi, en ce moment, montait en voiture pour aller trouver son père à Paris.

Gondie, en rentrant chez lui, regarda l'heure.

– Pas encore midi !

Il se sentit faible.

– Je vais prendre un verre de porto.

Il continuait à parler seul.

Il entendit un bruit de clef dans la serrure.

– Léon, déjà !

La porte de sa chambre s'ouvrit. Une femme entra en relevant son voile.

Emma !

– Emma ! répéta Gondie.

– Est-ce que tu ne m'attendais pas ? Tu sais ce que j'ai fait. C'est moi qui ai envoyé tes lettres à mademoiselle Brünner, moi qui t'ai déshonoré dans les journaux, moi qui ai tué Desroches en lui arrachant son secret. Son spectre me hante, je ne dors plus !...

Il ne répondit pas.

– Lorsque tu m'as proposé ma part de deux millions dans ton gain et que je l'ai refusée, tu as cru à de la générosité, à du dévouement, à de l'ambition peut-être. Erreur. J'espérais que tu perdrais tout, ton argent et le mien, et qu'alors tu serais bien forcé d'être à moi ! Voilà ce que j'ai fait. Comprends-tu que je t'aime ?

D'abord il l'avait écoutée froidement. Maintenant son visage exprimait la cruauté. Renversé dans son fauteuil, il semblait jouir de voir cette femme

debout devant lui, lui parlant de son amour.

Emma continua :

– Je jouais de mo côté, et ce que tu as perdu, je l’ai gagné. J’ai quatre millions.

Elle s’arrêta.

– Les veux-tu ? reprit-elle. Je te les apporte. Je t’ai dit que je t’aimais, je te le prouve. Tu pourras à ton gré payer tes différences et t’imposer à Paris, ou t’établir dans une autre partie du monde et chercher l’oubli dans tous les plaisirs que procure l’or. Je ne te demande qu’une chose, c’est de ne pas séparer ma vie de la tienne et de marcher à ton côté !

Gondie secoua lentement la tête.

– Non ? Tu l’aimes donc bien ?

– Oui.

– Et tu espères encore ?

– Noémi et moi sommes séparés à jamais !

– Alors tu me hais ?

– Oui ! dit-il avec son sourire cruel.

– Eh bien ! soit ! haine pour haine ! s’écria-t-elle. Vous êtes à ce point tombé que votre pire’ ennemi ne pourrait plus rien contre vous. Mais je sais où vous atteindre. Que mademoiselle Brünner se garde ! Je me suis contentée de la frapper dans son amour, je la frapperai dans sa réputation et dans sa famille. Ces juifs ne doivent pas être invulnérables. Je chercherai, je trouverai. A défaut du vrai, j’inventerai le faux. Mais, je le jure, il y aura de la boue sur la robe blanche de votre fiancée !

Gondie se leva d’un bond.

– Va-t’en !

Emma devint affreusement pâle, mais elle demeura à la même place.

– Va-t’eu ! répéta-t-il en saisissant une cravache sur un meuble.

Il allait la frapper. Son bras se détendit, et, par degrés, la douceur envahit son sourire et son regard.

– Pauvre enfant ! dit-il en laissant échapper la cravache et en lui prenant les mains. Tu m’as aimé !

Il l’attira vers lui.

– L’heure des emportements est passée. Celle du pardon réciproque est venue. Je t’ai fait souffrir et tu m’as fait du mal. Oublions tous les deux. Nous sommes maudits, ma fille. Tu cherchais en moi ton idéal qui est la force, et je cherchais en Noémi le mien qui est la pureté. Maintenant nous restons seuls. Fais-moi tes adieux. Je pars.

– Tu pars ! Quand ? Pour quel pays ? Etienne, tu sais que je suis femme à tout comprendre, à tout porter. Dis-moi la vérité !

– Demain tu sauras tout. En ce moment j’attends des hommes d’affaires, des amis. J’ai besoin d’être seul. Embrasse-moi !

– Etienne, permets-moi de revenir ce soir ?

– Reviens, je ne sortirai pas.

Il l’accompagna jusqu’à l’escalier en lui caressant les cheveux comme autrefois. Sur les marches, elle se retourna et ils échangèrent un sourire.

– Ce soir ! murmura Gondie en rentrant dans sa chambre. Pauvre Emma !

Il retira de son carnet le feuillet sur lequel Noémi avait écrit : « Je vous aime ! » et, l’ayant approché de ses lèvres, il le déchira.

Ensuite il prit un revolver dans un tiroir, et, adossant un fauteuil à la table, il s’y assit, le visage tourné vers la pendule. Deux heures moins dix minutes.

– Quand deux heures sonneront !... dit-il.

Etienne de Gondie n’avait ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni enfant, ni ami. Les mots de patrie, d’humanité, de solidarité, de justice n’exprimaient pour lui que des idées vagues. Aucun devoir ne le condamnait à vivre, et, comme il était brave, il allait mourir.

Ce joueur avait tout mis sur une carte, et il avait perdu.

Il paierait à la Gondio, – avec son sang. Et, très-calme, il suivait des yeux l’aiguille sur le cadran.

Noémi, à force de prières, avait obtenu de son père qu’elle l’accompagnerait jusqu’à’ à la porte de Gondie.

– Puisque je ne dois plus le revoir, je veux voir au moins sa maison, me trouver là quand vous lui apporterez le salut !...

Elle pressait son père de partir. Chaque minute de retard ne contenait-elle pas une souffrance de plus pour celui qu’elle aimait ?

Enfin Moïse Brünner, ayant reçu les premiers cours de la bourse et donné quelques ordres, monta en voiture avec sa fille.

Rue de Lisbonne, il descendit. La porte de la loge était ouverte.

– M. de Gondie ? demanda le banquier.

– M. le comte est chez lui, répondit Léon, qui venait de rentrer et qui causait avec M. Valentin. Si monsieur veut prendre la peine de venir avec moi ?...

Ils étaient dans l'escalier quand une détonation retentit.

– Mon Dieu ! s'écria M. Valentin, en s'élançant de sa loge. Mon Dieu ! Il n'y a que lui dans la maison !

En haut, le valet de chambre avait ouvert les portes.

– Mon père ! dit une voix haletante.

Moïse Brünner se jeta au-devant de Noémi.

– Ma fille ! N'entre pas ! Ma fille !

Mais elle le repoussa, se précipita dans l'appartement.

Le cadavre de Gondie avait glissé sur le tapis, où il gisait étendu, les bras abandonnés, la tête contre un des pieds du fauteuil, ouverte et souillée de sang.

Noémi se jeta sur lui, l'entoura de ses bras.

– Etienne ! Etienne ! Etienne !

Mais il ne pouvait plus l'entendre.

– Ma fille ! dit le juif.

Elle prit du sang de Gondie dans sa main, s'en marqua le front, et, secouant les doigts vers son père :

– Que son sang retombe sur nous ! dit-elle. C'est nous qui l'avons tué !

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Noémi, par Tony Révillon

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6505258v>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. NOÉMI
 1. PROLOGUE LE JUIF DE GÊNES
 1. Chapitre – I.
 2. Chapitre – II.
 3. Chapitre – III.
 4. Chapitre – IV.
 2. PREMIÈRE PARTIE - ACHETEZ !
 1. Chapitre – I.
 2. Chapitre – II.
 3. Chapitre – III.
 4. Chapitre – IV.
 5. Chapitre – V.
 6. Chapitre – VI.
 7. Chapitre – VII.
 8. Chapitre – VIII.
 9. Chapitre – IX.
 10. Chapitre – X.
 11. Chapitre – XI.
 12. Chapitre – XII.
 3. DEUXIÈME PARTIE - VENDEZ !
 1. Chapitre – I.
 2. Chapitre – II.
 3. Chapitre – III.
 4. Chapitre – IV.
 5. Chapitre – V.
 6. Chapitre – VI.
 7. Chapitre – VII.
 8. Chapitre – VIII.
 9. Chapitre – IX.

10. Chapitre – X.
 11. Chapitre – XII.
 12. Chapitre – XIII.
 13. Chapitre – XIV.
 14. Chapitre – XV.
3. À propos de cette édition numérique